

SOUDAN FRANÇAIS

CONTES SOUDANAIS

PAR

C. MONTEIL

EX-ADMINISTRATEUR-ADJOINT DES COLONIES
CHARGÉ DU COURS DE SOUDANAIS A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

PRÉFACE

DE M. RENÉ BASSET

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1905



PRÉFACE

Sous le titre un peu trop compréhensif, de Contes Soudanais, M. Ch. Monteil nous donne aujourd'hui un recueil de récits soninkhé, bamana et khassonkhé, c'est-à-dire appartenant à cette partie septentrionale du groupe linguistique mandingue qui a été jusqu'à présent si peu exploré au point de vue de la littérature populaire.

L'importance d'un pareil recueil n'échappera à personne et un rapide examen en fournira la preuve. Comme dans tout le reste de l'Afrique, le lièvre est l'animal rusé par excellence et sa victime habituelle est la hyène, parfois le loup et l'éléphant, dans

des contes dont quelques-uns se retrouvent chez d'autres populations du Sénégal et même de l'Afrique orientale. Ce sont les Arabes, ou du moins, des Musulmans qui ont été les propagateurs.

En effet, l'influence musulmane est très sensible, non seulement dans les légendes qui ont pour sources des traditions bibliques plus ou moins modifiées par l'islam d'abord, par les conteurs indigènes ensuite, mais aussi dans les simples contes : la conclusion de celui de *Saïdou et Mahaviatou* en est la preuve ; la ruse de Samba pour voler le cheval du chef maure Mohammed (*Les deux chefs maures, le devin et le voleur*) est l'écho d'un tour joué dans un récit arabe par un voleur de chevaux ; *Le Village des Fous* est une variante de *La Querelle des Sourds* dont l'Inde nous fournit le plus ancien type ; *L'Enfant et le Caïman* est le sujet bien connu de l'ingratitude punie que l'on retrouve dans tous les pays de l'ancien monde, et dont M. Kenneth Mac Kenzie vient d'étudier les diverses variantes. Dans *Les Sandales du Roi* nous avons un rema-

niement du conte bien connu *La Trace du Lion,* qui fait partie du recueil des *Sept Vizirs; Le Vieillard et ses Enfants* est une version d'un conte arabe de Tunisie, *Les Trois Mohammed*, dont la plus ancienne forme met en scène les ancêtres des tribus arabes, les quatre fils de Nizar. Le fatalisme musulman s'accorde merveilleusement avec la paresse habituelle aux nègres dans le conte *Modi le Dormeur;* celui de *L'Homme aux Trois Houppes* est une altération d'un récit répandu dans tout l'Orient : *Les Trois conseils d'un Père;* il en est de même des *Histoires de Femmes*.

Les Berbères semblent avoir, dans quelques cas, servi d'intermédiaires pour des contes d'origine arabe : ainsi l'histoire de *Curieux* est une variante de celle des *Rencontres singulières* qui existe en zouaoua; celle de *Marandénboné* nous présente des traits du conte Kabyle de *Mekid'ech et l'ogresse aveugle* (*Bik'edich* chez les Chelha du Maroc). Le recueil des aventures de Si Djobia a fourni deux contes : *La Marmite* et *le Fils du Voleur*

où nous retrouvons *Le Lièvre de Si Djobia* et *Le Couteau qui tue et ressuscite.*

Cependant, il est curieux de rencontrer des traits communs aux contes appartenant aux groupes bantous (par exemple, dans *L'Enfant du Mal* la façon dont il se débarrasse des lionceaux qu'on lui a donnés à garder) et pour lesquels nous ne connaissons pas de similaires soit en arabe ou en berbère, soit dans les langues du Soudan. Ce sont comme les extrémités d'une chaîne dont les anneaux intermédiaires manquent; la précision de certains détails empêche en effet de croire à une conception identique et simultanée chez des populations différentes. De nouvelles enquêtes combleront sans doute cette lacune.

Un petit nombre de contes, seulement, semble être d'origine indigène; ainsi celui de *Samba le Lâche* où nous trouvons l'écho de la haine, très justifiée d'ailleurs, qu'éprouvent les populations noires de la rive gauche du Sénégal pour les Maures de la rive droite; *L'Histoire de Bacari Dian; La Meilleure Femme; Le Jaloux; L'Ami*

du Lion, où les épisodes de la vie quotidienne des nègres sont mêlés au fantastique; *Le Boloné; Les Trois Insatiables*. Dans cette catégorie, on peut ranger les chansons : *La Botte de Paille* et *La Sorcière*. Cette classe aurait reçu un accroissement d'une haute importance pour l'histoire religieuse et sociale, si l'auteur avait pu se procurer les chansons et les récits propres aux sociétés secrètes indigènes, si importantes chez les mandingues païens : mais je sais, pour en avoir fait l'expérience sur les bords du Rio Nunez, à quelles difficultés presque insurmontables on se heurte.

La conclusion se tire d'elle-même : il est à désirer que le recueil de M. Ch. Monteil ait beaucoup de lecteurs et de nombreux imitateurs : notre connaissance de la France noire ne pourra qu'en profiter.

Lunéville, 23 septembre 1904.

RENÉ BASSET.





INTRODUCTION

C'est au cours de deux séjours [1] au Soudan français, que les contes, fables, récits ou chansons, qui vont suivre, ont été recueillis par nous.

Nous nous sommes efforcés de leur conserver leur couleur locale, mais il est bien certain que la traduction, quelqu'exacte qu'elle soit, enlève toujours, plus ou moins, au récit sa saveur indigène.

Bien que la littérature soudanaise soit un

1. A Médine de mars 1897 à mars 1899; à Djénné de mai 1901 à décembre 1902.

sujet fort intéressant d'étude, on ne doit pas s'attendre, toutefois, à trouver au Soudan français des œuvres considérables, formant un tout [1] : puisqu'il n'y a pas d'écriture indigène, que l'emploi des caractères arabes est presqu'exclusivement limité aux choses musulmanes et que, d'ailleurs, les conteurs indigènes sont ordinairement illettrés.

Mais l'observation attentive des diverses manifestations intellectuelles du Soudanais, nous permet d'affirmer que le Noir n'est dénué ni d'imagination, ni d'originalité, ni d'humour, ni de sentimentalité; qu'il ne dédaigne pas une certaine morale, différente

1. Cependant, en ce qui concerne les traditions historiques, une caste indigène s'occupe spécialement de recueillir et de transmettre tout ce qui a trait aux grands événements. Il existe, ainsi, quelques individus dont le savoir est très étendu, pour tout ce qui se rapporte à une tribu ou à une famille, depuis deux ou trois siècles jusqu'à nos jours.

Le Tarikh es Soudan n'est que la rédaction, d'ailleurs souvent obscure, de certaines de ces traditions orales, par une lettré musulman.

Mais ces remarques n'infirment en rien nos conclusions générales : au Soudan il n'y a pas de littérature indigène écrite.

de la nôtre sans doute ; qu'il est très sensible aux hauts faits de guerre ; qu'il est profondément superstitieux et, aussi, religieux à sa manière. La littérature indigène réfléchit très exactement tous ces traits de caractère ; elle pourrait donc avoir une certaine ampleur et compter des auteurs renommés, sinon célèbres.

Il n'en est rien, car les œuvres littéraires indigènes sont spontanées et en général éphémères ; elles naissent sous l'influence du moment, se transforment souvent sous l'empire des circonstances, mais se transmettent [1]

1. Les traditions historiques font encore exception. Pour en assurer la pérennité, il existe des sortes d'écoles pour les gens de caste qui en sont les dépositaires. Ainsi, chez les Soninko, ces gens de caste, nommés guéssérou, s'instruisent, étant enfants, auprès du plus vieux et du plus érudit d'entre eux, qui tient ses séances en plein air, sous un arbre. Une lance, fichée en terre, symbolise, très probablement, le caractère épique du sujet traité. Avant de parler, l'élève prend la lance en main, comme pour marquer qu'il est capable et digne de retracer les exploits héroïques da ses maîtres.

Suivant ses capacités et ses aptitudes, le jeune gnésséré s'attache à l'étude de l'histoire de sa

bien rarement dans leur intégralité, faute d'écriture.

Les grands centres sont, pour l'Européen, les lieux les plus propres aux investigations dans le domaine de la littérature indigène; parce que, là, le noir est plus accoutumé à nous et partant moins méfiant et qu'aussi, les grandes villes sont, au Soudan comme partout, des centres d'attraction pour les savants, les lettrés ou les artistes : tous gens qui, pour se perfectionner ou pour vivre, se trouvent contraints à de fréquents déplacements.

C'est par ces éternels voyageurs que les productions littéraires sont vulgarisées et que l'on retrouve, au Soudan français, des récits originaires, parfois, de contrées très éloignées de cette région de l'Afrique.

Parmi ces voyageurs, ceux que nous nommons les marabouts sont les propagateurs,

nation, ou seulement à celle d'une famille, et sa vie entière se passe à scruter le passé et à colliger les faits du présent, qu'il transmettra à son tour à ses élèves.

non seulement de l'Islam, mais aussi de la littérature arabe.

Autrefois surtout, tout centre musulman important du Soudan français possédait une manière d'école supérieure, où l'on enseignait notamment les belles-lettres arabes.

D'autre part, un peu partout les sectateurs isolés de Mahomet, arabes ou maures, ont répandu des récits, dont la religion est souvent la trame et parfois la seule raison d'être, et, aussi, des ouvrages de pure imagination, faits pour distraire bien plus que pour instruire ou endoctriner. Ces travaux littéraires, transmis intégralement par les lettrés ou plus ou moins modifiés par les narrateurs indigènes qui s'efforcent de les adapter à leur milieu, sont à coup sûr très nombreux.

Comme, d'ailleurs, dans les grands centres, où nous avons de grandes facilités pour observer le monde Soudanais, l'Islam tend à envelopper peu ou prou toute chose, l'Européen est amené à penser que c'est toujours sous l'impulsion, manifeste ou occulte, de cette influence étrangère que la

littérature indigène, notamment, prend naissance.

Ce n'est cependant qu'une apparence; il existe réellement une littérature exclusivement indigène, purement orale et dans laquelle les mœurs indigènes tiennent une large place. Elle comporte des légendes historiques; des contes, d'ogres et de sorciers surtout; des fables; des devinettes, des chansons et aussi des pièces de ce genre spécial qu'on a dénommé la randonnée.

Le trait le plus saillant de ces productions, c'est que la morale, au moins telle que nous la concevons, en est absente; le but poursuivi est surtout de distraire.

Ce qui domine, c'est le triomphe de la ruse et de l'hypocrisie sur la force et la vérité. C'est, en somme, l'image de ce qui se passe le plus souvent dans ces contrées. Là, en effet, la ruse est la seule arme du faible contre le fort; là, comme ailleurs, fréquemment, l'hypocrite se crée, au moins pour un temps, une brillante fortune, tandis que nul ne peut toujours impunément proclamer la vérité.

Les conteurs indigènes aiment bien mettre en scène des animaux ; mais ce n'est point pour nous les montrer tels qu'ils sont naturellement, ou nous initier à leurs mœurs véritables. Dans les fables soudanaises, les animaux se comportent tout à fait comme des êtres humains.

C'est le lièvre qui incarne au plus haut point l'hypocrisie et l'esprit de ruse et il a, comme dupe ou compère ordinaire, l'hyène, dont il est, affirme la fable, le neveu [1]. Cette parenté identifie plus encore ces animaux à des personnes et rappelle, en même temps, que, chez les Soudanais, le neveu joue souvent de bien mauvais tours à son oncle.

Les autres animaux ont, à peu près, le même rôle que dans nos fables d'Europe ;

1. De cela il n'y a pas lieu de s'étonner, s'il faut en croire les indigènes teintés de mahometisme ; car, d'après eux, les animaux ne sont que des métamorphoses de personnes que Dieu a voulu punir, parce qu'elles lui avaient désobéi. Ainsi, les singes et les sangliers, étaient des juifs qui prirent du poisson le dimanche, contrairement à l'ordre de Dieu ; l'éléphant était un péderaste et le lièvre une femme de mauvaise vie.

le lion symbolise la force ; la panthère l'agilité ; le singe la malice.

Après avoir ainsi examiné les productions littéraires en elles-mêmes, il nous reste à parler de leurs auteurs.

Dans tous les villages du Soudan français, il y a toujours ce que l'on nomme « les Jeunes gens » ; c'est, au sens large, la partie de la population non encore affranchie de la puissance du paterfamilias. Elle comporte de tout jeunes gens et aussi, parfois, des hommes avancés en âge. C'est le parti des turbulants, qui fait le plus souvent échec au parti conservateur et pacifique, constitué par les chefs de famille et les notables.

Les Jeunes gens sont repartis en sociétés confraternelles, chacune composée de tous ceux, ou de toutes celles, qui ont été circoncis, ou excisées, pendant trois années consécutives [1].

1. Les agapes, qui réunissent fréquemment les membres d'une même association, sont, comme l'on peut croire, d'heureuses occasions, qui s'offrent

Chaque association a son chef, mais toutes reconnaissent, plus ou moins, l'autorité d'un « Chef des Jeunes ». Ce chef des Jeunes est l'organisateur des fêtes publiques. C'est lui qui doit recruter des artistes (musiciens, danseurs, conteurs, sorciers...) susceptibles d'amuser la société. Parfois il est lui-même excellent diseur et conteur remarquable.

Vers 1898, à Médine, le chef des Jeunes était un serviteur de Sadio Sambala, chef de la ville. Cet homme, fort intelligent, était un pauvre être rongé par la lèpre amputante. Cette terrible maladie avait réduit ses mains à de tristes moignons, dont il tirait cependant d'excellents services, car c'était un potier fort habile. C'est à ce

aux esprits distingués d'exercer leur verve, leur humour ou leur imagination. C'est souvent dans ce milieu, sans prétention et tout bienveillant, que s'éveille et s'affirme un talent de fin diseur, ou que s'essaie l'imagination d'un conteur souvent grivois et quelquefois grossier. En sorte que, en dehors de leur rôle philanthropique, ces associations contribuent indirectement à la production littéraire.

lépreux que nous sommes indirectement redevable d'un certain nombre des contes qui vont suivre ; il les tenait lui-même des artistes qu'il avait engagés pour les fêtes publiques[1].

Souvent ces artistes sont, tout à la fois, conteurs, chanteurs et danseurs.

1. Chez les Khassonké, ces fêtes ont lieu surtout pour la circoncision et l'excision. Pour la circoncision, l'artiste de circonstance porte le nom de gankourango ; il a tout le haut du corps voilé, en quelque sorte, par un filet à larges mailles. Ce filet se termine au sommet de la tête par un paquet de piquants de porc-épic et, vers le bas, à mi-cuisse, par des pampilles ; une ceinture en cuir le retient à la taille. Le gankourango porte suspendu aux poignets des queues de vache, qui, au Soudan, remplacent la baguette magique ; enfin, il accompagne ses exercices chorégraphiques de passes rapides et brillantes, qu'il exécute avec un sabre court, à lame droite.

Pour l'excision, le héros des fêtes se nomme le mama dyombo (litt. le grand père au bouquet). Il disparaît sous une manière de cône d'étoffe brun jaunâtre, que surmonte une petite touffe de rubans et d'amulettes. C'est à cette touffe, ou bouquet, qu'il doit son nom. Il se compare lui-même, souvent, à une ternitière, dont il a, en effet, l'aspect. Ses danses sont des exercices d'acrobatie parfois fort comiques,

D'aucuns ont spécialement pour métier de chasser les esprits du mal, qui rôdent autour des jeunes circoncis ou des jeunes excisées : tels sont le gankourango et le mama dyombo. Ils appartiennent, alors, généralement à la caste des forgerons et composent eux-mêmes les pièces qu'ils débitent.

C'est au cours de leurs danses spéciales, le soir, au clair de lune ou à la lueur blafarde d'un feu de tiges sèches de mil, qu'ils chantent les hauts faits légendaires des guerriers ou les atrocités terrifiantes des esprits du mal.

Leur langage n'est pas toujours facilement intelligible au vulgaire, car ils emploient fréquemment des termes qui appartiennent à des dialectes différents [1].

1. Faut-il voir là une manière de langage professionnel, une sorte d'argot ? Peut-être. Ou bien encore faut-il penser que ces individus, qui vont d'un pays dans un autre, où le dialecte est différent, finissent à la longue par user d'une sorte de volapuck. C'est encore possible. Mais, en tout cas, on nous a fait remarquer que souvent aussi les mots,

Outre ces fêtes publiques, il y eut autrefois, et il y a actuellement encore quelquefois, des sortes de fêtes de cour.

Les grands chefs noirs aimaient à entretenir autour d'eux un nombre plus ou moins grand d'artistes, qu'ils faisaient venir de fort loin et à grands frais. Ce luxe retentissant et coûteux, ajoutait à leur gloire;

apparemment inintelligibles, qu'ils emploient, sont seulement des vieux mots dont l'usage, et par suite la signification, sont généralement oubliés.

Nous devons encore ajouter qu'autrefois, lors des guerres interminables entre rois nègres, les gens de caste, et particulièrement ceux dont la profession consistait à chanter les louanges des puissants et les exploits des braves, étaient toujours épargnés. Leur faconde vénale était toujours acquise au plus fort ou au plus offrant. Ils étaient méprisés et craints. Ce sont eux, bien souvent, qui ont été les créateurs des noms propres de personnes chez les indigènes: car ces noms ont tous été, à l'origine, des surnoms tirés d'une qualité ou d'un défaut de l'individu, d'une circonstance de sa vie... Or, comme ces troubadours, en changeant de maîtres, changeaient de pays, ils devaient aussi changer de langage, ce qui les amenait à parler une langue hybride ou, parfois même, composite, dont on retrouve encore les traces dans les vieilles épopées, que redisent les griots actuels.

car les artistes ne manquaient jamais de forger de toutes pièces, à la louange de leur hôte, une histoire d'autant plus merveilleuse qu'ils avaient été traités avec plus d'égards et de somptuosité.

Et c'est ainsi qu'au cours de leurs pérégrinations ils ont répandu ces légendes, dont les noirs sont si avides, et qui, reprises et modifiées, ici et là, ont constitué l'inextricable réseau d'où il est actuellement si difficile de démêler la vérité historique.

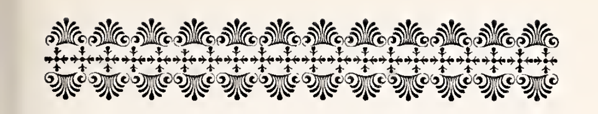
Mais, outre ces professionnels, les conteurs ne manquent pas : ce sont des individus à l'imagination vive, doués d'un grand sens d'observation et, parfois, d'une certaine originalité très personnelle. Tel ce Mahdi Kama, de Gouméra, qui fait les délices de ses compatriotes.

C'est à la veillée que ces conteurs aiment volontiers à se produire et, aussi, pendant les longues heures de la sieste, à l'ombre des arbres touffus. Leur renommée ne passe guère le cercle de leurs intimes. Tout au plus sont-ils connus dans les villages des alentours. Aussi, leurs créations ne leur sur-

vivent guère; à peine sont-elles recueillies de mémoire par quelques auditeurs attentifs et intéressés.

Enfin, une littérature spéciale mérite au moins d'être signalée : c'est celle des sociétés secrètes. Chacune de ces sociétés a son répertoire de chants et de récits appropriés, mais dont, quant à présent, nous n'avons pu avoir de spécimens.





LA SUCCESSION.

(Conte khassonké.)

Il était un homme très riche, qui avait un fils unique; il était aussi un marabout, qui n'avait d'autres moyens d'existence que les cadeaux que lui faisaient ses élèves.

L'homme riche confia son fils au marabout, pour l'instruire, et mourut avant qu'il fut en âge de lui succéder. Mais, en prévision de ce malheur, le père avait, avec un soin minutieux, dressé l'inventaire de tous ses biens. De ce papier, il avait fait faire une amulette, qu'il avait mise au cou de l'enfant en lui recommandant, ainsi qu'à sa mère, de ne rien entreprendre, sans avoir au préalable pris connaissance de son contenu.

Après la mort du riche, le marabout prit la direction de tous ses biens au lieu et place de

l'enfant mineur. Au fur et à mesure des années, il donna à entendre qu'il avait hérité du défunt et se comporta d'ailleurs en conséquence.

Quand le jeune homme fut majeur, il songea à faire du commerce et fit part de ses projets à sa mère. Celle-ci lui rappela alors le conseil du défunt : « n'entreprends rien, conclut-elle, sans « avoir pris connaissance du contenu de l'amu- « lette que ton père t'a laissée. »

En conséquence de cet avis, le jeune homme lut avidement le papier, soigneusement rédigé, où tous les biens de son père étaient exactement désignés.

Après cette lecture, il alla trouver le marabout et lui mit sous les yeux l'écrit laissé par son père. Comme ils étaient seuls, le marabout jeta au feu ce dangereux témoignage, qui fut ainsi à tout jamais détruit.

Le jeune homme demeura atteré : il ne concevait pas comment cet homme, si pieux, apparemment, et qui lui avait enseigné la pratique des plus hautes vertus, avait pu agir de la sorte à son égard et, de plus, il se demandait comment il pourrait, sans preuve maintenant, recouvrer l'héritage paternel.

Le jeune homme exposa l'affaire au cadi. Celui-ci réfléchit longuement, puis eut recours

au stratagème que voici : il fit construire une manière de grand cercueil et dit aux plaideurs, qui ignoraient ce que contenait le cercueil : « celui « de vous deux, qui, aidé, toi — il s'adressait au « marabout, — de ta femme, toi — il s'adres- « sait au jeune homme — de ta mère, pourra « faire faire le tour du village à ce cercueil, « celui-là sera le véritable héritier du défunt. »

Le jeune homme et sa mère prirent la lourde caisse, mais la pauvre femme fut bientôt fatiguée et ils durent poser le cercueil à terre : « Mère, dit alors le jeune homme, si tu ne « m'aides pas, je ne pourrai jamais, seul, accom- « plir la tâche qui nous est imposée et, cepen- « dant, je ne puis me décider à abandonner, à « un malhonnête homme, les biens que notre « cher défunt avait si soigneusement invento- « riés. Du courage, ma mère, Dieu nous « aidera ! »

La pauvre vieille réunit toutes ses forces pour un suprême effort et le cercueil fit le tour du village.

Ce fut, alors, au marabout et à sa femme à tenter l'épreuve. Cette fois encore, la femme faiblit un moment et le cercueil fut posé à terre : « Femme, dit le marabout, reprends « courage ! voudrais-tu nous faire perdre les

« biens que j'ai acquis au prix d'un crime dont « le remords me hante déjà? Songe à notre « misère d'autrefois, songe à la honte qui nous « attend, si nous ne triomphons pas? Allons, « encore un dernier effort, et pour toujours, « nous sommes riches ».

Le cercueil arriva, cette fois aussi, au bout du village et chacun pensait que le cadi allait être plus embarrassé que jamais, quand, à la stupéfaction générale, du cercueil sortirent deux marabouts, qui rapportèrent minutieusement les détails des deux voyages qu'ils venaient de faire et les conversations dont ils avaient été témoins.

Plus de doute dès lors. Le jeune homme fut mis en possession des biens de son père.



LE VILLAGE DES FOUS.

(Conte khassonké.)

Il existait un village dont tous les habitants étaient fous.

Un jour, un pâtre et son troupeau s'égarèrent dans le voisinage de ce village et, le soir venu, comme une chèvre manquait, le pâtre fit des recherches dans les alentours.

Il rencontra un cultivateur, qui travaillait à son champ, et lui demanda : « N'as-tu pas vu, dans ton champ, une chèvre égarée ? » « Mon « champ commence devant moi et finit derrière « moi, dit l'homme. Cherche et tu trouveras. »

Voyant qu'il n'en obtiendrait rien, le berger s'éloigna. Quand il eut retrouvé sa chèvre, il réunit son troupeau bêlant pour passer la nuit à la belle étoile, car il ignorait s'il y avait un village dans les environs. Soudain, vint à passer le cultivateur avec lequel il s'était déjà entretenu, il s'en approcha et, pour se ménager ses bonnes grâces, lui dit : « J'ai retrouvé ma « chèvre qui s'était égarée, la voici ; je te la « donne bien volontiers, si tu veux m'accorder « l'hospitalité. »

« Ah ! par exemple, s'écria le cultivateur, en « voilà une histoire ? Comment ! tu m'accuses « d'avoir volé ta chèvre ? nous allons aller règler « cette affaire chez le chef du village. »

Quand ils furent en présence du chef de village, celui-ci s'écria, dès que le berger voulut parler : « Allons ! encore une histoire de

« femme! vraiment çà ne peut durer, je vais « quitter le village », et, s'adressant à sa femme, il lui dit : « Viens, partons! »

La femme confia à l'une de ses servantes placée à côté d'elle : « Non, je ne puis continuer « à vivre ainsi avec un homme qui parle tou- « jours de divorcer. »

La servante était occupée à décortiquer des arachides et, au moment où sa maîtresse lui parla, un mendiant se présenta pour demander l'aumône. La servante dit au mendiant : « Peux-tu croire, pauvre homme, que depuis « ce matin je suis occupée à cet ouvrage et que « je n'ai pas encore mangé. » Et, sans plus, elle mit les arachides dans le boubou que tendait le mendiant, qui s'en alla en disant « Bien! merci! Dieu soit loué. »



DEUX HISTOIRES DE MAHDI KAMA

Mahdi Kama est un vieillard, agréable conteur, fort connu surtout des Soninko. Il habite à

Gouméra (Gadiaga) et a une très grande réputation, méritée, dit-on, par sa faconde aussi spirituelle qu'intarissable.

LES VINGT FILS.

Un homme, nommé Toumané, avait vingt fils.

Quand il mourut, en manière de piété filiale, ses enfants conservèrent son crâne, dans la case même qu'il avait occupée. Chaque matin, tous venaient s'asseoir en cercle autour de la précieuse relique et s'entretenir du cher défunt. Chose curieuse, chaque matin aussi, quand ils accomplissaient ce pieux devoir, les enfants trouvaient toujours vingt moudds [1] d'or, placés en tas auprès du chef paternel : chacun, à la fin de la visite, recevait un moudd d'or pour sa part.

Un autre homme, nommé Demba, avait aussi vingt fils.

Un jour, il advint qu'il fut piqué par un serpent : aussitôt ses vingt enfants, armés de bâtons, se mirent à la poursuite du reptile qui se

1. Le moudd est une mesure indigène de capacité, contenant environ 2 litres et demi.

réfugia dans la case où était le crâne de Toumané. Les enfants de Demba y entrèrent aussi; ils trouvèrent le serpent lové dans le crâne, qu'ils s'apprêtaient à briser, quand survinrent les vingt fils de Tourané qui s'y opposèrent : « Nous briserons ce crâne, dirent les fils de « Demba, parce qu'il nous faut la cervelle du « serpent pour guérir notre père. »

Mais les fils de Toumaré ne permirent pas cette profanation et la dispute devint si vive, que les deux camps ennemis en vinrent aux mains.

Ici, le narrateur demande aux assistants : et que pensez-vous qu'il arriva? Alors, chacun de donner son avis; peu à peu la discussion s'échauffe et, quand Mahdi Kama s'est suffisamment réjoui, il reprend :

Le combat commença dès le matin et, le soir, il y avait déjà quinze morts de chaque côté, quand on vint dire aux fils de Demba : « Votre « père vient de mourir. » Alors, les combattants se séparèrent.

✣

LA JUMENT.

Un homme, nommé Amadou, possédait une jument.

Cette jument creva et l'homme l'enfouit dans un champ attenant à son habitation.

A l'hivernage, le propriétaire du champ, nommé Silman, sema des graines de courge, à l'endroit même où la jument avait été mise.

Une branche de courge s'allongea vers la cour de l'habitation d'Amadou et vint s'y enrouler autour du piquet, auquel la jument était, autrefois, attachée. Puis, contre ce piquet même, se forma une courge, qui tous les jours grossit à vue d'œil. Silman disait souvent à Amadou : « Prends soin de ma courge, je viendrai la cueillir quand elle sera mûre » et, par raison de bon voisinage, Amadou veillait sur la courge.

Enfin, arriva le moment ou elle fut mûre à point. Silman vint pour la cueillir, mais comme elle était très grosse, il sortit son couteau et la partagea en deux.

Chose merveilleuse, la courge contenait deux pouliches en parfait état de santé et qui se mirent aussitôt à gambader.

Amadou, stupéfait, s'exclama : « Ces deux « pouliches sont à moi; ce sont assurément les « produits de la jument que j'ai enfouie dans « ton champ, car l'on n'a jamais vu une courge « avoir des pouliches en guise de graines ».

« Et depuis quand, répliqua Silman, a-t-on « vu une jument crevée continuer à enfanter ? « Cette citrouille est mon bien, je te l'ai tou- « jours dit et tu en as toujours convenu ; dès lors « son contenu, quel qu'il soit, m'appartient; « d'autant plus que si je n'avais pas ouvert cette « courge devant toi, tu aurais toujours ignoré « ce qu'elle contenait et tu n'en aurais eu cure. »

L'accord fut impossible, ils durent aller trouver le cadi, qui, pour une aussi délicate affaire, se fit assister par les vieux du village.

C'est alors que le conteur pose la question : « Que pensez-vous que le cadi décida ? » et les discussions vont leur train, jusqu'au moment où Mahdi Kama conclut :

Voici le jugement que rendit le cadi :

De même qu'après sa mort, une jument ne peut produire des pouliches, de même il n'est pas dans l'ordre naturel des choses de voir une courge contenir des chevaux.

Donc, dans le cas présent, le propriétaire du champ, non plus que celui de la jument, ne

peut logiquement avoir un droit certain sur les pouliches.

Puisque les graines ont été semées par Silman dans son propre champ, mais que le produit s'est formé dans la propriété d'Amadou et ne s'est développé que grâce à sa vigilance, chacun d'eux à un droit égal au produit.

Et chacun reçut une pouliche.



LE GOURMAND.

(Conte soninké).

Un gourmand quitta son village et alla s'installer dans la brousse, avec sa femme. Un homme, qui entendit cette nouvelle, dit : « Je « vais aller manger avec le gourmand ».

Il partit. Quand il rencontra l'homme il lui dit : « Comment ça va ? — Merci ! où vas-tu ? — Je vais à l'autre village, mais, comme la nuit approche, je coucherai ici ».

Le gourmand dit : « Continue, le village n'est pas loin! — Non, je passerai la nuit ici. — Nous n'avons pas de nourriture et pas d'eau.

— Eh bien! je me coucherai à jeun. — Allons! »

La femme apporta le dîner et dit à son mari : « Le dîner est cuit. — Ne l'apporte pas ici, dit-il, je vais commencer mes mille et cent et soixante et dix-sept prières, puis je commencerai ma grande prière ».

Le voyageur déplia sa couverture et dit « Je vais dormir, ici, jusqu'à la fin du monde ».

« Fatma, dit le gourmand, apporte à manger; cet homme ne partira jamais. »

Fatma apporta le repas et ils mangèrent.



LA MARMITE.

(Conte khassonké.)

Fatoumata vint un jour trouver sa voisine Diaba, pour la prier de lui prêter une marmite. Quelques jours après, Fatoumata rapporta deux marmites, celle qu'elle avait empruntée et une autre plus petite.

— « Qu'est-ce que cette petite marmite, demanda Diaba ? »

— « C'est la fille de ta grande marmite, » répondit Fatoumata. Diaba garda les deux marmites sans demander d'explications.

A quelque temps de là, Fatoumata revint emprunter la grande marmite, que Diaba lui prêta très volontiers.

De longs mois s'écoulèrent et Diaba, ne voyant pas revenir sa marmite, alla trouver Fatoumata.

— « Rends-moi ma marmite, » lui dit-elle.

— « Elle est morte, » lui répondit Fatoumata.

— « Ah ! depuis quand les marmites meurent-elles, » s'écria-t-elle, en éclatant de rire.

— « Depuis qu'elles ont des filles, » répondit malicieusement Fatoumata.



L'HYÈNE ET LE LIÈVRE.

(Conte khassonké.)

Les deux compères arrivèrent un soir dans un village Khassonké.

— « Toi, dit le lièvre à l'hyène, tu t'appelleras Lountandin et tu m'appelleras Morolou. »

« Comment, dit l'hyène, toi, si petit, tu pré-
« tends avoir un nom aussi grave que Morolou
« et un aussi gros personnage que moi s'appel-
« lerait d'un nom aussi piètre que Lountandin?
« Point, mon compère, tu t'appelleras Lountan-
« din et moi Morolou. »

— « Allons ! comme tu voudras, dit le lièvre,
« comme à regret, il est donc bien entendu que
« tout ce qu'on apportera pour Lountandin sera
« pour moi et tout ce qu'on dira pour Morolou
« sera pour toi ? »

— « C'est entendu », dit l'hyène.

Ils entrèrent dans une maison et furent bien accueillis.

A l'heure du repas, une femme portant un plat s'approcha des étrangers et dit : « Lountandin, voilà ton souper. »

Le lièvre prit et mangea; l'hyène n'eut rien.

Le lendemain nouveau plat pour Lountandin et encore rien pour Morolou.

Or, dans la nuit, le lièvre se leva, alla dans le foyer, y fit un trou et y déposa ses crottes.

Les ménagères Khassonké sont levées de bonne heure et s'occupent de suite à nettoyer la cuisine. En balayant, la femme remarqua

cette terre fraîchement remuée et, y ayant mis le doigt, s'exclama aussitôt : « Morolou [1] ! ».

L'hyène furieuse se sauva en disant : « Les « bonnes choses sont toujours pour Lountandin [2] « et jamais pour Morolou, je ne l'oublierai pas. »



LE LIÈVRE ET L'HYÈNE A LA PÊCHE DES MARES DE DORO.

(Conte khassonké).

Un jour, le lièvre dit à l'hyène; « il paraît « que c'est aujourd'hui la pêche des Mares de « Doro, mais on n'y accepte que les cavaliers « et les chevaux ne reçoivent, dit-on, pour « toute nourriture, que du poisson sec. »

— « Ah ! fit l'hyène, voilà des chevaux bien « heureux. Mais, dis-moi, ne penses-tu pas

1. Qui correspond à notre expression : « Bonnes gens ! qu'est-ce que c'est que ça ?

2. En Khassonké le mot Lountandin signifie « le petit d'un jour », on s'en sert pour désigner l'étranger de passage auquel on offre l'hospitalité.

« que je pourrais te servir de cheval, pour aller « à cette pêche? »

— « Vraiment si et, pour lors, sois assurée « que tu aurais une large part de poisson sec, « dont tu es si friande. »

L'hyène accepta, le lièvre l'enfourcha et fut bientôt à la tête des cavaliers.

« Hein! voyez-vous le lièvre, quel coursier « infatigable il a! » disait-on; et, de fait, le lièvre fut le premier arrivé, il amarra l'hyène et lui donna de la paille. Comme elle s'en étonnait: « Je ne puis pas, lui dit-il, te donner tout « de suite du poisson sec, momentanément « cette paille doit te suffire ».

Le lièvre prit part à la pêche et attrapa beaucoup de poissons. Chaque fois que le lièvre criait: « Venez m'aider! » sur le rivage, l'hyène hennissait et chacun de dire: « quel singulier « cheval a le lièvre, il hennit chaque fois que « son maître appelle à l'aide ».

La pêche sur le point de finir, le lièvre vint, tout éploré, s'asseoir auprès de l'hyène. Celle-ci, oubliant sa faim et, aussi, qu'en fait de poisson sec, le lièvre ne lui avait encore donné que de la paille, s'enquit affectueusement: « Qu'as-tu, ami lièvre? »

« Ah! dit-il, on trouve que j'ai fait trop bonne

« pêche et, comme il faut sacrifier un cheval
« pour remercier le génie des eaux de nous
« avoir donné tant de poissons, on exige que je
« te sacrifie. Si j'osais, je te détacherais, mais
« l'on me verra et je serai perdu ; si tu pouvais
« briser tes amarres cela vaudrait mieux. Ah!
« quel chagrin. »

L'hyène suivit le conseil du rusé lièvre : pour échapper à une mort, qu'elle crut certaine, elle rompit ses amarres et.... court encore.



LE LION, L'HYÈNE ET LE LIÈVRE.

(Conte khassonké).

Un lion, mortellement blessé, râlait dans la brousse.

Une hyène passa : « Qu'as-tu donc, mon pau-
« vre lion, demanda-t-elle, malicieusement. »

— « Hélas! dit-il, j'ai été grièvement blessé
« par un chasseur et je ne peux plus bouger. »

— « C'est donc toi, qui te lamentes toute la
« nuit? »

— « Las! fit le lion. »

— « Comment, c'est toi qui fais un tel va-
« carme toute la nuit, toi qui troubles notre
« sommeil, attends un peu, » et des dents et des griffes elle maltraita tellement le pauvre lion, qu'elle le laissa pour mort.

Le lendemain, l'hyène rencontra le lièvre et lui dit :

— « As-tu entendu le lion cette nuit? »

— « Non, » dit le lièvre.

— « Je le pense bien! dit l'hyène d'un air fat,
« après la correction que je lui ai administrée,
« je suppose qu'il ne recommencera pas. »

— « Comment! tu t'es battue avec le lion, toi? fit le lièvre incrédule. »

— « Parfaitement! et s'il recommence, c
« dont je doute, j'irai lui donner une nouvelle
« leçon qu'il n'oubliera pas. »

Or, un coba (antilope) blessé étant venu expirer à côté du lion, celui-ci mit deux jours pour le dévorer; dès lors, sa blessure guérit rapidement. Quand il fut rétabli, il poussa des gémissements comme s'il allait crever et l'hyène, pensant remporter une facile victoire, accourut :

— « Alors, maudit lion! lui dit-elle, tu ne
« veux donc pas crever et tu continues à nous
« importuner! »

— « Hélas! fit le lion qui contrefit le mori-
« bond. »

L'hyène se jeta sur lui pour le mordre et le griffer, mais soudain il se dressa et serra, dans ses pattes terribles, l'hyène, qui, épouvantée, se lâcha. Le lion feignit de la laisser partir, puis la rattrapa et l'hyène se lâcha encore. De telle sorte, enfin, que toute la route de l'hyène fut marquée de traces faciles à suivre.

Le lendemain, l'hyène rencontra le lièvre qui lui dit :

— « Eh bien! mais le lion fait toutes les nuits
« un vacarme infernal. Pourquoi ne vas-tu pas le corriger? »

— « Oh! dit-elle, hier matin j'y suis allée et
« je l'ai tellement malmené, que toute la
« brousse est empestée de sa fiente? »

— « Ah! montre-moi çà, car j'ai un moyen
« infaillible pour reconaître la fiente du lion. »

Ils partirent et l'hyène montra ses propres traces. Alors, le lièvre tira un petit sachet contenant de la cendre. Sur les traces indiquées il répandit un peu de cendre, en disant : « Fais
« que l'animal, lion ou hyène, qui a déposé ici
« cet excrément, meure »!

— « Arrête! dit l'hyène. Ceci est bien le
« résultat de mon combat avec le lion, mais je

« ne puis dire auquel de nous deux il est dû ; « car, vois-tu, là nous nous sommes battus ; il « était là et j'étais ici, il me tenait comme çà ; « je me suis dégagée et c'est alors que j'ai vu « ceci, je ne puis dire si c'est lui qui l'a fait ou « moi, car j'étais très émue... et, tout en s'ex- « pliquant, l'hyène s'était rapprochée du fourré « où elle eut vite fait de disparaître. Et le « lièvre en rit encore. »



LE LOUP ET LE LIÈVRE.

(Conte khassonké).

Le loup et le lièvre vivaient voisins dans la brousse ; comme l'eau vint à leur manquer, chacun d'eux fit séparément des recherches pour trouver un lieu où se désaltérer. Les recherches du lièvre furent infructueuses. Comme il vit le loup manger gloutonnement, il lui dit :

— « Va doucement, ami loup, tu sais que « nous n'avons pas d'eau ! »

Le loup parut d'abord sensible à l'avertissement, mais le lièvre s'aperçut bien vite qu'il n'accueillait ses conseils qu'avec une indifférence quelque peu ironique : « Bon ! pensa-t-il, « mon ami Loup a trouvé une aiguade. »

Le lendemain, le lièvre revint en traînant péniblement une patte, à laquelle pendait un petit sachet.

— « Que t'est-il donc arrivé, demanda le « loup avec intérêt? »

— « Rien de fâcheux, » dit mélancoliquement le lièvre.

— « Cependant, cette patte... »

— « C'est que je commence a être très fatigué « par le manque d'eau, ami Loup; aussi, hier, « je suis allé consulter un génie, sur le moyen « à employer pour en trouver. Il m'a donné ce « talisman, que tu me vois à la patte et qui est « bien simple à confectionner : c'est tout sim- « plement un petit sac contenant de la cendre « et sur lequel le génie a prononcé des paroles « magiques. Je ne saurais trop t'engager à te « munir d'un talisman semblable, nous aurions « ainsi double chance de succès dans nos « recherches. Si tu veux, j'irai trouver le génie « et, dès demain, je te porterai un sachet sem- « blable au mien. »

Le loup n'eut garde de refuser, dans la crainte d'éveiller la méfiance du lièvre.

Celui-ci revint le lendemain avec un volumineux sachet, auquel il avait eu soin de pratiquer un petit trou. Le loup se laissa mettre le sachet à la patte ; puis, le repas fini et avec ses précautions habituelles, il prit le chemin de l'aiguade, laissant, sans s'en douter, la trace évidente de son passage. Le lièvre le suivit facilement à la trace et, à proximité de la mare, fit un détour, coupa des feuillages et alla se poster près de l'endroit vers lequel le loup se dirigeait.

Quand le loup baissa la tête pour boire, le lièvre lui cingla la gueule d'un coup de ses feuillages mouillés : « Je n'aurais jamais pensé, se « dit le loup tout étonné, qu'il y eut dans cette « mare tant de poissons et si hardis qu'ils vous « sautent à la barbe. » Et il s'en alla en échafaudant des projets pour prendre les poissons de la mare. A cet effet, il revint le lendemain avec les canards de son beau-père : dans sa pensée les canards devaient attraper les poissons, dont il n'aurait qu'à les débarrasser au fur et à mesure.

Mais le lièvre, caché dans les herbes, coupa le cou aux canards.

Le loup revint navré, sans pouvoir compren-

dre ce qui se passait; puis il prépara un succulent couscous avec les canards et s'apprêta à l'aller porter à son beau-père.

— « Veux-tu venir avec moi chez mon beau-« père, dit-il au lièvre, je lui porte un bon plat « de couscous, que tu partageras avec nous? »

Le lièvre accepta.

Quand ils arrivèrent au bord du fleuve, ils s'arrêtèrent pour se désaltérer et se reposer. Le loup s'endormit. Le lièvre en profita pour manger tout le couscous et, quand il fut rassasié, il fit, de ce qui resta, deux parts : l'une, il la mit dans la gueule du loup qui, inconsciemment, l'avala sans se réveiller ; l'autre, il l'étendit sur le sable, qu'il avait mis à la place du couscous. Enfin il se lava les pattes et se rinça la bouche.

Chez le beau-père, on se mit en devoir de dévorer le plat exquis, dont le loup avait dit merveille. Horreur! dès le début, le beau-père ayant, d'un coup de patte, enlevé la mince couche superficielle, on ne vit plus que du sable.

Et le beau-père de se fâcher; et le loup de n'y rien comprendre.

— « Qui donc a pu manger le couscous? » dit le loup, sur un ton méfiant, en regardant le lièvre.

— « Pas moi ! » fit le lièvre avec une belle assurance.

— « Ce n'est pas moi non plus, affirma le loup furieux.

— « Oh ! dit le lièvre, il est bien facile de savoir « qui de nous deux est le coupable : nous allons « nous rincer la bouche et l'on verra indubita- « blement lequel a pu manger le couscous. »

Ainsi fut fait et le malheureux loup fut battu et chassé.



LA CAVERNE DES ANIMAUX.

(Conte malinké).

L'Hivernage étant proche, les animaux tinrent conseil et décidèrent de se construire une grande caverne pour s'abriter.

— « Moi, dit le lièvre, je ne travaillerai pas « avec vous, j'aime à vivre seul, chez moi ; j'ha- « biterai dans mon terrier comme d'habitude. »

— « C'est bon ! déclara l'hyène, tu es bien « prévenu que si, crevant de froid et de faim, tu

« viens nous demander l'hospitalité, tu ne seras « pas reçu. »

Quand l'hivernage commença, le lièvre se fabriqua une flûte avec des roseaux, une trompe avec une corne d'antilope; puis, dans une grande calebasse, il mit de la bouse de vache et, dans une autre, de l'eau chaude; enfin, il se vêtit de rouge. Dans cet accoutrement et avec cet attirail, un soir d'hivernage, il se présenta à la caverne des animaux.

Dès l'entrée, sans y prendre garde, il bouscula l'hyène.

— « Qu'est cela ? » dit celle-ci, en cherchant à reconnaître le nouveau venu.

— « Je suis un pauvre marabout et je désirerais me mettre à l'abri, » dit le lièvre.

L'hyène alla rendre compte à l'éléphant de la venue de cet étranger. L'éléphant permit qu'on le laissât.

Dans la nuit, le lièvre s'approcha de l'hyène et lui demanda :

— « Peut-on priser ici ? »

— « Pourquoi pas ? »

— « C'est que, si j'éternue, je crains de réveiller les bêtes de cette caverne. »

— « Oh ! dit l'hyène, tu n'éternueras jamais

« comme l'éléphant, notre maître, et lui ne se « gêne pas. »

Le lièvre fit semblant de priser et, en manière d'éternuement, joua un grand air de flûte.

— « Diable! dit l'hyène, voilà un animal qui « fait bien plus de bruit que l'éléphant, sans « doute est-il plus gros? »

Peu après, le lièvre questionna :

— « Peut-on tousser, ici?

— « Certes, car l'éléphant tousse, parfois, au point d'ébranler la caverne.

En manière de toux, le lièvre souffla de toutes ses forces dans sa trompe. Les parois de la caverne donnèrent une telle intensité au son, que tous les animaux se réveillèrent effrayés. Seul, l'éléphant continua à dormir.

— « Oh! Oh! ce gros animal pourrait bien devenir dangereux, » pensa l'hyène, et, prudemment, elle se rapprocha de la porte, que l'autruche barrait avec son cou.

— « Je te conseille, dit l'hyène à l'autruche, « de t'ôter de là, si tu tiens encore à ton cou; « car, tout à l'heure, je crois qu'il se passera « des choses étranges. »

Le lièvre demanda s'il pouvait faire ses besoins.

— « Ne te gêne pas, dit l'hyène, car l'éléphant

« ne fait pas de façons et, chaque fois, c'est un « fumier, que deux hommes auraient de la « peine à enlever, et un ruisseau, qui ravine le « sol de la caverne. »

Le lièvre fit lentement tomber la bouse de vache, qu'il avait apportée, et, une fois de plus, l'hyène frémit, en pensant à ce que devait être le nouvel hôte de la caverne.

Puis, le lièvre s'approcha de l'éléphant endormi et lui versa l'eau chaude de sa calebasse dans l'oreille : le monstre bondit sous la douleur, écrasa tout sur son passage et s'enfuit, en ébranlant les murs de la caverne, d'où les animaux se sauvèrent épouvantés.

Quant au lièvre, bien terré dans un coin, il ne bougea pas et resta désormais seul maître de la caverne.



LE GRIOT ET LES SINGES.

(Conte khassonké).

Un griot traversait la brousse avec, sous le bras, un petit tambour et, sur la tête, une cale-

basse d'arachides. Des singes, du haut d'un arbre, aperçurent les arachides. Ils attaquèrent le griot. Celui-ci, effrayé, se sauva en abandonnant les arachides et le tambour. Un singe ayant, par hasard, fait résonner le tambour en l'examinant, toute la bande, épouvantée, s'enfuit. Le griot, qui s'était caché, revint, il remit les arachides dans la calebasse, plaça celle-ci sur sa tête, le tambour sous son bras et continua son chemin. Dès que les singes l'entouraient de trop près, il frappait soudain le tambour et tous se sauvaient. Par ce simple stratagème, il parvint sans nouvel ennui au terme de son voyage.



LA BATAILLE DES OISEAUX ET DES QUADRUPÈDES.

(Conte khassonké).

Les Oiseaux et les Quadrupèdes se faisaient un jour la guerre.

L'Autruche était le chef des oiseaux; l'Elé-

phant, le Lion et la Panthère étaient au premier rang des Quadrupèdes.

« Amis! dit l'Autruche à ses guerriers, je ne « puis facilement vous suivre au vol, mais je vais « du moins vous donner le moyen de vaincre.

« Voici trois de mes œufs : que l'Aigle en « prenne un et le casse sur la tête de l'Eléphant; « que le Faucon en prenne un autre et le casse « sur la tête du Lion; que le Marabout prenne « le troisième et le casse sur la tête de la Pan- « thère. Quand nos ennemis verront leurs chefs « en aussi piteux état, ils les croiront, pour le « moins, blessés à mort et seront prêts à fuir. « Alors, que les Abeilles foncent sur l'Eléphant, « le Lion et la Panthère, et notre victoire est certaine. »

L'Hyène, envoyée pour reconnaître les mouvements de l'ennemi, revint en disant: « Voici l'Aigle! »

Celui-ci apparut, en effet, et laissa choir son œuf d'Autruche sur la tête de l'Eléphant. L'Hyène, à la vue du monstre si mal en point, se sauva en criant: « L'Eléphant est mort! » L'émotion fut considérable.

Quand le Lion et la Panthère eurent subi le même sort que l'Eléphant, l'Hyène courut de tous côtés, en clamant: « Tout est perdu! nos

chefs sont tués! » et il s'en suivit une grande perturbation.

Alors, soudain les Abeilles attaquèrent l'Eléphant, le Lion et la Panthère, qui, affolés, se précipitèrent sur leurs amis, provoquèrent ainsi leur complète déroute.

Le Coq de Pagode poursuivit l'Hyène jusqu'à sa tanière et, là, se mit en sentinelle devant l'ouverture.

Un peu rassurée de ne rien entendre, l'Hyène avança prudemment la tête; mais, quand elle aperçut le Coq de Pagode, elle pensa qu'il devait y avoir avec lui de plus terribles ennemis et se retira au fond de son trou. De temps à autre, elle recommença le même manège et apercevant toujours la queue du Coq elle se retirait tristement.

Las d'attendre, le Coq de Pagode, arracha trois plumes de sa queue, les planta bien en évidence et s'en alla.

L'Hyène, trompée par ce stratagème, n'osa jamais sortir et se laissa mourir de faim.

✣

LE LIEVRE ET L'HYENE.

(Conte malinké.)

Un jour le lièvre dit à l'hyène : « nous allons « voir qui, de toi ou de moi, est le plus malin, « pour trouver de quoi se bien nourrir. Nous « allons partir chacun de notre côté et, dans « quinze jours, nous nous retrouverons ici : « celui qui sera le plus gras sera le vainqueur. »

Le lièvre s'en alla dans la brousse.

L'hyène partit pour un grand village, où elle comptait vivre dans l'abondance. Le chef de ce village possédait un éléphant. L'hyène fit connaissance avec l'éléphant, et pour passer le temps agréablement, lui apprit à jouer aux échecs. Rien ne mettait l'éléphant en joie comme de s'entendre dire « échec » ou « mat » et, à chaque fois que l'éléphant riait, son derrière restait béant. L'hyène profitait de cette circonstance pour se glisser dans le ventre du colosse et dévorer la graisse qui le tapissait.

A ce régime, l'hyène devint si grasse que, quinze jours après, le lièvre dut s'avouer battu : mais il ne se tint pas pour vaincu. Le lendemain, il mit dans sa bouche une graine de coton,

un peu de terre cuite et de l'eau laiteuse, puis il se coucha, simula un violent mal de dents et fit appeler l'hyène.

— « Je t'ai fait appeler pour te demander un « remède contre les maux de dents, lui dit-il; je « souffre beaucoup, mais j'ai confiance dans ta « science pour me soulager. »

Sans défiance, l'hyène introduisit sa patte, dans la bouche de son ami, pour examiner sa dentition; quand elle la retira, elle était toute blanche et couverte de petits points rougeâtres :

— « C'est le pus et le sang caillé, affirma le « lièvre, et je suis déjà à moitié soulagé. Vois « donc si je n'ai pas quelque dent pourrie. »

Cette fois, l'hyène retira un petit pois noir : « Un morceau de dent cariée, dit le lièvre, cette « fois-ci, tâche de sortir le reste. »

Dès que la patte de l'hyène replongea dans la bouche du lièvre, celui-ci serra les mâchoires et dit à son trop confiant ami :

« Maintenant, je ne te lâcherai pas avant de « connaître comment tu as fait pour t'engrais- « ser ainsi. »

L'hyène raconta comment elle opérait et dut promettre au lièvre de le faire profiter de son heureux stratagème.

« Nous partirons au point du jour », dit le liè-

vre, qui n'aime pas à voyager de nuit. Et les deux compères dormirent côte à côte.

L'hyène, qui ne circule que la nuit, rusa pour amener son compagnon à se mettre en route dans l'obscurité. Quand le lièvre fut endormi, l'hyène alla mettre le feu à la brousse sèche du côté de l'est, puis vint réveiller son compère et lui dit, en montrant l'orient rougeoyant : « Le soleil va bientôt paraître. Partons. »

— « Tu fais erreur, ami ! dit le lièvre, ce « n'est qu'un feu de brousse, » et il se rendormit en disant : « Le soleil sera sur le point de « paraître, quand les vieilles femmes du village « tousseront. »

L'hyène prit de la poudre de piment et la répandit dans plusieurs cases. Peu après, les femmes toussèrent et l'hyène réveilla le lièvre en disant : « Voici que les vieilles femmes « toussent, il est temps de partir. »

— « Non, dit le lièvre, car les vieilles toussent « parce que tu as répandu du piment, dans « leurs cases ; toi-même empestes le piment. » Il se rendormit.

Enfin le jour parut, les deux amis partirent et, quand ils furent arrivés, l'hyène joua avec l'éléphant. Aussitôt que les mots « échec » et « mat » eurent produit l'effet désiré, les deux

compères se glissèrent dans le ventre du monstre et se mirent à faire ripaille.

Désignant le cœur, l'hyène dit au lièvre :

— « Surtout, garde-toi de toucher à cette « boule de graisse, car l'éléphant mourrait et la « porte de sortie serait à tout jamais fermée. »

Avec sa malice habituelle, le lièvre ne suivit pas ce conseil et l'éléphant mourut.

Toute issue étant fermée, le lièvre dit à l'hyène :

— « Entre dans le fiel, moi je me cacherai « dans l'intestin et, quand on ouvrira l'éléphant, « on nous mettra de côté : nous pourrons, « ainsi, facilement nous sauver. »

— « Comment ! dit l'hyène, un tout petit ani- « mal comme toi rentrer dans l'intestin, et une « grosse bête, comme moi, se loger dans le fiel ! « C'est le contraire que tu veux dire » et, selon son secret désir, le lièvre se blottit dans le fiel.

Le chef, prévenu de la mort de son éléphant, envoya ses serviteurs pour le découper. Quand le ventre eut été ouvert, on sortit de suite le fiel et on le jeta dans la brousse. Aussitôt, le lièvre surgit et cria aux travailleurs :

— « Faites donc attention ! vous avez failli « me tuer avec ce que vous venez de jeter. »

Tous s'excusèrent, car, dirent-ils, ils ignoraient sa présence en cet endroit.

Quand on fut sur le point de sortir l'intestin, le lièvre, qui s'était rapproché, dit :

« Attendez ! je suis sûr que la bête, qui a tué « l'éléphant, doit s'être cachée là », et il ordonna de prendre des bâtons pour frapper sur l'intestin. Au bout d'un moment, il dit : « Vous « pouvez cesser, car elle doit être morte. »

De l'intérieur une voix dit : « Je ne suis pas « tout à fait morte, mon neveu, mais je n'en « vaux guère mieux. »

Le lièvre fit reprendre les bâtons et, quand il fut convaincu que son oncle était mort, il s'éloigna.



LE LIÈVRE, L'ÉLÉPHANT ET L'HIPPOPOTAME.

(Conte malinké.)

Le lièvre avait emprunté un captif à l'éléphant et un captif à l'hippopotame.

Harcelé par ces deux créanciers, qui réclamaient leur dû, il s'en fut, un jour, trouver

l'hippopotame. Il lui remit le bout d'une corde très longue, qu'il portait à l'épaule, et lui dit : « Tu n'as qu'à tirer sur cette corde, ton captif « est au bout. » Il alla ensuite trouver l'éléphant et, en lui remettant l'autre bout de la même corde, il lui dit les mêmes paroles.

Dans l'impatience de recouvrer leur créance, l'éléphant et l'hippopotame se trouvèrent bientôt nez-à-nez.

— « Le lièvre me doit un captif », dit l'hippopotame.

— « Il m'en doit un aussi », dit l'éléphant.

— « Il m'a dit que je le trouverais au bout de « cette corde, » continua l'hippopotame.

— « Il m'a tenu le même langage », reprit l'éléphant et tous deux conclurent : « Le lièvre « est une canaille. »

— « Désormais je lui défends de séjourner dans la forêt », dit l'éléphant.

— « Et moi je lui interdis l'accès du fleuve », affirma l'hippopotame.

C'est bon ! pensa le lièvre, qui avait écouté leur conservation.

Peu après, dans la forêt, le lièvre trouva le cadavre d'une biche et, comme il pressentait l'approche de l'éléphant, il se glissa dedans, en lui donnant une apparence de vie.

L'éléphant survint et, voyant la biche se débattre, il lui demanda :

— « Que t'arrive-t-il, ma pauvre amie ? »

— « Hélas ! dit-elle, j'ai eu le malheur de « déplaire au lièvre, longtemps sa malédiction « m'a poursuivie et c'est elle aujourd'hui qui « me tue. »

— « Diable ! pensa l'éléphant, le lièvre est si « terrible que ça ? » et, en s'éloignant, il dit à la biche : « Si tu revois le lièvre, dis-lui que je lui « fais cadeau du captif qu'il m'a emprunté. »

Le lièvre traîna le cadavre de la biche au bord du fleuve et, s'y étant introduit, il poussa des gémissements, comme eut fait une biche expirante ; l'hippopotame accourut.

— « Qu'as-tu ma pauvre biche ? » interrogea-t-il.

— « Hélas ! dit-elle, le lièvre m'a maudite et « c'est sous cette malédiction que je succombe. »

— « Oh ! oh ! pensa tout haut l'hippopotame, « je ne supposais pas au lièvre un tel pouvoir », puis il dit à la biche : « si tu revois le lièvre, dis-« lui que je lui fais cadeau du captif qu'il me « doit. »

Et voilà comment le lièvre paie ses dettes.

⁂

L'AIGUILLE.

(Conte khassonké).

Un jeune homme allait toujours dans la brousse sans arme à la main et son père ne cessait de lui dire : il est imprudent de s'en aller ainsi la main vide, sans même une simple aiguille.

Mais le jeune homme ne tenait aucun compte de ces sages conseils.

Un jour, dans la brousse, le jeune homme fut pris par les brigands. Alors, il se souvint des paroles de son père et dit : « Si j'avais eu seulement une aiguille, vous ne m'auriez pas attrapé. »

— « Tu crois? » dit un brigand, que ce langage mit en belle humeur, « tiens, voilà une aiguille. »

Le jeune homme feignit de considérer attentivement la pointe de l'aiguille et dit : « Elle est émoussée. »

— « Point du tout », fit le brigand et il s'approcha pour voir.

Le jeune homme lui creva l'œil et le brigand se sauva en poussant des cris horribles et en

abandonnant son fusil. Le jeune homme saisit le fusil et tua un brigand, les autres se sauvèrent.

Quand il revint, il dit à son père : « Tes paroles « étaient vraies. Aujourd'hui, les brigands « m'ont attrapé et c'est grâce à une aiguille « que j'ai pu me sauver. »



L'ENFANT ET LE CAIMAN.

(Conte bamana).

Un enfant trouva un caïman à terre :

— « Qu'est-ce qui t'a amené là? » lui demanda-t-il.

— « Je me suis égaré en me promenant. »

— « Veux-tu que je te remette dans l'eau? »

— « J'en serai bien content. »

L'enfant attacha le caïman et, arrivé au bord du fleuve, lui demanda :

— « Je te laisse ici? »

— « Non », dit le caïman.

L'enfant avança jusqu'à ce que l'eau lui vint aux genoux :

— « Je te laisse ici? »

— « Non », dit le caïman.

L'enfant avança jusqu'à ce que l'eau lui vint au milieu du corps.

— « Je te laisse ici? »

— « Non », dit le caïman.

L'enfant avança jusqu'à ce qu'il eut de l'eau jusqu'au cou.

— « Je te laisse ici? »

— « Oui », dit le caïman.

L'enfant détacha le caïman et l'abandonna.

— « Enfant! » dit le caïman.

— « Hein! » fit l'enfant.

— « Sais-tu avec quoi l'on paie la bonté? »

— « Avec la méchanceté. »

— « Enfant! je veux te manger, mais aupara-
« vant je veux te faire juger trois fois. »

— « C'est bon! »

Un vieux cheval vient boire, le caïman lui demande.

— « Quelle est la récompense de la bonté. »

— « La méchanceté », dit-il.

— « Cet enfant m'a pris à terre et mis dans
« l'eau, dit le caïman, et je lui ai dit que je le
« mangerai. »

— « Mange-le. Les enfants d'Adam sont des
« méchants : ainsi, tant que j'étais jeune, l'on
« me montait pour aller à la guerre et l'on me

« donnait du mil en abondance. Aujourd'hui, « que je suis devenu vieux, on m'abandonne. »

Le caïman dit à l'enfant :

— « Petit? »

— « Hein? »

— « Ça fait une. »

— « Oui », dit l'enfant.

Survint un vieil âne, le caïman lui demanda :

— « Ami! quelle est la récompense de la bonté? »

— « La méchanceté. »

— « Cet enfant m'a pris à terre et mis dans « l'eau; j'ai dit que je le mangerai. »

— « Mange-le. Les enfants d'Adam sont des « méchants : ainsi, tant que j'étais jeune, ils me « chargeaient pour aller faire du commerce, « alors ils avaient pour moi des égards. Aujour- « d'hui que je suis vieux, ils m'abandonnent. »

— « Petit! » dit le caïman.

— « Hein? »

— « Ça fait deux! »

— « Oui. »

Vint un lièvre, le caïman lui dit :

— « Mon petit lièvre! quelle est la récom- « pense de la bonté? »

— « Laisse-moi tranquille, dit le lièvre, j'ai « soif; quand j'aurai bu je te répondrai. »

Quand il eut bu :

— « Que dis-tu ? »

— « Cet enfant m'a pris à terre et mis dans « l'eau et je lui ai dit que je le mangerai. »

— « Tu mens ! cet enfant n'a pu te porter. »

— « Demande-le lui. »

— « Petit ! est-ce vrai ? »

— « C'est vrai », dit l'enfant.

— « Alors, porte-le encore que je voie ça. »

L'enfant attacha le caïman et le prit.

— « Emporte-le sur la terre que je le voie », dit le lièvre.

L'enfant reporta le caïman, là où il l'avait trouvé.

— « Pose-le, dit le lièvre. »

L'enfant le posa.

— « Petit ! ton père ne mange-t-il pas le caïman », interrogea le lièvre.

— « Si », dit l'enfant.

— « Et ta mère ? »

— « Aussi. »

— « N'as-tu pas une hache. »

— « J'en ai une. »

— « Casse la tête au caïman et mange-le. »

⁂

L'HYÈNE.

(Conte bamana).

Un jour l'hyène dit au devin : « Je m'en vais « chercher fortune, que m'arrivera-t-il ? »

Le devin interrogea l'avenir et dit à l'Hyène : « Tu trouveras trois choses et tu ne pourras « en garder aucune. »

L'hyène dit : « Ce n'est pas vrai ! » et partit.

Elle rencontra une petite tortue et la prit; elle rencontra un singe et le saisit; elle trouva une motte de beurre au milieu de la route et la ramassa; puis elle vint s'installer au pied d'un baobab.

Là, elle dit au singe : « Monte me chercher « des fruits du baobab. »

Le singe monta. Comme il ne revenait pas, l'hyène lui demanda :

— « Eh bien ! ne vas-tu pas bientôt redes- « cendre ? »

— « Jamais, dit le singe. Je suis né sur une « branche de baobab et tu me dis de des- « cendre ? Je ne descendrai pas ».

L'hyène dit à la tortue :

— « Va me chercher des fruits de nénuphar ».

La tortue entra dans l'eau. Au bout d'un instant l'hyène l'appela : « Eh bien! ne viens-tu « pas. »

— « Non, dit la tortue, je suis née dans « l'eau : j'y reste. »

L'hyène résolut de faire cuire le beurre qu'elle avait trouvé. Elle réunit du bois, alluma du feu et y plaça son beurre, qui fondit et disparut.

— « Mon beurre est perdu, dit l'hyène, du « moins faut-il que je retrouve ma tortue. »

Elle entra dans l'eau et y trouva une petite marmite.

— « Petite marmite! quel est ton nom? » demanda-t-elle.

— « La Marmite Généreuse. »

— « Ne me feras-tu pas quelque générosité? »

Elle lui donna du couscous, du riz et de la viande.

— « Voilà qui est bon, dit l'hyène, et elle par« tit chez sa vieille hôtesse et lui dit :

— « J'ai trouvé une merveilleuse petite mar« mite, je l'ai mise dans ta case, va lui demander « son nom. »

— « Comment t'appelles-tu ? » demanda la vieille femme.

— « La Marmite Généreuse. »

— « Ne me feras-tu pas quelque générosité ? »

Elle lui donna du couscous, du riz et de la viande.

La vieille femme s'en fut trouver le roi et lui dit :

— « L'Hyène a trouvé une petite marmite « merveilleuse : c'est vraiment un talisman qui « ne peut appartenir qu'au roi. »

Celui-ci ordonna que l'on apporta chez lui toutes les petites marmites du pays et, quand l'hyène eut porté la sienne, il se tint pour satisfait.

— « Comment faut-il lui parler ? » dit le roi à l'hyène.

— « Il suffit de lui demander son nom. »

— « Comment t'appelles-tu? » questionna le roi, en s'adressant à la petite marmite.

— « La Marmite Généreuse. »

« Ne feras-tu pas quelque générosité à moi « et à mes gens? »

Elle leur donna du couscous, du riz et de la viande.

Le roi fit habilement attacher à son bras la petite marmite magique.

L'hyène revint au marigot où elle l'avait trouvée et, de nouveau, fit la découverte d'un sabre.

— « Sabre! dit-elle, comment t'appelles-tu? »

— « Le Sabre-Qui-Frappe. »

— « Ne me frapperas-tu pas un peu? »

Il lui tomba sur l'œil et se mit à la frapper, puis lui dit :

— « Ne me dis-tu pas : tombe en raison-
« nant? »

L'hyène dit : tombe en raisonnant et aussitôt le sabre tomba à terre en produisant un bruit sonore. L'hyène le ramassa, s'en vint trouver la vieille et lui dit :

— « J'ai trouvé quelque chose de plus mer-
« veilleux encore que la Marmite Généreuse.
« Va là-bas, dans ta case, et ferme bien toutes
« les issues. »

— « Et que faudra-t-il dire? »

— « Sabre! comment te nommes-tu? »

La vieille fit ce qu'avait dit l'hyène :

— « Comment t'appelles-tu? » demanda-t-elle au sabre?

— « Je me nomme le Sabre-Qui-Frappe. »

— « Ne me frappes-tu pas un peu? »

Il se mit à la frapper, puis lui dit :

— « Ne me dis-tu pas : tombe en raison-
« nant? »

— « Tombe en raisonnant », dit la vieille et le sabre tomba avec un bruit sonore.

La vieille se sauva et vint dire au roi :

— « L'hyène a un sabre plus merveilleux « encore que la Marmite Généreuse. »

Et le roi ordonna que tout homme possesseur d'un sabre le lui apportât.

L'hyène fut la première à apporter le sien. Le roi se déclara satisfait, puis demanda : « Comment faut-il dire ? »

— « Demande-lui son nom », dit l'hyène qui se plaça du côté du roi où se trouvait suspendue la Marmite Généreuse. »

— « Comment t'appelles-tu ? » questionna le roi.

— « Le Sabre-Qui-Frappe. »

— « Ne me frappes-tu pas un peu ? »

Il lui tomba sur l'œil et se mit à le frapper. L'hyène arracha la Marmite Généreuse et se sauva en l'emportant.



LA CHARITÉ RÉCOMPENSÉE.

Il était un grand chef musulman nommé Mahaviatou qui avait, entre autres, une femme chérifienne, mère de trois fillettes. Cette femme se nommait Aïssa.

Une année, la disette désola la contrée que commandait Mahaviatou. Aïssa et sa petite famille furent réduites à la plus profonde misère. Désolée d'entendre toujours ses enfants crier famine, Aïssa leur dit un jour : « Ne « pleurez plus, demain j'irai, pour vous, implo- « rer notre maître et, sans doute, il mettra un « terme à nos souffrances. » Et, tout à coup, rassérénées par cet espoir, les fillettes s'endormirent heureuses.

Le lendemain, grâce au gardien, ému de compassion, la pauvre mère put arriver jusqu'à Mahaviatou. Humblement, elle lui exposa son dénûment et sut faire une impression si forte sur son cœur de père qu'il lui dit : « Reviens « demain et je te donnerai abondamment de « quoi attendre la récolte prochaine. »

Aïssa fut exacte au rendez-vous, mais le maître, de mauvaise humeur sans doute, l'accabla d'injures et la fit jeter à la porte.

La pauvre femme, folle de désespoir à la pensée de rentrer au logis les mains vides, erra par les rues, si bien qu'elle s'égara et finalement se trouva au milieu d'habitations en ruines. Elle s'assit et pleura.

Vint à passer un serviteur de Saïdou, le chrétien. Cet homme s'approcha d'Aïssa et,

s'étant informé des causes de son désespoir, lui dit quelques bonnes paroles pour la reconforter, puis la quitta pour rentrer chez Saïdou, son maître, auquel il fit part de sa rencontre.

Ivre, comme à l'ordinaire, Saïdou fut cependant touché de compassion; il envoya chercher la pauvre femme; il l'écouta avec bienveillance; il la réconforta par de cordiales paroles et, mieux encore, il lui mit dans la main une lourde bourse pleine d'or...

La mère courut toute joyeuse vers ses chères petites.

....

Dans la nuit, Mahaviatou eut un songe : il se vit au ciel; porté par des anges il arriva au seuil d'un palais dont il put entrevoir toute la splendeur, mais les anges essayèrent en vain de l'y faire entrer et le gardien leur dit :

« C'est bien ici que Mahaviatou devait habi-
« ter pour l'éternité; mais sa dureté envers la
« pauvre Aïssa l'en a à tout jamais banni. Cet
« heureux séjour est désormais réservé au chré-
« tien Saïdou, si pitoyable aux malheureux. »

Mahaviatou se réveilla, rempli d'épouvante, couvert de sueur, hanté par le songe révélateur. Il courut chez Saïdou et lui demanda : « Qu'as-tu donc fait pour que Dieu te réserve

« au ciel la place qu'il m'avait fait préparer. »

« Je l'ignore, dit Saïdou. »

Alors, Mahaviatou raconta son rêve à Saïdou, qui, comprenant combien Dieu est juste, se fit musulman.

Saïdou est au Paradis et Mahaviatou en Enfer.



DIEU ET L'ORGUEIL.

Dieu créa l'Arès, plus grand, à lui seul, que les sept cieux et les sept terres réunis.

Autour de l'Arès, Dieu enroula un serpent, qui en faisait sept fois le tour : ce serpent pensa que rien ne pouvait être aussi grand que lui-même et il s'enfla d'orgueil.

Pour abattre l'orgueil du serpent, Dieu créa un crapaud tel, que le serpent se levait à l'aise dans une de ses narines.

A son tour, le crapaud pensa que rien ne pouvait être aussi grand que lui-même et il s'enfla d'orgueil.

Pour abattre l'orgueil du crapaud, Dieu créa un fleuve si grand, qu'en nageant sans se repo-

ser jamais, le crapaud ne put atteindre la rive.

A son tour, le fleuve pensa que rien ne pouvait être aussi grand que lui-même et il s'enfla d'orgueil.

Pour abattre l'orgueil du fleuve, Dieu ordonna à l'un de ses anges d'aller y faire ses ablutions; mais, avec toute l'eau du fleuve, l'ange put à peine se laver un coin de la figure et il demeurait tout rêveur, se demandant comment il terminerait ses ablutions, quand apparut un autre ange qui, pour le tirer d'embarras, lui lança un jet de salive dont il fut tout inondé.

Comme le baigneur regardait, avec stupéfaction, ce collègue si puissant, celui-ci lui dit : « Apprends que je ne suis qu'une des infimes « créatures de Dieu. »



LE FILS DU VOLEUR.

(Conte khassonké.)

En mourant, un voleur avait laissé un poulain, pour tout héritage, à son fils, nommé Samba.

Comme l'enfant était encore tout jeune, sa mère se lamentait : « Quel malheur, lui disait-« elle, que ton père nous ait si prématurément « quittés ! Tu n'as pas encore l'âge d'exercer le « métier qui, pendant de longues années et « grâce à l'audace de notre cher défunt, nous « a procuré une si large aisance et, moi, faible « femme, je ne puis rien... »

Mais l'enfant la tranquillisa :

« Inutile de te chagriner, mère chérie, je te « montrerai, avant peu, que je n'ai rien à envier « à l'habileté de mon père. »

Le lendemain, Samba alla trouver le roi et lui dit :

« Mon père m'a laissé, en héritage, un pou-« lain dont je suis fort embarrassé, car ce n'est « pas un poulain ordinaire ! tu t'en feras facile-« ment une idée quand tu sauras que toute « l'herbe qu'il mange se change en pépites d'or, « en passant par ses intestins. Je n'ai que faire « d'un tel animal, car l'or ne m'est rien, et je « préférerais quelques bons captifs [1]. — Com-« ment, dit le roi, qui était fort crédule, tu pos-« sèdes un si merveilleux animal ? mais amène-

1. Chez les Soudanais l'or donnait la considération, mais les captifs donnaient la puissance.

« le moi bien vite, je serai tout heureux de te « donner en échange tel nombre de captifs que « tu désireras. »

Samba demanda et reçut mille captifs [1].

Le roi fit mettre l'animal dans une écurie parfaitement close à l'exception d'une étroite ouverture, juste suffisante pour introduire de l'herbe et de l'eau. Le poulain resta un mois à ce régime. Alors le roi fit, en sa présence, laver les crottins de l'animal; mais, cruelle déception! ils ne contenaient pas même une paillette d'or.

Furieux, le roi résolut de se venger. Il réunit un conseil de notables auquel il exposa l'affaire.

Samba fut mandé.

Avant de se rendre à cet appel, le petit voleur prit quelques dispositions : il fit tuer un bœuf et en recueillit le sang dans une outre, qu'il présenta à sa mère en lui disant : « Place-la sous ton boubou et, quand le roi m'interrogera, tu auras soin de m'interrompre sans cesse. » Il donna encore quelques instructions à sa mère puis, en sa compagnie, se présenta à l'assemblée.

1. Il était reçu qu'un chef qui acceptait le présent d'un homme de peu devait lui en rendre quatre ou cinq fois la valeur.

Samba écouta tranquillement les faits qui lui étaient reprochés ; puis, à son tour, prit la parole. Mais sa mère ne le laissa pas s'expliquer, à peine ouvrait-il la bouche qu'aussitôt elle l'interrompait par des lamentations, des reproches, des imprécations. D'abord, Samba la pria de se taire, puis se fâcha et, enfin, au paroxysme de la colère, il la poignarda [1]. La malheureuse tomba à terre et parut morte.

Les assistants, indignés, auraient fait un mauvais parti à Samba, si les soufas [2] du roi ne l'eussent protégé contre toute atteinte. D'ailleurs, sans s'émouvoir, Samba affirma qu'il n'y avait pas lieu de prendre au tragique cet événement ; car lui, Samba, avait le moyen de rappeler sa mère à la vie, quand il lui plairait.

Le roi, abasourdi par cette tranquille audace mais justement défiant, dit à Samba :

« Comment ! tu voudrais encore nous faire « croire que tu as le pouvoir surnaturel de rap- « peler à la vie cette morte ? Va ! nous n'en « croyons rien, cesse de nous berner et si, tou- « tefois, tu ne te moquais pas de nous, saches

1. Il eut soin naturellement de la frapper à l'endroit où se trouvait l'outre de sang.

2. Gardes du corps.

« que nous ne t'écouterions que lorsque ta « mère serait revenue à la vie. »

Tout le monde approuva cette déclaration.

Alors, Samba se fit apporter une calebasse n'ayant jamais servi, il la fit remplir d'une eau parfaitement pure et limpide, marmonna quelques paroles et, par trois fois, trempa, dans cette eau, une queue de vache [1] qu'il portait suspendue au poignet ; enfin, prononçant de mystérieuses invocations, trois fois il aspergea le visage de la morte. Soudain, celle-ci éternua [2] et revint peu à peu à la vie.

Le roi et les assistants étaient émerveillés.

Samba restait modeste dans son triomphe, comme s'il venait d'accomplir une chose toute naturelle.

Le roi, oubliant, en présence d'un tel prodige, qu'il avait été dupe de Samba, demanda à lui acheter le secret de faire revivre les morts.

Cette fois encore, Samba céda et remit au roi la queue magique, moyennant deux mille captifs.

1. Au Soudan la queue de vache est, par excellence, l'insigne des magiciens.

2. Chez les Soudanais le retour à la vie est toujours marqué par un éternuement.

Dès lors, le roi se crut le plus puissant des hommes et, un jour, pour faire l'essai de son mystérieux pouvoir, il fit venir sa favorite, lui ordonna d'apporter de l'eau pure et limpide dans une calebasse neuve et, sans plus d'explications, lui coupa le cou.

Les témoins de ce meurtre demeurèrent pétrifiés, pensant que le roi était fou; mais lui, avec une superbe assurance, trempa, par trois fois, la queue de vache dans l'eau claire et, par trois fois aussi, aspergea le visage de la morte en prononçant les paroles que Samba lui avaient apprises. Mais la morte ne ressuscita pas et, une fois de plus, le roi comprit que Samba l'avait volé.

Décidé à se débarrasser de ce malfaiteur, le roi fit tuer un grand bœuf, qu'il fit dépecer avec soin. Puis, il manda Samba, le fit coudre dans la peau de bœuf et ordonna de le jeter au fleuve.

On confia le paquet à des captives, qui partaient aux champs et devaient passer non loin du fleuve. Ces captives, qui ignoraient ce que contenait le paquet qu'on leur avait confié, le déposèrent au bord du chemin, dans l'intention de le jeter à l'eau seulement le soir, en rentrant des champs.

Après avoir été ainsi abandonné, Samba

entendit venir une grande troupe et, lorsque quelqu'un passa non loin de lui, il se mit à crier à pleins poumons :

« Non ! non ! je vous dis que je ne veux pas « aller en paradis. Laissez-moi tranquille, je « préfère de beaucoup tous les supplices de « l'enfer moyennant que présentement j'aie « toutes les douceurs de la vie sur terre... »

Or, il se trouva que le passant était un pieux marabout, suivi de nombreux disciples et d'une longue file de serviteurs. Il s'arrêta et, reconnaissant que les cris venaient de la peau de bœuf qui s'agitait au bord du chemin, il ordonna de l'ouvrir : Samba apparut se démenant plus que jamais contre un être invisible, dont il paraissait ne pouvoir se débarrasser.

Le marabout demanda des explications, et Samba dit que, de force, on avait voulu l'emmener au paradis, dont il se moquait parfaitement, aimant mieux la vie dans ce monde, quelque misérable qu'elle soit, qu'une vie pleine de délices, dit-on, dans ce paradis dont les marabouts parlent beaucoup, mais d'où, en somme, personne ne revient jamais.

Le marabout ne partageait pas cette manière de voir et offrit à Samba de lui céder sa place et de prendre la sienne : ce qui fut fait inconti-

nent à la grande satisfaction de Samba, qui se vit du coup devenu le plus riche de la contrée.

Le soir, les captives du roi jetèrent à la rivière la peau de bœuf contenant le pieux marabout.

Quant à Semba, il s'en fut au village du marabout et, dix jours durant, s'employa à réunir tout l'or qu'il put trouver. Puis il vint trouver le roi et, comme celui-ci demeurait stupéfait de revoir cet homme que ses captives avaient affirmé avoir jeté au fleuve, il lui dit :

« Me voilà de retour du Paradis où j'ai trouvé « ton père, qui m'a chargé pour toi de l'or que « voici. C'est peu en comparaison de ce qu'il « aurait pu me donner ; mais la faute en est à tes « captives qui, au lieu de me jeter au plus pro- « fond du fleuve, ne m'ont mis qu'à quelques « pas du bord, en sorte que je suis à peine ar- « rivé au seuil du Paradis. »

Et, comme le roi restait sans parole, Samba continua :

« J'espère que cette fois tu ne lésineras pas « et que tu me donneras la moitié de l'or que je « t'apporte. »

Ainsi fit le roi, qui, dès lors, ne tint plus en place ; le voyage de Semba au Paradis l'absor-

bait. Il voulut, lui aussi, y aller et tout son entourage fut pris de la même folie.

Le roi et les siens se firent coudre chacun dans une peau de bœuf et jeter, à qui mieux mieux, aux endroits les plus profonds du fleuve.

Mais, le roi ne revenant pas et aucun de ceux de sa famille n'ayant su non plus revenir, le trône resta vacant. Alors, on pria le malin Samba de vouloir bien accepter la place de ceux qui s'oubliaient au paradis.



SAMBA LE LACHE.

(Conte khassonké).

Un roi soninké avait un fils nommé Samba.

Samba avait, de tout temps, donné des marques de lâcheté, mais l'on disait qu'avec l'âge, ce honteux défaut lui passerait. Aussi, quand il fut circoncis, les gens pensèrent : « Maintenant c'est Samba qui nous défendra contre les Maures ». Mais, à la première incursion de ces pillards, on attendit vainement Samba : il avait

fui et les griots l'accablèrent de tels sarcasmes qu'on le surnomma Samba le Lâche.

Pour se soustraire à cette honte et parce qu'il n'avait pas la volonté de surmonter sa lâcheté instinctive, Samba résolut de quitter son pays pour un autre, où une paix perpétuelle lui permettrait de vivre loin des combats, qui lui inspiraient tant de frayeur.

Donc Samba s'exila.

Un jour, il arriva dans la capitale d'un grand royaume. La fille du roi de ce grand royaume était, tout le jour, sur la terrasse de la maison de son père : car elle aimait l'animation des rues et sa haute situation ne lui permettait pas de rester dehors, mêlée à la foule comme une simple esclave.

Du haut de la terrasse, la fille du roi aperçut, de loin, venir Samba, monté sur un superbe cheval. Elle fut vivement impressionnée par la belle prestance du beau cavalier et ordonna à son griot d'aller à son devant pour le recevoir et s'informer de sa qualité.

Quand elle sut que Samba était fils de roi, elle jura de n'avoir que lui pour époux.

. . . .

Samba épousa la jeune et belle princesse.

. . . .

Dans eurs entretiens familiers, souvent la jeune femme disait à Samba : « Je suis presque « tentée de souhaiter une incursion des Maures, « tant j'ai hâte de te voir t'élancer à la tête des « nôtres pour les chasser du pays. Je serai si « fière de ta bravoure ! »

Mais lui, soudainement assombri par ces propos :

« Ne me parle jamais des Maures ni de la « guerre, j'ai fui mon pays pour éviter les uns et « me soustraire aux hasards de l'autre.

« Si les Maures viennent ici je t'abandonne- « rai, n'en doute pas. »

Mais elle ne prenait pas ces paroles au sérieux. Son Samba était si beau qu'elle ne pouvait le croire si lâche !

Un jour, les Maures enlevèrent les troupeaux de la ville. Aussitôt le tabala [1] résonne, les guerriers se rassemblent, frémissants de colère et superbes d'audace. Samba, lui, se cache au plus profond de son logis ; sa femme lui montre, en vain, combien honteuse est sa conduite. Rien n'y fait, Samba ne peut surmonter la peur qui l'étreint.

Alors la jeune femme l'oblige à se déshabil-

1. Tambour de guerre.

ler ; elle se revêt des effets et des armes qu'il quitte, se cache soigneusement le visage avec un litham et, enfourchant le cheval de Samba, elle s'élance à la tête des cavaliers.

Trompés par les apparences, les griots chantent à tue-tête les louanges du brave Samba, qui va infailliblement exterminer les ennemis.

De fait, la bataille est fort meurtrière et se termine par un éclatant succès pour les gens du beau-père de Samba.

Au retour, la jeune femme rentre précipitamment chez elle et force son époux à reprendre ses effets et à paraître au dehors. La foule enthousiaste vient lui serrer les mains avec effusion et reconnaissance ; les griots ne tarissent pas d'éloges et Samba, un peu embarrassé, — il est si modeste ! pense-t-on — Samba reçoit tous ces hommages.

Cependant, le plus jeune des frères de la femme de Samba a cru, à certains détails, reconnaître sa sœur, sous les vêtements de Samba, dans le bouillant cavalier qui conduisait la colonne. Il fait part de ses soupçons à ses frères qui le traitent de visionnaire.

« Bon ! bon ! dit le jeune homme, nous « verrons ! La prochaine fois, je ferai à celui « qui nous commandera une marque qui me

« permettra de le reconnaître au retour. »

Peu de jours après, les Maures reviennent et, comme la première fois, la femme de Samba, sous les habits de son mari, prend, pour les mêmes motifs et avec les mêmes précautions, le commandement de la colonne.

Au plus fort de la mêlée, son plus jeune frère s'approcha d'elle et la blessa à la cuisse.

Cependant les Maures furent encore défaits et, au retour, la jeune femme rentra haletante chez son mari :

« Je suis blessée, lui dit-elle, mais ce n'est « qu'une blessure légère et il te suffira de te « faire une toute petite entaille à la cuisse pour, « cette fois-ci encore, donner le change. »

« Comment ! s'écria Samba, me supposes-tu « vraiment assez fou pour consentir à ce san- « glant et inutile sacrifice ? » et la jeune femme dut se battre avec lui, pour, tant bien que mal, lui faire une légère éraflure à la cuisse.

Aussitôt, elle envoya quérir le médecin du roi pour, dit-elle, soigner son mari blessé.

Le bruit s'en répandit et chacun voulut voir Samba, le féliciter et le consoler!

« Tu vois ! dirent ironiquement les fils aînés « du roi à leur jeune frère, te voilà maintenant « convaincu que c'était bien Samba qui nous

« commandait. » Le jeune homme hocha la tête d'un air dubitatif.

Les Maures revinrent le surlendemain, dans l'espoir de surprendre leurs vainqueurs endormis sur leurs récents lauriers.

Quand le tabala se fit entendre, la jeune femme vint trouver son mari et lui dit :

« Vois, Samba ! ma blessure est plus grave que « je croyais; je puis à peine marcher et je ne « pourrai toute seule me mettre en selle, con-« sens donc, pour aujourd'hui, à prendre ma « place. »

Tout fut inutile, le lâche Samba ne voulut rien entendre.

« Eh bien ! dit la jeune femme, viens du moins « m'aider à harnacher ton cheval », et quand ce fut fini : « Tu devrais bien avoir la complaisance « de me conduire le cheval derrière le village, je « viens à l'instant te rejoindre. »

Sans défiance, Samba se met en selle et prend les armes que sa femme lui tend ; mais, au même moment, elle frappe violemment l'animal qui, déjà surexcité par les hennissements de ses compagnons et d'ailleurs habitué à la mêlée, se précipite vers le lieu du combat.

Dans ce brusque départ, le fusil glisse ; Samba, pour le retenir, presse involontairement

la détente ; le coup part et un Maure, qui est non loin de là, est atteint et tombe raide.

C'est comme une révélation pour Samba ; jusque-là, il s'était imaginé que les ennemis étaient des gens qui tuaient sans qu'on pût les atteindre et, se voyant entouré de Maures, il ne songea plus à fuir, mais bien à se défendre et puis à attaquer.

Ce jour-là, ce fut vraiment grâce à Samba que les Maures furent taillés en pièces et le peuple proclama avec ivresse la gloire du jeune guerrier. Le vieux roi vint l'embrasser en lui disant : « Mon fils, je ne saurai jamais « te témoigner assez de reconnaissance et d'af- « fection ».

Samba, qui était foncièrement bon et loyal, répondit : « Mon père, ce n'est pas moi qu'il « faut remercier et féliciter, c'est votre fille : car « c'est elle qui a transformé en brave, le lâche « que j'étais », et il raconta simplement comment la bravoure lui était venue.

✣

LA BOTTE DE PAILLE.

(Chanson khassonké).

Que ceux qui sont protégés contre les sorciers me viennent en aide!

Il était une vieille femme qui avait eu beaucoup d'enfants, mais à laquelle un seul restait : c'était un garçon.

Un ami dit un jour à ce jeune homme : « Tu « ne sais sans doute pas que ta mère est une « sorcière, que c'est elle qui a mangé tous tes « frères et que tu auras le même sort? »

Le jeune homme avoua son ignorance de ces choses et affirma bien haut que sa mère n'était pas une sorcière.

— « Eh bien, dit l'ami, cette nuit même les sorcières viendront danser sur le béra (place publique) et il ne tient qu'à toi de voir ta mère parmi elles. »

— « Comment? » demanda le jeune homme.

— « Voici : je vais mettre une grosse botte « de paille sur le béra, tu te cacheras dedans, « nul ne soupçonnera ta présence et tu pourras « voir tout à ton aise. »

Ainsi fut fait.

Or, le compagnon du jeune homme — et à l'insu de ce dernier — était un sorcier qui voulait du mal à sa mère. La nuit venue, à la sarabande des sorciers sur le béra, le jeune homme vit sa mère et il entendit un sorcier crier :

— « Que la botte de paille regarde et elle verra sa mère. »

Le lendemain, le jeune homme tua sa mère.



LA SORCIÈRE.

(Chanson khassonké).

Deux femmes avaient le même mari; l'une était sorcière et sans enfant; l'autre avait eu plusieurs enfants qui tous avaient été mangés — à son insu — par sa compagne, un seul restait qui marchait à peine.

Un jour, la mère alla chercher de l'eau et laissa son enfant à sa compagne. Celle-ci saisit l'enfant par une jambe, le jeta dans un mortier et, brandissant un pilon, se préparait à broyer l'enfant, pour le manger plus facilement quand

tout à coup le petit sourit et lui tendant les bras lui dit : « Petite mère, laisse-moi vivre et je rirai pour toi ». Et la sorcière émue le laissa vivre.



HISTOIRE DE BACARI DIAN.

(Récit bamana).

Bacari Dian vivait à Ségou, auprès de Manson [1].

Blissi était un guerrier fameux, du Macina, fort redouté à Ségou.

Chaque fois que Manson faisait tuer un bœuf, il en prélevait une part pour Blissi.

Un jour, le griot de Manson prit la part de Blissi ; quand celui-ci en fut informé, il dit seulement : c'est bien !

Un jour, Blissi vint, avec une colonne, contre Ségou. Segou sortit. On dit au griot de Manson : « Voici, Blissi ! » Le griot s'élança à cheval et

1. Roi du pays de Ségou.

déchargea son fusil à deux coups sur Blissi. Celui-ci ne riposta pas.

Le griot revint, repartit, tira encore, Blissi ne broncha pas.

A la troisième fois, Blissi prit la sous-ventrière de son propre cheval, poursuivit le griot et le frappa sur la tête. Le griot entra dans une case : « Je ne te tue pas, lui cria Blissi, car tu es griot! » et il s'en retourna au Macina.

Bacari Dian alla trouver les marabouts de Ségou : « Je viens vous demander votre aide pour combattre Blissi », leur dit-il.

Ils lui donnèrent beaucoup de mil et de nombreux chevaux, prièrent Allah pour lui et enfin lui remirent deux écrits, en lui disant : « Garde « auprès de toi deux moutons ; attache au cou « de chacun l'un de ces papiers et appelle l'un « Bacari et l'autre Blissi. Ne les tue pas avant « qu'ils se soient battus entre eux ».

Ainsi agit Bacari Dian.

Un jour, les deux moutons se battirent. Le mouton Blissi, en poursuivant le mouton Bacari, tomba et se cassa le cou. Le mouton Bacari se retourna alors et frappa son adversaire à la tête.

Bacari Dian s'en alla raconter tous ces détails aux marabouts. Ceux-ci lui dirent : « Le jour

« où Blissi viendra combattre Ségou, il te chassera d'abord, puis tu le tueras ».

Blissi vint. Ségou sortit.

Bacari Dian dit au roi : « Aujourd'hui je veux « tuer Blissi. »

Le roi lui répondit : « Tu es fou ! »

Les griots entourèrent Bacari Dian en chantant :

Qui est-ce qui va remuer Blissi ?
Bacari Dian va secouer Blissi vigoureusement !
Qui est-ce qui va se battre le premier ?
Bacari Dian va s'élancer le premier au combat.

Bacari Dian s'élance vers Blissi ; il lui jette sa lance ; il le manque.

Blissi riposte, il jette sa lance vers Bacari et le manque.

Bacari Dian s'enfuit, poursuivi par Blissi. Tous deux s'enfoncent au loin dans la brousse. Ils arrivent à un petit ruisseau, le cheval de Bacari le franchit. Le cheval de Blissi tombe dans le ruisseau et Blissi se rompt le cou. Bacari revient sur ses pas, tranche la tête de Blissi, la met dans sa peau de bouc et reprend le chemin de Ségou en emmenant le cheval de Blissi.

Près de la ville, il laisse le cheval de Blissi

aller seul. Le cheval rentre dans la ville. La cloche qu'il porte au cou résonne ; on l'entend ; on sort ; on voit le cheval et l'on dit : « Tiens ! il n'y a personne sur le cheval ! »

Le roi est prévenu ; il fait sortir ses cavaliers pour aller à la recherche de Bacari Dian. Les cavaliers trouvent Bacari Dian assis au pied d'une baobab, il leur dit : « J'ai tué Blissi et je « ne rentrerai à Segou que lorsque toute l'armée « et tous les griots de Ségou seront venus me « chercher ici ».

Les cavaliers rapportèrent ces paroles au roi.

L'armée et les griots sortirent et rejoignirent Bacari Dian et avec lui rentrèrent à Ségou. Ils vinrent devant la porte du roi. Alors Bacari Dian sortit de sa peau de bouc la tête de Blissi et la plaça devant le roi qui lui dit : « Bacari Dian ! merci ! »

La gloire tourna la tête à Bacari Dian.

Un jour, il dit : « Mon pied cache un trou, si je le retire, Ségou tombera dans ce trou. » Le roi, ayant connu ce propos, en fut grandement irrité.

Un autre jour, Bacari Dian dit encore : « La « femme n'est que chair à plaisir », et, d'un geste obscène, il traduisit sa pensée. Son fils, qui était présent, fut intimement blessé dans l'affection qu'il avait pour sa mère.

Le roi fit appeler Bacari pour lui casser la tête. Il posta des soufas à l'entrée de son palais et leur dit : « Laissez entrer Bacari Dian, mais « quand il sortira, cassez-lui la tête ».

Bacari Dian vint, accompagné de son fils. Ils entrèrent et arrivèrent jusqu'au roi. Ils lui dirent : « Fama, bonsoir ! » Il leur répondit : « Merci ! » puis s'adressant à Bacari Dian : « On dit que tu prétends que ton pied ferme « le trou dans lequel Ségou tomberait si tu « le retirais ! Toi ! faible peul ! je te casserai la « tête ! »

A ces mots le fils de Bacari Dian se leva. Il avait un fusil, il l'arma, plaça le bout du canon contre la poitrine du roi et dit : « Toi ! Bamana ! esclave, fils d'esclave ! tu oses insulter mon père ! » et se tournant vers son père :

« Papa ! insulte son père ! »

Bacari insulta le père du roi.

« Papa ! insulte sa mère ! »

Bacari insulta la mère du roi.

« Maintenant, passe devant nous, dit le fils de « Bacari au roi, si tu bouges je te tue. »

Le fama se leva pour les précéder. Quand ils arrivèrent à la porte du palais, les soufas se dressèrent, prêts à frapper. « Laissez, dit le roi ». Ils se retirèrent.

Bacari et son fils sortirent et rentrèrent chez eux.

Le fils dit alors à son père : « Les femmes ne « donnent-elles que du plaisir ? »



LES DEUX CHEFS MAURES, LE DEVIN ET LE VOLEUR.

(Conte soninké).

Il y avait une fois deux chefs maures. L'un, appelé Mohammed, possédait un superbe cheval et aussi un serviteur qui prédisait l'avenir ; l'autre, nommé Moctar, avait un esclave, Samba, qui était un très habile voleur.

Moctar désirait ardemment posséder le cheval de Mohammed, mais il n'avait pas le moyen de l'acheter.

Un soir, Samba dit à son maître : « Si tu me « donnes ce que je désire, je m'engage à te pro- « curer le cheval de Mohammed, sans qu'il t'en « coûte rien. » Ils tombèrent d'accord pour trois moutons, que Samba dévora en trois jours.

. . . .

Au camp de Mahommed, le devin prophétisait chaque soir ce qui devait arriver le lendemain et jamais il ne se trompait. Un soir, il dit à son maître : « Si tu ne fais pas garder ton « cheval, jour et nuit, on te le volera ». Le chef mit une garde de quarante hommes pour veiller sur son cheval.

Le lendemain soir, le devin dit encore : « Si « nous ne partons pas d'ici sans tarder, le « cheval sera volé cette nuit ».

Ce soir-là même, au crépuscule, Samba pénétra, inaperçu, dans le camp de Moctar et, profitant d'un moment où le chef s'entretenait au dehors avec sa femme, il se glissa, dans la tente de Mohammed, sans être vu. Là, dans un angle, se trouvait un grand sac de cuir, qui servait de matelas au chef et à sa femme, le voleur s'y introduisit et ne bougea plus.

A la nuit close, on apporta le dîner et le chef et sa femme rentrèrent pour manger. Sans bruit, Samba sortit de sa cachette et, à la faveur de l'obscurité, prit part au repas.

A un moment, Mohammed, soupçonnant la présence d'un tiers, saisit la main qu'il sentit dans le plat. C'était celle de Samba, mais celui-ci ne se troubla point et saisit, à son tour, la

main de la femme, qui était à côté de lui. Aussitôt la femme, pensant que c'était son mari qui lui tenait la main, demanda sur un ton aigre : « Eh ! quoi, tu ne veux plus que je mange ? »

Le mari vexé lâcha la main de Samba qui abandonna celle de la femme et le repas recommença.

Mais, de nouveau, le mari, repris de ses soupçons, saisit encore la main de Semba, qui saisit encore la main de la femme. Celle-ci, indignée, se fâcha disant : « Vraiment, je ne com-
« prends plus rien à ta conduite ! Tu trouves
« que je mange trop ? Voilà deux fois que tu
« m'arrêtes, si tu recommences je m'en irai chez
« mon père ».

Une troisième fois, le même jeu se reproduisit et alors, outrée, la femme quitta bruyamment la tente, suivie de près par son mari. Ils s'éloignèrent en se querellant et Semba put ainsi engloutir, en paix, tout ce qui restait dans le plat; après quoi, il reprit sa place dans le sac.

Comme l'avait demandé le devin, les tentes furent abattues dans la nuit et, au point du jour, on se mit en marche.

Le sac, où était Samba, avait été placé sur

un chameau et le chef et sa femme s'étaient assis dessus : le voleur n'était pas à l'aise.

On arriva en un lieu, qui parut convenable pour s'y installer.

Les chameaux furent déchargés et le sac, contenant Samba, déposé près de l'entrée d'une caverne.

Le chef réunit tous ses hommes pour faire, aux alentours, une reconnaissance, afin de s'assurer qu'il n'y avait pas de pillards.

Profitant de ce départ, Samba sortit du sac et se réfugia dans la caverne où, peu après, deux sangliers, effrayés par le bruit, vinrent, à leur tour, se blottir.

Quand le chef et ses gens revinrent, le devin s'accroupit et, selon son habitude, traçant des signes mystérieux sur le sable, il affirma qu'un homme, caché dans la caverne, se préparait à voler le cheval de Mohammed.

Aussitôt, celui-ci réunit tout le monde à l'entrée de la caverne, pour prendre le voleur. On se mit à élargir l'entrée et à faire, en somme, tant de bruit, que l'un des sangliers jugea prudent de déguerpir.

Une bonne partie des gens du chef s'élança à la poursuite du fugitif. L'autre sanglier, non moins alarmé et encouragé par son exemple,

s'échappa à son tour et le reste des Maures le poursuivit. Si bien, enfin, qu'il n'y eut plus au camp que Samba et le cheval du chef.

Samba sauta sur le cheval et partit au grand galop pour le camp de son maître.

Au retour de la chasse au sanglier, on s'aperçut de la disparition du cheval et l'on se mit à la poursuite du voleur. Mais le cheval de Mohammed était le meilleur de la tribu et, ce qu'il fit en un jour, les cavaliers mirent deux jours pour le faire. Enfin, on découvrit le cheval dans le camp de Moctar.

Mohammed ne cacha pas à Moctar toute l'indignation que lui inspirait de tels procédés ; mais Moctar le prit de haut, déclarant qu'il était prêt à la guerre et que le cheval appartiendrait au vainqueur.

Quand Mohammed fut décidé à tenter le sort de la guerre, seul moyen qui lui restait pour reconquérir son cheval, Moctar lui dit : « Puisque en somme, la cause du conflit n'in-
« téresse que nous deux, à quoi bon exposer la
« vie de nos sujets? Ne vaudrait-il pas mieux
« nous borner à un combat singulier, qui satis-
« ferait notre honneur et dont le cheval serait
« le prix? »

Moctar fut de cet avis : il fut décidé que cha-

cun des adversaires tirerait deux coups de fusil et que le survivant, ou celui qui ne serait pas blessé, aurait le cheval.

Mohammed tira le premier. Chaque fois, Moctar se baissa sur sa selle, pour laisser passer la balle, et la fumée empêcha Mohammed de s'en apercevoir.

A son tour Moctar tira, et, du premier coup, enleva à Mohammed l'annulaire de la main droite. Alors dédaigneusement, il lui dit :

« A quoi bon poursuivre une lutte inégale?
« N'est-il pas évident que je suis le plus fort?
« En t'enlevant un doigt seulement, j'ai fait
« preuve d'une adresse et d'une magnanimité
« qui te font défaut. Va! je te fais grâce et je
« garde ton cheval. »

Mohammed s'en alla, méprisé par ses gens qui n'eurent plus confiance en lui, il eut encore à subir le dédain de sa femme. Elle ne pouvait plus le souffrir et, s'il lui arrivait de se fâcher, elle lui coupait aussitôt la parole en disant : « Je n'ai pas coutume de discuter avec un « homme qui n'a que neuf doigts ».

LES SANDALES DU ROI.

(Conte khassonké).

Il était un grand roi qui possédait un grand royaume.

Un jour, Moussa, le chef des captifs de ce roi, épousa une captive, plus belle, dit-on, que la plus belle des femmes du roi.

Celui-ci était seul à ignorer que la nouvelle épouse de Moussa fut si belle. Or, un jour, la jeune femme passa devant la demeure du roi, qui l'aperçut et, frappé par la beauté de cette femme qu'il ne connaissait pas, demanda à l'un des familiers de son entourage : Quelle est donc cette superbe créature ?

— « C'est, lui fut-il répondu, la nouvelle épouse de Moussa. »

Le grand roi resta silencieux et pensif le reste du jour ; puis, à la nuit close, il fit venir Moussa et lui ordonna d'aller percevoir les impôts dans la partie la plus reculée de son royaume.

Moussa partit le lendemain.

La nuit suivante, quand tout fut endormi, le grand roi, avec mille précautions, gagna la case

où dormait la nouvelle épouse de Moussa. A la porte, il laissa, par habituelle politesse, ses sandales. Sitôt entré, il essaya de persuader puis de violenter la jeune femme. Celle-ci résista et, comme à la lueur falote de la veilleuse, elle l'avait reconnu : elle lui dit :

« Comment! grand roi, tu ne crains pas de « mourir, en te désaltérant avec l'eau de la mare « empoisonnée par une charogne? »

Le roi, frémissant de dépit et de rage, s'enfuit et, dans son trouble, oublia ses sandales sur le seuil de la case.

Quand, arrivé chez lui, il fut un peu remis de son émotion, il se souvint d'avoir laissé ses sandales; mais il n'osa s'aventurer de nouveau pour les aller chercher et eut honte de livrer son secret à un serviteur.

Quand la jeune femme de Moussa aperçut les sandales oubliées par le roi, elle n'osa les lui rapporter, de crainte d'être battue et ne les changea pas de place, pour que, si le roi les envoyait chercher, on put les prendre sans les lui demander.

Lorsque Moussa revint, après avoir accompli sa mission, le jour se levait à peine. Il se dirigea vers la case de sa jeune femme qu'il était impatient de revoir.

Il allait pousser la porte quand, soudain, il aperçut les sandales du roi : « Le maître est là avec elle, pensa-t-il ; si je rentre, je les tuerai tous les deux et ce sera un grand malheur... » et, l'âme soudainement assombrie, pour échapper à ses sinistres pensées, il s'éloigna à pas lents vers la demeure d'une autre de ses épouses.

La jeune femme apprit, par ses compagnes, le retour de leur mari; elle alla aussitôt le trouver et lui dit :

« Comment n'es-tu pas venu toi-même m'an« noncer ton retour? » Sèchement il lui répondit : « Va le demander au roi », et il ne lui adressa plus la parole; les jours suivants il ne l'honora pas de sa visite et enfin la délaissa totalement.

Elle fit prévenir son frère de ce qui se passait et le chargea d'exiger, de son mari, des explications.

Le frère vint et, comme le mari refusait de s'expliquer, il l'appela devant le roi.

Celui-ci demanda aux deux hommes quelle affaire les amenait.

Le frère prit la parole et dit :

« Grand roi, j'avais vendu à cet homme un « beau champ prêt à être ensemencé et au milieu « duquel se trouve un puits où l'eau, claire et

« profonde, ne manque jamais; or, voici que « cet homme veut aujourd'hui me rendre mon « champ et mon puits, sans me donner d'expli- « cations. »

Le grand roi, se tournant vers le mari, lui dit :

« Allons! parle, le champ que t'a vendu cet « homme, est-il devenu stérile ? ou bien l'eau « du puits est-elle tarie? »

« Oh! grand roi, dit le mari, le champ est « toujours fécond, l'eau du puits toujours claire « et profonde peut-être, mais je n'ose plus ense- « mencer le champ, ni me désaltérer avec l'eau « du puits, maintenant que j'ai découvert, au- « près de mon champ, les traces du lion. »

« Mon fils, répartit le roi profondément « troublé, ensemence ton champ et bois en « toute sécurité l'eau de ton puits, car ce n'est « qu'un lion égaré qui a passé par là; il n'a « d'ailleurs pu corrompre l'eau de ton puits, « puisqu'il n'est pas entré dans ton champ. »

⁂

LE MENSONGE ET LA VÉRITÉ [1].

(Conte malinké).

Un jour, leMensonge et la Vérité entreprirent ensemble un voyage.

Le Mensonge dit gentiment à sa compagne : « Partout où nous nous présenterons, c'est toi « qui porteras la parole, car si l'on me recon- « naissait nul ne voudrait nous recevoir. »

Dans la première maison où ils entrèrent, ce fut la femme du maître qui les accueillit; le maître arriva à la tombée de la nuit et demanda tout de suite à manger : « Je n'ai encore rien préparé dit sa femme ». Or, à midi, elle avait préparé le déjeuner pour deux et en avait caché la moitié. Bien que son mari n'en sut rien, il entra cependant dans une grande colère, parce qu'il arrivait, très affamé, des champs. Se tournant vers les étrangers, le mari leur demanda :

1. Les Sarma ou Saberma qui habitent à l'Est du Niger et dont la langue est apparentée à celle des Songhaï ont un conte analogue. Cf. *Le Véridique et le Menteur* dans *Les Contes populaires d'Afrique*, de R. Basset.

« Pensez-vous que ce soit là le fait d'une bonne ménagère ? » Le Mensonge garda prudemment le silence; mais la Vérité, obligée de répondre, dit avec sincérité qu'une bonne ménagère aurait dû tout préparer pour le retour de son mari. Alors, la femme de l'hôte, violemment irritée contre ces étrangers qui se permettaient de se mêler des affaires de son ménage, les jeta finalement à la porte.

Au deuxième village où ils arrivèrent, le Mensonge et la Vérité trouvèrent les enfants occupés à partager une vache stérile, fort grasse, qui venait d'être abattue.

Quand les voyageurs entrèrent chez le chef du village, ils rencontrèrent des enfants qui venaient de remettre au chef la tête et les membres de la vache, en lui disant : « Voici ta part ». Or, chacun sait que c'est toujours le chef qui fait les parts dans une distribution de cette nature.

Le chef, s'adressant à nos étrangers, qui venaient d'assister à tous ces détails, leur demanda : « Qui pensez-vous donc qui commande ici ? » « Apparemment, dit la Vérité, ce sont les enfants ». A ces mots, le chef se mit dans une terrible fureur et fit immédiatement chasser ces étrangers, si impertinents.

Le Mensonge dit alors à la Vérité : « Vrai-
« ment je ne puis te laisser plus longtemps le
« soin de nos affaires, car tu nous ferais mourir
« de faim. Ainsi, dès maintenant c'est moi qui
« y pourvoirai ». Au village qu'ils atteignirent peu après, ils s'établirent, sous un arbre, près d'un puits. De grands cris partaient du village et ils surent bientôt que la favorite du roi était morte.

Toute éplorée, une servante vint puiser de l'eau. Le Mensonge, s'approchant d'elle, lui dit : « Quel malheur est-il donc arrivé que tu
« pleures ainsi et que tout le village se lamente ».

« C'est que, dit-elle, notre bonne maîtresse,
« la femme préférée du roi, est morte. »

« Comment ! tant de bruit pour si peu? dit le
« Mensonge. Va donc dire au roi de cesser de
« s'affliger, car je suis capable de rappeler à la
« vie les personnes mortes depuis plusieurs
« années même. »

Le roi envoya un beau mouton aux voyageurs, pour leur souhaiter la bienvenue, et fit dire au Mensonge de patienter, qu'il ferait appel à ses talents quand il le jugerait convenable.

Le lendemain et le surlendemain, le roi envoya encore un beau mouton et fit dire les mêmes paroles au Mensonge. Celui-ci feignit de

perdre patience et fit prévenir le roi qu'il était décidé à partir si, le lendemain, il ne le faisait pas appeler. Le roi manda le Mensonge pour le lendemain.

A l'heure dite, le Mensonge se trouva chez le roi. Celui-ci s'enquit d'abord du prix de ses services et lui offrit, enfin, un cent de chacune des choses qu'il possédait. Le Mensonge refusa disant : « Je veux la moitié de ce que tu possèdes ». Devant témoins, le roi accepta.

Alors, le Mensonge ordonna de construire une case, juste au dessus de l'endroit où avait été inhumée la favorite. Quand la case fut construite et couverte, le Mensonge y entra seul, avec des outils de terrassier, et s'assura que toutes les issues étaient bien fermées.

Au bout d'un long temps d'un travail, que l'on devinait acharné, on entendit le Mensonge parler à haute voix, comme s'il se querellait avec plusieurs personnes ; puis il sortit et dit au roi : « Voilà que l'affaire devient bien diffi-
« cile ! car, dès que ta femme a été ressuscitée,
« ton père l'a saisie par les pieds et m'a dit :
« laisse-là cette femme. A quoi servira-t-elle
« sur terre ? Que fera-t-elle pour toi ? Si, au
« contraire, tu me fais revoir le jour, ce n'est
« pas la moitié mais bien les trois quarts des

« biens de mon fils que je te donnerai, car j'étais « bien plus riche que lui. A peine achevait-il « que son père apparut, le repoussa et, à son « tour m'offrit, de même, tout ce que tu pos- « sèdes; puis à son tour, il fut chassé par son « père qui m'offrit davantage encore. Tant et « si bien, enfin, que tous tes aïeux sont là et « que je ne sais plus à qui entendre? Mais, « pour ne pas exagérer ton embarras dis-moi « seulement qui, de ton père ou de ta femme, « je dois ressusciter? »

Le roi n'eut pas un instant d'hésitation : « Ma femme », dit-il, car il tremblait à la seule pensée de voir reparaître le terrible vieillard, qui l'avait si longtemps gardé en tutelle.

« Sans doute, dit le Mensonge, mais ton père « m'offre beaucoup plus que tu ne m'as promis, « et je ne saurais laisser échapper une si belle « occasion de m'enrichir... à moins, fit-il en « voyant le roi terrifié, à moins que tu me donnes « pour le faire disparaître ce que tu t'étais « engagé à me remettre pour ressusciter ta « femme. »

« C'est certainement ce qui vaut mieux », dirent en chœur les marabouts, qui avaient contribué à l'assassinat du défunt roi.

« Eh bien! dit le roi, en poussant un grand

« soupir, que mon père reste où il est et ma « femme aussi. »

Ainsi fut fait et le Mensonge reçut, pour n'avoir ressuscité personne, la moitié des richesses du roi, qui d'ailleurs se remaria pour oublier la morte.



LE VIEILLARD ET SES ENFANTS [1].

(Conte khassonké).

Sur le point de mourir, un vieillard fit venir ses trois enfants et leur dit : « Toute ma fortune est dans ces trois sacs, que vous n'ouvrirez qu'après ma mort », et il remit un sac à chacun.

Quand le vieillard eut rendu l'âme, ses fils se réunirent et chacun s'empressa d'ouvrir le sac qui contenait sa part de la succession.

L'aîné y trouva de la terre, le second des coquillages, le troisième de l'or. « Evidemment

1. Cf. *Les trois Mohammed*, conte arabe de Tunisie dans *Contes populaires d'Afrique*, par R. Basset.

« s'écrièrent les deux aînés, c'est là la fortune « de notre père et cet or est pour nous tous. »

« Point du tout, dit le plus jeune; puisque, « avant de mourir, notre père a remis à chacun « de nous sa part d'héritage. Qu'il soit fait selon « sa volonté : j'ai l'or, je le garde. »

Ils ne purent s'entendre et allèrent trouver un marabout renommé pour la sagesse de ses conseils.

Le marabout leur offrit l'hospitalité et fit préparer, par sa servante, un couscous fait avec la chair d'un bélier, qui appartenait à un de ses esclaves.

Rangés autour des plats fumants, les trois frères ne touchaient pas aux mets.

« Moi, dit l'aîné, je ne mangerai pas de ce « plat, confectionné avec la chair d'un chien et « non point celle d'un bélier. »

« Je n'y toucherai pas non plus, dit le cadet, « parce que la femme qui l'a préparé souffre « des douleurs de l'enfantement. »

« Moi non plus, dit le dernier, je ne veux pas « me nourrir avec les aliments que m'offre un « enfant adultérin. »

En homme avisé, le marabout était aux écoutes. Il partit, furieux des réflexions que venaient de faire les trois frères, et manda sa

mère pour s'entretenir avec elle. Quand ils furent tous deux dans une case bien close et assurés de n'être point écoutés, le marabout demanda : « Mère, je t'en supplie, l'homme dont « je porte le nom est-il bien mon père ».

« Mon fils, répondit-elle, j'étais désolée de ne « point avoir d'enfant quand, une nuit, un « génie m'apparut en songe et me dit : Console- « toi, un enfant mâle naîtra de toi. Pensant, dès « lors, que mon mari ne pourrait être le père de « cet enfant, puisqu'il est impuissant, je me suis « livrée à notre serviteur et c'est cet esclave « qui est ton père. »

Le marabout fit appeler l'esclave auquel il avait pris le bélier.

« Es-tu bien sûr, lui dit-il de m'avoir donné « un bélier? »

« Père, dit l'esclave, une de mes chiennes et « une de mes brebis, toutes deux pleines, cou- « chaient côte à côte. Après avoir mis bas un « petit agneau, la brebis creva. Le petit agneau, « allaité par la chienne, devint le bélier que « je t'ai donné. »

Le marabout interrogea la servante qui avait préparé le couscous :

« Est-il vrai que tu sois sur le point d'accou- « cher? »

« C'est si vrai, répondit-elle, que je ressens « déjà les douleurs de l'enfantement. »

Le marabout s'en vint alors auprès des trois frères. Le plus jeune lui dit :

« Nous sommes venus te consulter, parce que « nous ne pouvons nous mettre d'accord pour « le partage de la succession de notre père. »

« Avant de mourir, le vieillard nous remit à « chacun un sac, en disant : « Ceci est ta part, « n'ouvre le sac qu'après ma mort. » Mon frère, « que voici, n'a eu que de la terre; mon frère, « que voilà, que des coquilles; quant à moi, « mon sac contenait seulement de l'or. Mes « frères prétendent que cet or est pour nous « tous et j'estime, au contraire, qu'il est pour « moi seul. Juge qui, d'eux ou de moi, à raison.

« Mes fils, dit le marabout, voici ce qu'a voulu « vous dire votre père :

« A toi, l'aîné, à qui il a donné de la terre : « fais-toi cultivateur ».

« A toi, à qui il a remis des coquilles : fais-« toi commerçant. »

« A toi, à qui il a laissé cet or : fais-toi « guerrier. »

« Suivez ces suprêmes conseils de votre père, « ils vous conduiront au bonheur. »

CURIEUX.

(Histoire de Mahdi Kama [1].)

Un jour, un homme partit pour un voyage, en disant : « Je vais voir des choses curieuses ».

Sur sa route, il rencontra deux taureaux : l'un gravement blessé par sept flèches, continuait cependant à manger; l'autre, légèrement atteint par une flèche, ne pouvait plus manger.

« C'est curieux », dit l'homme.

« Non, je ne suis pas Curieux, dit l'un des bœufs; poursuis ta route.

Sur sa route, il rencontra un bouc, qui se frappait la tête contre une pierre : « C'est curieux ! dit l'homme. »

« Non, je ne suis pas Curieux, dit le bouc; poursuis ta route. »

Sur sa route, il rencontra trois puits : l'eau du premier tombait dans le troisième et celle du troisième dans le premier; le puits du milieu était vide. « C'est curieux ! » dit l'homme.

« Aucun de nous n'est Curieux, dirent les puits; poursuis ta route. »

1. Voir page 20.

Sur sa route, il rencontra un arbre : il se mit à l'ombre de cet arbre et sentit une douce chaleur, il revint au soleil et eut froid. « C'est Curieux », dit l'homme.

« Non, je ne suis pas Curieux, dit l'arbre, poursuis ta route. »

Sur sa route il rencontra le fils de Curieux : c'était un vieillard à la barbe blanche, aux cheveux blancs ; il l'interpella : « Père Curieux ! » Le vieux répondit : « Je ne suis que le fils Curieux, continue ta route ».

Sur sa route, il rencontra des enfants qui jouaient à la boule. Avec eux se trouvait le père Curieux.

L'homme dit :

« Père Curieux ? »

— « Hein ! » fit celui-ci.

— « Tu n'es pas le père Curieux, dit le voyageur. »

— « Mais si, dit Curieux. Qu'as-tu rencontré sur ta route ? »

— « D'abord j'ai vu deux bœufs ; l'un blessé « par sept flèches, mangeait pourtant ; l'autre, « atteint par une seule, ne pouvait plus manger ; « qu'est-ce que cela signifie ? »

Curieux dit : « le taureau blessé de sept « flèches et qui mange, c'est le fils de grande

« famille que l'adversité n'abat point; le taureau
« atteint d'une flèche et qui ne mange pas, c'est
« l'enfant du pauvre, épuisé par le malheur; il
« succombe sous un dernier coup de la mau-
« vaise fortune.

— C'est vrai, dit l'homme; et il ajouta: « j'ai rencontré un bouc qui se frappait la tête con-
« tre une pierre, qu'est-ce que cela signifie? »

Curieux dit :

— « Un homme de vingt ans ne peut obtenir
« des enfants d'une femme de quarante ans : il
« fait des efforts aussi vains que le bouc que tu
« as vu. »

— « C'est vrai, dit l'homme; et il ajouta :
« J'ai rencontré trois puits : l'eau du premier
« tombait dans le troisième; l'eau du troisième
« tombait dans le premier; le puits du milieu
« était vide, qu'est-ce que cela signifie? »

Curieux dit :

— « Deux hommes renommés, même fort
« éloignés l'un de l'autre, se connaissent cepen-
« dant, tandis que les gens qui sont entre eux
« s'ignorent. »

— « C'est vrai, dit l'homme; et il ajouta :
« J'ai rencontré un vieillard courbé, il parais-
« sait très âgé, sa barbe et ses cheveux étaient
« blancs; je lui dis : Père Curieux!... il me

« répondit : je suis simplement le fils Curieux;
« qu'est-ce que cela signifie ? »

Curieux dit :

— « Le plus âgé des vieillards du monde ne « peut prendre de repos; c'est ainsi que tu me « vois jouer à la boule avec ces enfants, tandis « que mon fils dort. »



LE CHEVAL.

(Conte soninké, raconté par Mahdi-Kama.)

Un homme avait trois femmes : l'une était arabe, l'autre denianké et l'autre massasi. Chacune lui avait donné un fils.

Cet homme acheta un beau cheval et dit à ses fils : » Je donnerai ce cheval à celui qui saura le mieux faire à la course ».

Le fils de la femme denianké mit une selle sur un mur; il fit à la course, alla et revint et dit : « Nul ne peut m'égaler ».

Le fils de la femme massassi plaça sa selle sur un brin de fil ; il fit à la course, alla et revint, puis dit : « Nul ne peut m'égaler. »

Le fils de la femme arabe fit la moue; puis quand le vent se fut levé, il mit sa selle sur le vent, fit à la course, alla, revint et dit : « Nul ne peut m'égaler, car je suis arabe. Que l'on me « donne le cheval. »

Et son père lui donna le cheval.



DEVINETTE.

Mahdi Kama demande :

Quel est l'homme qui tue ses enfants?

Quel est l'homme qui vend ses enfants?

Quel est l'homme qui donne ses enfants?

Quand tous les assistants se sont vainement épuisés à répondre, Mahdi-Kama dit :

Celui qui épouse une femme de quarante ans, voilà celui qui tue ses enfants.

Celui qui fait l'amour avec une captive, celui-là vend ses enfants.

Celui qui fait l'amour avec la femme d'autrui, celui-là donne ses enfants.



LE COQ ET L'ANE.

(Conte soninké).

Un coq et un âne se prirent de querelle :

— Ah! dit le coq, ne me fais pas ainsi parler toujours car tu le vois je suis chaque fois obligé de me battre les flancs et ça me fatigue.

— Oh! dit l'âne, moi ça me fait le plus grand bien car avant de braire je pète et ça me soulage.



LA MEILLEURE FEMME.

(Conte soninké).

Un homme disait un jour, il ne faut pas prendre une femme trop grande, ni une femme trop petite : une femme moyenne est la meilleure.

— Mais, lui demanda-t-on, qu'entends-tu par une grande femme.

— Quand, reprit-il, tu épouses une femme dans un pays éloigné de celui que tu habites, elle ne manque jamais, dès qu'elle a un amant, de venir te demander, bien gentiment, de lui permettre d'aller voir sa mère. Cela ne peut se refuser, mais va donc voir ce qu'elle fera, si loin! Tu seras le dindon de la farce. C'est là ce que j'appelle une grande femme.

— Et qu'appelles-tu donc une petite femme?

— Si tu épouses ta toute proche voisine, elle t'en jouera de bonnes à ta barbe!

Ainsi, ton meilleur ami viens te rendre visite, tu t'empresses de tuer un mouton pour le bien recevoir.

La ménagère prépare tout, puis elle glisse sous le lit une petite calebasse de couscous, en s'arrangeant pour que tu ne t'en aperçoives pas, et ensuite elle vient te dire : Voilà! tout est prêt, veux-tu venir partager la viande?

— Il y a là trois calebasses : pour qui celle-ci?

— Pour toi et notre hôte.

— Bien! mets pas mal de viande pour que mon ami soit satisfait.

— Et celle-ci?

— Pour moi.

— Sers-toi bien également, car tu as un enfant à nourrir,

— Et celle-ci?

— Pour ma mère.

— Choisis les meilleurs morceaux et fais en une part copieuse.

Et tu vas rejoindre ton ami.

Aussitôt ta femme appelle sa mère et, par dessus la clôture, elle lui donne la calebasse qui ne contient pas de viande.

Au moment où tu manges avec ton ami, passe un captif qui porte un plat abondamment garni de morceaux de choix.

— Pour qui ça, demandes-tu?

— Pour ta belle-mère [1]!

— Bien.

Et c'est pour l'amant de ta femme.

Voilà ce que j'appelle une petite femme.

— Et qu'appelles-tu une femme moyenne?

— C'est celle qui est du même village que toi, mais habite du côté opposé. Veut-elle aller chez sa mère, où chez ses amies, tout le monde la voit qui va et vient et, comme on la connaît, on commente ses moindres démarches. Si elle te trompe, tu le sauras et les témoins ne te manqueront pas.

Voilà la femme moyenne, c'est la meilleure.

1. Les Soudanais ont, pour leurs belles-mères, un respect superstitieux.

LE JALOUX.

Un homme était extrêmement jaloux de sa femme, aussi ne la quittait-il jamais d'un pas.

Une nuit, la femme se plaignit.

— « Qu'as-tu ? » lui demanda son mari.

— « Des coliques », dit-elle.

Elle se leva, et sortit pour aller dans la brousse. Son mari l'accompagna, mais la laissa s'éloigner seule à quelques pas. Il entendit alors un bruit auquel il ne crut pas pouvoir se tromper et se dit :

— « Vraiment, ma femme est bien malade. »

Aussi, bien qu'elle restât longtemps, il n'osa pas la déranger. Enfin elle revint, ils rentrèrent et se couchèrent.

Un moment après la femme se plaignit. Elle ressortit, toujours suivie de son mari. Celui-ci entendit encore un bruit qu'il crut être produit par les entrailles de sa femme.

Longtemps elle resta, puis revint. Ils rentrèrent et se recouchèrent. Une troisième fois, il fallut refaire la promenade et le mari perçut encore le bruit qu'il avait déjà entendu.

Enfin, la nuit se passa à veiller de la sorte.

Au jour, la femme dit à son mari.

— « Je pense que te voilà guéri de ta jalousie « à mon égard. »

— « Comment çà », fit-il colère.

— « C'est que, dit-elle, je n'ai point été malade cette nuit, bien au contraire. Chaque fois que je suis sortie, je suis allée rejoindre mon amant qui, pour te donner le change, tenait par les pattes un pigeon.

C'est ce pigeon effarouché dont les ailes produisaient le bruit que tu entendais.



MARANDÉNBONÉ.

(Conte soninké.)

Il était une sorcière qui avait sept filles d'une grande beauté; on disait que celui qui passait une nuit avec l'une quelconque de ces jeunes filles, disparaissait, mangé par la sorcière : car c'est le trait caractéristique des sorcières de se nourrir de chair humaine.

Il y avait, dans le pays de la sorcière, huit

frères, dont le plus jeune, à peine âgé de quelques mois, se nommait Marandenboné [1].

Un jour, Marandenboné conseilla à ses frères d'aller coucher avec les filles de la sorcière : « Mais, dirent-ils, ignores-tu que l'on n'a jamais « vu revenir un seul des éphémères amants de « ces jeunes filles? »

— « Suivez mon conseil, affirma Maran, et « soyez sans crainte. »

Les huit frères arrivèrent chez la sorcière, qui les accueillit très bien et leur servit un copieux repas après lequel elle leur dit : « Allez « vous reposer chacun dans l'une de ces sept « cases, vous y trouverez d'agréables compa- « gnes pour la nuit. » Ils s'y rendirent.

Maran, à qui l'on avait rien offert, s'écria : « Et moi, mama [2], je coucherai avec toi ? »

— « Oui », dit la vieille.

Quand les jeunes gens eurent disparu dans les cases, qui leur avaient été désignées, la vieille et Maran entrèrent dans une autre et se couchèrent côte à côte.

Vers minuit, la vieille toussota pour s'assurer que Maran dormait, l'enfant ne dit rien et ne

1. C'est-à-dire Maran, l'enfant du mal.
2. C'est-à-dire grand'mère.

bougea pas. La vieille se leva, alors Maran : « Eh ! mama, où vas-tu ? » — Comment, tu ne dors pas, petit? » — Oh ! moi, je ne dors pas avant que ma mère m'ait versé un panier d'eau sur la tête. » — Attends ! » dit la vieille. Elle prit un panier et alla le remplir au puits mais, dans le trajet du puits à la case, le panier se vida. La vieille recommença et finalement passa la nuit à vouloir résoudre l'insoluble problème de transporter de l'eau dans un panier.

La nouvelle journée se passa sans incident. Le soir venu, les jeunes gens revinrent dormir avec les jeunes filles et Maran avec la vieille.

Accablée de sommeil, à cause de l'insomnie de la nuit précédente, la sorcière s'endormit pesamment. Vers onze heures, Maran se leva doucement et alla de case en case dire à chacun de ses frères : « Mettez la fille de la sor-« cière au bord, à votre place, et couvrez-la « de votre couverture. » Ces précautions prises, Maran revint se coucher. A minuit, la vieille s'éveilla, elle toussota, se remua, se leva, mais Maran ne bougea pas; elle s'approcha pour bien s'assurer qu'il dormait et, quand elle en fut convaincue, elle sortit. Elle alla, de case en case, couper la gorge à chaque personne qui

était au bord de la couche, puis elle revint chez elle et prépara une sauce avec le sang de ses victimes. Quand elle fut sur le point de manger, Maran lui cria : « J'en veux aussi, mama ! » — « Comment, Maran, tu mangerais du sang humain ? — Mais oui, mais oui, dit Maran sans paraître ému, c'est si bon ! » Le repas achevé, ils se recouchèrent. La vieille s'endormit et Maran en profita pour aller dire à ses frères : « Sauvez-vous vite, car, lorsque la vieille va « s'apercevoir de son malheur, elle ne vous « épargnerait pas. » Puis Maran revint prendre sa place.

Le matin, la vieille dit à Maran : » Va donc « voir si tes frères sont éveillés ? » Maran revint et dit : « Non, ils dorment toujours ».

Un peu plus tard, la vieille dit à Maran : « Que font donc tes frères ? »

« Oh ! répondit-il, il y a longtemps qu'ils « sont partis, mais tes filles sont endormies « pour toujours », et il se sauva.

La vieille, pressantant quelque malheur, alla aux cases de ses filles et reconnut le stratagème dont elle avait été victime. Elle jura de se venger de ce coquin de Maran.

Elle avait le pouvoir, ainsi que tous les sorciers, de prendre toutes les formes. Elle s'en fut

au village de Maran. Ce village ne possédait pas un seul baobab, ce qui obligeait les habitants à aller fort loin chercher des feuilles pour les sauces. La vieille sorcière se changea en superbe baobab, sur lequel tous les gamins du village s'empressèrent de monter.

Mais Maran, qui jouait avec eux, dit : « Comment! un baobab aussi gros peut ainsi « sortir de terre en une nuit, comme un cham- « pignon? »

— « Bien sûr, dit le baobab et, si tu veux cueil- « lir mes feuilles, tu seras le bienvenu », et alors une branche s'abaissa vers Maran pour l'engager à monter.

— « Oh! oh! dit l'enfant, un baobab qui « parle et qui tend ses branches, voilà qui n'est « pas naturel. Montez cueillir ses feuilles si « vous voulez, quant à moi, je reste là. »

Le baobab frémit de dépit puis, voyant que Maran se tenait à l'écart, il disparut en emportant tous les petits imprudents qui cueillaient ses feuilles.

La sorcière pensait que les habitants du village enverraient Maran, pour lui demander les enfants et, d'avance, elle savourait sa vengeance, tout en se délectant à manger un enfant chaque jour. Mais Maran ne vint point.

Un jour, derrière le village de Maran, les gamins aperçurent un âne en liberté et n'eurent rien de plus pressé que de le saisir, puis tous, à qui mieux mieux, grimpèrent dessus. Quand Maran survint, il n'y avait plus de place sur le dos de l'âne; mais, complaisamment, celui-ci allongea aussitôt son échine.

— « Oh! oh! dit Maran, voilà un âne qui « doit être de la même famille que le baobab! » et il s'éloigna.

L'âne disparut avec les enfants qui le montaient et les mères éplorées dirent à Maran: Toi, qui es assez perspicace pour ne pas tom- « ber dans les pièges des sorciers, nous te sup- « plions d'employer tous tes moyens, pour nous « faire retrouver nos enfants. »

Maran promit. Il partit en emportant une peau de bouc contenant un morceau de viande séchée et des niébés [1].

La sorcière avait une petite fille de l'âge de Maran.

Elle possédait aussi une vache pleine et comme elle vivait toujours dans la crainte de Maran, au moment où sa vache fut sur le point de mettre bas, elle dit :

1. Haricots indigènes

« Si ma vache fait un petit veau roux, c'est « que Maran sera dans le ventre de ce petit « veau si elle fait un petit veau blanc, c'est que « Maran n'y sera pas ».

Le petit veau fut blanc et, dès lors, la vieille fut sans défiance, mais Maran, qui était plus rusé qu'elle, était pourtant dans le ventre du petit veau.

Comme tous les jeunes veaux, celui-ci faisait des sauts et des courses à toute vitesse ; or, en passant auprès des petits garçons, il leur dit :

— « Quand la vieille m'aura laissé en liberté « au milieu de vous, vous m'attraperez par la « queue, par les oreilles, par où vous pourrez « enfin, et je vous emporterai dans notre village. »

Ainsi fut fait, au grand désespoir de la vieille. Cependant, soit qu'elle agit plus habilement, soit plutôt par ce que telle était l'intention de Maran, qu'elle s'empara de celui-ci.

Elle mit son prisonnier dans une peau de bouc, qu'elle ficela soigneusement et plaça dans une nouvelle peau de bouc, qu'elle ferma de même. Le tout, enfin, fut enfermé dans une troisième peau de bouc bien solide et fortement attachée.

La sorcière plaça sa petite fille auprès du

prisonnier, pour le garder, tandis qu'elle-même creusait, dans la cour de sa maison, un puits où elle jeta du bois et des herbes qu'elle enflamma.

Pendant ce temps, la fillette, entendant que Maran grignotait, lui demanda : « Tu as donc « des provisions, Maran ? »

— « Oh ! j'ai mieux que des provisions, j'ai « des friandises. »

— « Oh ! donne-m'en un peu, Maran ! »

— « Eh ! que veux-tu que je te donne ficelé « comme je le suis. Détache-moi un peu, nous « verrons. »

L'imprudente fillette ouvrit les peaux de bouc ; Maran sortit, la déshabilla, la mit à sa place avec ses propres effets à lui, ferma les peaux de bouc et disparut en se revêtant des pagnes de l'enfant.

Quand la vieille saisit la peau de bouc, une mignonne voix lui dit : « Mère ! prends garde ! « Maran m'a mis à sa place et c'est ta fillette « que tu vas tuer ».

— « Oui, oui, dit la vieille, je te connais Maran, tu peux prendre la voix de ma fillette, « ça ne changera rien à ton sort » ; et, sans hésitation, elle lança le paquet dans le foyer. Peu après le corps de l'enfant éclatait et Maran surgissant en face de la vieille lui cria :

« Eh bien! vieille sorcière, tu as encore tué « ta dernière fille », et il se sauva.

La vieille s'assit, désolée, et se prit à réfléchir au moyen de se venger de Maran. On dit qu'elle ne l'a pas encore trouvé.



MODI LE DORMEUR.

(Conte khassonké.)

Il était un homme, nommé Modi, qui jamais ne travaillait.

Le matin, quand ses amis passaient devant sa case et lui disaient :

— « Eh bien! Modi, viens-tu aux champs?

— « Non pas, répondait-il invariablement, je « vais dormir. »

— « Mais tu n'auras bientôt plus de mil et tu « mourras de faim. »

— « Dieu est grand, disait Modi, et Dieu en-« richit qui lui plaît. »

Ironiquement on l'appelait Modi le Dormeur et c'était toujours ainsi, Modi dormait sans se

préoccuper de rien, dans la certitude que Dieu pourvoit à tout.

Un matin, Modi sortit pour satisfaire un besoin naturel. Il alla derrière sa case et, à l'aide d'une pioche, fit un trou dans la terre. Mais, soudain, la pioche rencontra, sous terre, un vieux canari qui vola en éclats et laissa entrevoir sa panse remplie de pépites d'or.

Modi ne fut pas étonné de sa trouvaille, il la recouvrit d'un peu de terre et s'en alla un peu plus loin, pour ce qu'il avait à faire. Ensuite il rentra se coucher selon son habitude.

Le lendemain un ami, en passant, interpella Modi :

— « Eh bien ! est-ce ce matin que tu viens « aux champs ? »

— « Moins que jamais. »

— « Mais, malheureux ! tu seras avant peu « dans la misère la plus absolue. »

— « Certes non, dit Modi, car je suis dès à « présent, le plus riche du pays. »

— « Je serais curieux de voir les richesses « que Dieu, sans doute, t'a envoyées, dit l'ami, « en éclatant de rire. »

— « Rien de plus facile, fit tranquillement « Modi. Derrière la case est un endroit où la « terre est fraîchement remuée, creuse un peu

« et tu trouveras un canari plein de pépites d'or;
« apporte-le-moi et nous partagerons son con-
« tenu. »

L'incrédule ami fit, par curiosité, ce que lui demandait Modi et trouva bien, en effet, un canari, mais plein d'immondices.

Furieux, car il pensait que Modi s'était joué de lui, il exhuma le pot et se dit: « Attends un
« peu, espèce de brute, je vais te porter tout le
« contenu, car je n'ai nulle envie de partager
« avec toi ».

Il vint jusqu'au seuil de la porte et de là lança le pot sur le lit de Modi, puis se sauva en riant.

Avant d'avoir touché le lit, la matière immonde s'était changée en splendides pétites d'or que Modi et sa femme, stupéfaits du procédé de leur ami, s'empressèrent de recueillir.

A quelques temps de là, une caravane d'esclaves fit halte dans le village de Modi. Celui-ci dit à sa femme : « Va faire choix des captifs
« qui te plairont et achète-les ».

La jeune femme choisit cent garçonnets et cent fillettes et les femmes, ses voisines du village, en la voyant faire se mirent à rire. Elles se disaient entre elles : « Vois donc! cette
« femme de Modi qui voudrait faire croire

« qu'elle va acheter toute la caravane, alors « qu'elle n'a même pas de quoi payer un « moudd [1] de mil » et, par dérision, elles se tenaient à l'écart, comme pour laisser à l'épouse de Modi toutes facilités de choisir, tant elles étaient convaincues qu'elle était dans l'impossibilité de rien payer.

Aussi, qu'elle ne fut pas leur stupéfaction en apprenant, par les marchands d'esclaves, que Modi avait payé, comptant et en or, tous les achats faits par sa femme.

Voilà comment Dieu prouva que Modi avait raison d'affirmer que Dieu est grand et enrichit qui lui plaît.



L'AMI DU LION.

(Conte khassonké.)

Il était un roi tout puissant. Comme sa femme préférée ne lui avait pas encore donné d'en-

1. Mesure de capacité qui contient environ trois litres.

fant, il consulta le devin pour savoir quelle descendance il aurait d'elle.

— « De cette femme, dit le devin, tu auras un « fils qui te tuera, pour régner à ta place. »

De ce jour, le roi ne voulut plus voir sa favorite; il n'eut plus avec elle aucune relation et défendit même de lui donner à manger : en sorte qu'elle fut réduite à glaner dans les champs de mil.

Une nuit, un griot du roi fit un rêve : il vit la favorite, tombée en disgrâce, donner à son maître un fils, qui devenait puissant et plus généreux que le roi son père.

Le griot confia cette révélation à ses collègues et tous en furent tellement frappés que, d'un commun accord, ils résolurent d'obliger le roi à reprendre sa favorite. Dans ce but ils vinrent, selon leur habitude, donner une grande fête au roi, dont ils exaltèrent les hautes vertus. Pour les remercier, le roi leur fit offrir de riches cadeaux, mais il les refusèrent. Comme il demandait la raison de ce refus :

— « Nous ne sommes pas venus chercher « des cadeaux, dirent-ils, mais seulement te « demander d'accéder à notre plus cher désir. »

— « Je n'ai rien à vous refuser », dit le roi.

— « Eh bien! dirent les griots, nous serons

« satisfaits quand tu auras eu un fils de la femme « que tu aimais tant autrefois et que tu traites « si mal aujourd'hui. »

Le roi, attristé, ne répondit pas ; mais, comme il ne pouvait revenir sur sa promesse, il fit mander son ex-favorite pour la nuit suivante.

De ces relations forcées naquit un fils ; mais, la femme ne fut pas pour cela mieux traitée et dut continuer à glaner pour se nourrir.

Un jour, aux champs, elle posa son enfant à terre pour être plus libre. Une lionne, en rôdant, rencontra le pauvre petit et l'emporta dans son repaire, à côté de son petit lionceau.

L'enfant et le lionceau, nourris du même lait, jouèrent et grandirent ensemble. Quand ils furent d'âge à manger, la lionne donnait le foie à l'enfant et l'autre chair au lionceau.

Mais en grandissant, l'enfant s'aperçut que la lionne le regardait d'un mauvais œil, il le dit au lionceau. Celui-ci, alors adulte, étrangla sa mère dans la crainte de perdre son ami et désormais il dut pourvoir lui-même à la nourriture commune. L'enfant et le lion vécurent ainsi dans l'amitié la plus étroite et la plus confiante.

Un jour, le village voisin fut en fête pour la circoncision. L'enfant dit alors à son ami

le lion : « Voici venir le temps où je dois « être circoncis, je vais me mettre en quête de « quelqu'un qui veuille bien me faire faire l'opération », et il partit. Dans un champ, il trouva un homme qui tissait, c'était le chef des captifs du roi :

— « Mon père, lui dit-il, je suis un pauvre « orphelin abandonné ; j'ai l'âge d'être circoncis, « voudrais-tu me prendre avec tes enfants pour « cette opération ? »

— « Mon fils, dit le vieillard, je n'ai pas « d'enfant, mais je consens volontiers à te con-« sidérer comme mien pour le service que tu « me demandes. »

Dès ce jour, l'enfant demeura chez le vieillard. Toutefois il fit de quotidiennes visites à son ami le lion.

La veille du jour de la circoncision, arriva une grande caravane de dioulas [1]. Le lion s'était posté au bord d'un marigot qu'il fallait nécessairement traverser et, qnand la caravane fut proche, il bondit hors de sa cachette. Bêtes et gens, saisis d'effroi, s'enfuirent en abandonnant tous les bagages. Le lion vint aussitôt prévenir

1. Colporteurs indigènes.

son ami qui, aidé de son hôte, ramassa et emporta toutes ces marchandises.

Le lendemain de la circoncision, le lion dit à son ami : « A partir d'aujourd'hui, et tant que tu seras malade, tous les soirs, sous l'arbre de nos rendez-vous, tu trouveras deux antilopes pour te régaler avec tes camarades », et jamais le lion ne faillit à sa promesse.

Un jour, le lion demanda à son ami : « Main-« tenant, quels sont tes projets, pour l'avenir ? »

— « Je voudrais, dit le jeune homme, épouser « une jeune fille pour laquelle j'ai la plus vive « affection, mais elle est déjà promise et la dot « est en partie payée. »

— « C'est bien, dit le lion, voici ce qu'il faut faire :

« Vendredi, quand les jeunes filles seront en « train de laver le linge au marigot, je sauterai « sur ton amie, tu la délivreras et, après cet « exploit, on ne pourra plus te la refuser : seu-« lement donne-moi, en temps utile, le moyen « de reconnaître ton amie. »

Le jeudi soir, le jeune homme dit à son amie : « Rien ne te sied mieux qu'un ruban jaune « autour de la tête et tu me ferais plaisir en en « portant un ». Elle accéda à ce désir et le lion fut prévenu de ce détail caractéristique.

Le lendemain, au moment où les éclats de rire et les bavardages des jeunes filles se faisaient entendre au bord de l'eau, le lion, jusqu'alors blotti dans les herbes, bondit tout à coup et enleva la jeune fille au bandeau jaune.

Les femmes et les enfants se sauvèrent, les hommes grimpèrent jusqu'au haut des arbres; seul, l'ami du lion tint tête au fauve et réussit à lui faire lâcher sa proie.

Le courageux jeune homme fut comblé de louanges et chacun pensa qu'il convenait de lui donner pour épouse la jeune fille, qu'il avait si miraculeusement sauvée. Les notables insistèrent si bien, dans ce sens, auprès des parents de la jeune fille, que ceux-ci finirent par donner leur assentiment.

Le chef des captifs, qui se considérait comme le père du jeune homme, lui dit : « J'ai encore « toutes les marchandises que nous avons prises « à la caravane des dioulas, tu peux en disposer « en toute liberté pour tes fiançailles ». Le mariage fut une fête sans égale et, le soir même, le lion vint contempler la jeune femme endormie, afin, lui aussi, d'avoir sa petite part de joie.

Peu après, une nuit, le lion vint s'entretenir avec son ami : « Maintenant que je vieillis, lui « dit-il, je commence à être pris du remords

« d'avoir tué ma mère; sa sœur habite la rive
« droite, je vais l'aller voir et lui demander
« d'intercéder pour moi, par ses prières au Tout
« Puissant. Viens demain me voir sous notre
« arbre, je te ferai, là, mes adieux et te dirai
« l'époque de mon retour ».

Le baobab, lieu du rendez-vous, était très vieux; à son pied, dans une excavation, logeait une hyène et, tout en haut, dans ses branches, un faucon.

Le lion arriva le premier et, pris soudain de coliques, il mourut.

La hyène sortit et, apercevant ce cadavre, dit à son voisin le faucon :

— « Ami ! voilà une bonne journée, nous pour-
« rons nous régaler sans nous déranger. »

— « Penses-tu que ce cadavre soit pour toi ?
« Depuis quand loges-tu ici ? Lequel de nous
« deux connaît mieux le pays ? Ce n'est pas toi
« assurément. »

L'hyène ne répondit pas et rentra dans son trou pour attendre la nuit, qui lui permettrait de faire son sinistre repas sans être dérangée.

Le jeune homme arriva à son tour et, pris de désespoir, quand il vit son ami mort, il se tua, en se coupant le cou.

L'hyène ressortit et dit : « Voilà un jour

particulièrement heureux, deux cadavres à ma porte ! » et de nouveau elle se retira.

Le faucon descendit, s'approcha des cadavres et déposa sous leurs narines un peu de poudre, qu'avec le bec, il avait pris autour de son derrière. Aussitôt, les morts éternuèrent et se redressèrent.

— « En t'attendant, je m'étais endormi, dit le lion à son ami.

— « Et moi, te voyant endormi, j'ai fait de même, dit le jeune homme.

— « Mais qu'est-ce que ce sang sur tes effets, s'exclama le lion.

— « Ah ! je me rappelle, fit le jeune homme, « je t'ai trouvé, là, étendu, je t'ai cru mort; « alors, désespéré, je me suis tué. »

— « Et moi aussi, continua le lion, je me rappelle....

Il n'acheva pas, le faucon l'interrompit et dit :

— « Les fruits que vous voyez à ce baobab ne « sont pas remplis de farine comme vous le « pensez, ce sont des lingots d'or. »

Le jeune homme grimpa aussitôt pour les cueillir, puis, les ayant noués dans son écharpe, il se prépara à partir; le lion lui dit :

— « Porte tout cet or au chef des captifs du « roi, pour qu'il le distribue à ses camarades, et

« exige d'eux qu'ils tuent le roi et t'élisent à sa « place. »

Le chef des captifs et ses camarades acceptèrent.

Le lendemain, à la porte du roi et de chacun de ses éventuels successeurs, se tenait un captif armé. Dès que le roi parut, il fut mis à mort et en fut de même de ceux qui devaient lui succéder.

Quand le jeune homme fut nommé roi, le lion vint le voir et lui dit : « Le défunt roi était « ton père, et cette femme en haillons, qui mendie « dans les rues, est ta mère », et il lui raconta son histoire.

Le jeune homme remercia le lion et lui dit : « Tu m'as nourri et protégé tant que j'étais « impuissant, dès maintenant je veux pourvoir « à tous tes besoins : tous les jours tu trouveras « deux bœufs sous notre baobab. »

— « C'est bien, dit le lion, et maintenant que « je vais te quitter sans savoir quand nous « nous reverrons, prends cette herbe : tant « qu'elle sera verte et fraîche je serai encore de « ce monde; dès qu'elle sera jaune et flétrie, je « serai mort. »

Et le lion partit.

Longtemps encore, le lion et le jeune homme

se revirent à de grands intervalles. Le jeune homme devint un roi puissant et aimé ; auprès de lui était sa vieille mère qu'il entourait de soins affectueux. Un jour, il se souvint de son ami le lion, qu'il n'avait pas revu depuis de longues années, il rechercha l'herbe fatidique, elle était jaune et flétrie : alors il se mit à pleurer et, pendant un mois, demeura inconsolable ; personne ne comprenait rien à son chagrin. Enfin. il raconta l'histoire de sa vie.



LE LIÈVRE, L'HYÈNE ET L'AUTRUCHE.

(Conte malinké.)

Le lièvre dit à l'hyène :

« Il m'a été révélé qu'il allait y avoir cette « nuit une tornade épouvantable et que ceux-là « seuls en réchapperaient, qui auraient fait ce « que voici : attacher sa mère avec une solide « corde et la frapper jusqu'à ce qu'elle casse la « corde. Si la corde ne casse pas, vendre sa « mère. Je vais de suite me mettre à l'ouvrage, « pour ne pas mourir cette nuit. »

Et, ce disant, il montra à l'hyène un gros câble, avec lequel il voulait amarrer sa mère. L'hyène s'éloigna pensive.

Le lièvre coupa la corde, en rajusta les bouts avec une très mince ficelle, puis amarra sa mère qu'il se mit à frapper de toutes ses forces; mais la corde cassa aussitôt et le lièvre s'en vint trouver l'hyène : « Tiens! lui dit-il, me « voilà heureux, ma mère a réussi à casser la « corde. »

L'hyène voulut agir de même et, sans se douter du stratagème du lièvre, attacha solidement sa vieille mère qu'elle frappa à coups redoublés et la vieille ne réussit pas à rompre l'amarre.

« Eh bien ! dit le lièvre, vends-là. »

L'hyène et le lièvre s'en allèrent à un campement de Foulbé : « Voici une vieille esclave, « dirent-ils, que nous voulons échanger contre « une vache ». On leur donna une vache et ils partirent.

— « Que faire de cette vache », dit l'hyène.

— « Nous allons aller bien loin, dit le lièvre, « dans un endroit où il n'y a pas de mouches; « nous tuerons la vache et, pour ma part, je ne « veux que la peau et la tête. »

Ils partirent et ne s'arrêtèrent que quand ils

furent arrivés dans une grande plaine, sans herbes. Il n'y avait qu'un grand et vieux baobab, qui avait un trou profond, dans lequel le lièvre entrait facilement, mais l'hyène y passait à peine la tête.

La vache fut tuée, dépecée et découpée. « Maintenant, dit le lièvre, il nous faudrait du « bois, mais je suis trop petit pour en porter suf- « fisamment ». L'hyène partit chercher du bois. Aussitôt, le lièvre fit passer toute la viande à sa mère, qui était dans le baobab, et il ne laissa que la peau et la tête parce qu'elles ne purent entrer.

De si loin que le lièvre aperçut l'hyène, il lui cria : « Amie! viens vite! la terre a englouti « toute la viande! » et il disparut rapidement dans le baobab, puis tira la peau de telle sorte que la tête de la vache vint fermer l'orifice de la cachette.

Quand l'hyène fut arrivée, il dit : « La terre a « englouti toute la viande; mais, pour ne pas te « priver, je t'abandonne la peau et la tête qui « restent ». L'hyène les dévora; mais, comprenant qu'elle avait été mystifiée par le lièvre, elle partit et revint quelques jours après en compagnie de l'autruche.

L'hyène tourna autour du baobab en disant :

« Voilà un arbre merveilleux, qui doit, sans « doute, avoir ses racines dans le ciel ! » et, ayant frappé le tronc : « Hein ! comme il ré- « sonne ! on dirait qu'il parle ». Apercevant un trou elle s'en approcha et vit le lièvre : « Ah ! te « voilà brigand, qui as mangé le prix de ma « mère ! Attends ! je ne peux pas te saisir, mais « voici mon amie l'autruche, qui saura bien « t'attraper ».

Ainsi prévenu, le lièvre prépara un lacet avec des crins de queue de girafe. Quand l'autruche eut introduit la tête, le lièvre serra le lacet et, à moitié étranglée, l'autruche laissa tomber un œuf, que l'hyène avala goulument. Le lièvre dit alors à l'hyène : « Sais-tu bien que les œufs « d'hyène sont bien meilleurs que ceux d'au- « truche ? Si tu veux te mettre à la place de l'au- « truche, je te serrerai un peu le cou, juste pour « te faire pondre, tu mangeras ton œuf et nous « recommencerons tant que tu voudras ».

L'hyène, crédule, se laissa faire et le lièvre l'étrangla.

⁂

LE LION, LA PANTHÈRE ET L'HYÈNE.

(Conte soninké).

Le lion, la panthère et l'hyène se disputaient, un soir, pour savoir lequel d'entre eux était le plus fort, le plus habile et le plus malin

Le lion disait : « Moi, je puis enlever un « bœuf au milieu d'un troupeau et disparaître « encore assez vite, pour défier toute pour-« suite ».

« Moi, disait la panthère, je puis me glisser « au milieu d'un parc gardé, prendre ma proie « et l'emporter sans être aperçue des gardiens. »

A son tour, l'hyène disait :

« Toi, lion, la terreur, que tu inspires par ta « force, suffit à expliquer tes bonnes fortunes; « et toi, panthère, c'est ta seule agilité qui te « permet de mener à bien les plus téméraires « entreprises. Mais, l'un et l'autre, vous man-« quez de ruse; moi seule ai, à la fois, force, « agilité et ruse. »

Là dessus, on convint de profiter de la première occasion, pour que chacun put montrer tout ce dont il était capable. Les trois rivaux entrèrent donc dans un village.

C'était un soir d'hiver. Comme d'habitude, en cette saison, un grand feu brûlait au milieu de la place publique, tout autour étaient assises des jeunes filles, qui filaient, et, auprès d'elles, des jeunes hommes, qui les amusaient en leur contant des histoires gaies. Entre le feu et les jeunes filles, un chien dormait.

L'hyène dit à ses deux compagnons : « Nous « allons voir lequel de nous est capable d'en- « lever ce chien, sans que les jeunes gens s'en « aperçoivent. »

Le lion rampa lentement, sans bruit, en se dissimulant le plus possible et, arrivé à quelques pas du cercle des jeunes gens, il reconnut son impuissance à remplir les conditions imposées. Il revint et déclara la chose impossible.

La panthère partit cependant, mais sans plus de succès.

A son tour, l'hyène s'avança à la faveur de l'ombre projetée par les jeunes gens ; puis, soudain, bondit au milieu du feu. Les tisons jaillirent de toutes parts, jeunes garçons et jeunes filles s'enfuirent épouvantés en secouant leurs vêtements et, profitant du désarroi général, l'hyène put emporter le chien sans qu'on s'en aperçut.

Elle avait démontré ce qu'elle avait avancé.

L'HYÈNE ET LE LIÈVRE [1].

(Conte khassonké).

L'hyène possédait un taureau et le lièvre une vache pleine.

Le taureau et la vache paissaient ensemble, gardés alternativement par l'hyène et par le lièvre.

Un jour, que l'hyène était de garde, la vache mit bas. L'hyène fit, aussi bien que possible, disparaître les traces sanglantes de la vache et maquilla son taureau pour qu'il eût précisément cet aspect.

Au retour, l'hyène dit au lièvre :

— « Ami lièvre, mon taureau a mis au monde un petit veau. »

— « Ah ! fit le lièvre, et ma vache ? »

— « Ta vache n'a rien produit. »

— « Bien curieux ! dit le lièvre, c'est la pre-
« mière fois que j'entends parler d'un tel phéno-
« mène. »

Le lendemain le lièvre dit à l'hyène :

1. Cf. — le conte galla : le lion, le léopard et le singe, dans R. Basset op. cit.

— « Tu sais que je ne crois plus du tout ce « que tu m'as affirmé hier et j'entends que tu « me donnes mon petit veau. »

— « Oh, dit l'hyène, jamais je ne consentirai « à te donner le petit de mon taureau ! »

— « Alors, dit le lièvre, allons trouver le rat « palmiste pour juger entre nous. »

Les petits du rat palmiste jouaient aux abords de la tanière paternelle.

— « Ton père n'est-il pas là ? » dit l'hyène à l'aîné des petits.

— « Si, dit-il, que faut-il lui dire de votre « part, car il est un peu indisposé et ne peut « sortir. »

L'hyène raconta l'histoire de son différend avec le lièvre. Le petit retourna vers son père et lui transmit ces paroles.

— « Bon, dit le rat palmiste qui n'était point « malade, va dire à l'hyène que, pris des dou« leurs de l'enfantement, je ne puis me mêler « de ses affaires.

Puis, le malin rat palmiste vint se poster tout près de l'ouverture pour écouter ce qu'allait dire l'hyène.

A peine le petit rat eut-il dit que son père était pris des douleurs de l'enfantement que l'hyène s'esclaffa naïvement: « En voilà une

« farce ! depuis quand le mâle fait-il des petits, « chez les rats palmistes. »

Le rat palmiste, montrant son fin museau, répondit : « Depuis que ce sont les taureaux qui « font les petits veaux. »

L'hyène toute honteuse se sauva et le lièvre eut son petit veau.



LE LIÈVRE ET L'HYÈNE.

(Conte khassonké.)

Le lièvre avait découvert une maison pleine de victuailles. Il se mit d'accord avec son amie l'hyène pour la dévaliser.

Or, la maison se trouvait être celle d'un génie. Le lièvre, content de peu, ne s'attarda pas, dans la crainte d'être surpris par le maître du logis. L'hyène, au contraire, voulut tout dévorer sur place ; le génie la saisit :

— « Qui t'a conduite ici », lui demanda-t-il.

— « Le lièvre », répondit-elle.

— « Pour te corriger, dit le génie, je vais te « faire une marque grâce à laquelle tout le

« monde saura que tu es une voleuse », et il lui coupa les oreilles [1].

Furieuse, l'hyène alla trouver le lièvre et lui dit :

— « Va me chercher, sur la montagne, du « bois pour te faire rôtir. »

Sur la montagne le lièvre se mit à crier très fort, comme s'il répondait aux questions de quelqu'un d'éloigné.

— « Qu'est-ce que c'est? » demanda l'hyène.

— « C'est un chasseur, qui me demande si je « n'ai pas vu son chien, qui a les oreilles « coupées. »

L'hyène comprit qu'il s'agissait d'elle et que le lièvre lui préparait encore un tour de sa façon : elle détala au plus vite.

1. Les voleurs étaient ainsi mutilés chez les Soudanais.

LE BOLONE [1].

(Conte soninké).

Un jour, un chasseur surprit un Boloné et le visa, mais la bête lui dit : « Laisse-moi donc ! « je ne suis qu'un Boloné et voici, tout près, « les traces de l'éléphant et de l'antilope, gros- « ses bêtes, qui peuvent te donner plus de profit « que moi. »

— « Possible ! mais c'est toi que je veux, « repartit l'entêté chasseur. »

— « Eh bien ! mon ami, tu perds ton temps, « tu ne m'auras pas, dit le Boloné. » Et il se remit tranquillement à brouter.

Le chasseur tira, le coup partit, mais le Boloné resta indemne.

« Oh ! oh ! fit le chasseur, attends un peu ! » Il plaça sa balle dans un étui magique et bourra soigneusement son fusil. Cette fois, le Boloné tomba ; mais, quand le chasseur vint triomphalement le ramasser en disant : « Hein ! qui est « le plus fort? »

1. C'est, en soninké, le nom d'une biche gris souris de la taille d'un agnelet.

— « Oh! oh! fit le Boloné, ce n'est pas fini! »

— « Comment! tu récrimines encore? Tiens! et il lui trancha le cou.

— « Oh! oh! fit le Boloné, ce n'est pas fini!

Alors le chasseur l'écorcha, mais le Boloné répéta encore:

— « Oh! oh! ce n'est pas fini! »

— « Eh bien! c'est ce que nous allons voir, « dit le chasseur, en le chargeant sur ses « épaules, ma femme et mon fils te mangeront. »

Quand il arriva à l'entrée du village, le chasseur rencontra un de ses amis qui lui dit: « Ta « femme et ton fils sont morts! »

— « Et qu'est-ce qui les a tués? »

— « Ils ont eu des coliques... »

— « Oh! oh! fit le Boloné, ce n'est pas fini! »

Le malheureux chasseur ne répondit pas; mais, quand il fut chez lui, il coupa le Boloné en morceaux et le mit dans une marmite sur un grand feu. Le Boloné fit, en sourdine: « Oh! oh! ce n'est pas fini! »

Après plusieurs heures de cuisson, le chasseur tâta la viande, elle était aussi dure qu'auparavant et le Boloné murmura encore: « Oh! « oh! ce n'est pas fini! »

Des voisines, venues le matin pour chercher du feu, revinrent le soir pour le même motif

et, voyant encore la grande marmite à la même place, elles se demandèrent à mi-voix : « Que « peut-il bien y avoir dans cette marmite? » De l'intérieur une voix dit : « Un Boloné, qui ne « veut pas cuire. Oh! oh! ce n'est pas fini! » Les femmes ne sauvèrent, en abandonnant les tisons qu'elles avaient pris, et, bientôt, tout le village sut que le chasseur avait une marmite qui parlait.

Quand le chasseur comprit, enfin, que le Boloné ne cuirait pas, il jeta une poudre magique dans la marmite. Alors la viande put cuire et le chasseur la mangea [1].

1. Le Boloné est, dit-on, le sorcier des animaux. Au début de l'hivernage, il se perche, affirme-t-on, au haut d'une herbe élevée et flexible et, selon que la plante se courbe plus ou moins, c'est l'indice qu'un plus ou moins grand nombre d'animaux seront abattus par les chasseurs.



L'HOMME AUX TROIS HOUPPES[1].

(Conte bamana).

Un homme avait, sur la tête, trois houppes de cheveux. Il vint trouver le roi et lui dit :

— « Si tu me dis le nom de chacune de mes « trois houppes, tu peux me tuer. »

Le roi dit : « J'y réfléchirai. »

Un jour, le roi fit venir la femme de l'homme, qui l'avait ainsi défié, et lui donna beaucoup d'or :

— « Ton mari, lui dit-il, ne pourrait te faire « tant de cadeaux. »

— « Non, dit-elle, il ne le pourrait pas. »

— « Eh bien! dit le roi, si tu veux me dire « le nom de chacune des trois houppes, qu'il a « sur la tête, je te donnerai encore beaucoup « plus d'or.

— « La première, dit la femme, se nomme : « l'homme devenu roi ne connaît plus ses « anciens amis; la seconde : il ne faut pas avoir « confiance dans les femmes; la troisième :

1. A propos de ce conte, voir la préface.

« méfie-toi de l'enfant que ta femme a eu d'un « précédent mari, ce n'est pas ton fils. »

Le roi la remercia, lui donna beaucoup d'or et manda son mari :

— « Ami ! je sais le nom de chacune de tes « houppes. »

— « Ah ! et quels sont-ils ? »

— « La première se dit : l'homme, devenu « roi, ne connaît plus ses anciens amis. »

— « La seconde : il ne faut pas avoir con-« fiance dans les femmes. »

— « La troisième : méfie-toi de l'enfant que « ta femme a eu d'un précédent mari, ce n'est « pas ton fils. »

— « Eh bien ! dit l'homme, tu peux me tuer.

Le roi le fit attacher, et, quand on voulut l'emmener, survint le fils, que la femme de l'homme avait eu d'un précédent mari.

— « Arrêtez, dit-il, que je dépouille cet « homme du vêtement, qui m'appartient, avant « que le sang l'ait endommagé. »

Alors, l'homme, s'adressant au roi, dit :

— « Attends un peu, j'ai quelque chose à te « dire. »

— « Parle », dit le roi.

— « Toi et moi, nous sommes du même âge « et, quand nous étions jeunes, bien des fois je

« t'ai battu. Nous étions bons amis alors. Au-« jourd'hui, tu vas me tuer.

— « C'est vrai », dit le roi.

— « C'est ma femme qui t'a révélé mon secret. « Or, cette femme, je n'ai pas eu recours à toi « pour l'épouser, non plus que pour la nourrir « ou la vêtir. Cependant elle m'a trahi pour toi. »

— « C'est vrai », dit le roi.

— « L'enfant de ma femme m'a arraché son « vêtement, de peur qu'il ne soit souillé de mon « sang; s'il eut été mon fils, aurait-il jamais agi « ainsi? »

— « Certes non, avoua le roi et il dit à « l'homme : je te pardonne pour les vérités que « tu viens de m'enseigner, mais n'oublie pas « que l'on ne doit jamais défier son roi car il « est tout puissant. »

⁂

LES TROIS INSATIABLES.

(Conte khassonké).

Un homme fut chassé par son père, parce qu'il n'était jamais rassasié d'amour.

Un autre homme fut également chassé par son père, parce qu'il n'était jamais rassasié de mil.

Un autre homme, encore, fut chassé par son père, parce qu'il n'était jamais fatigué de faire la course à cheval.

Ces trois hommes se sont rencontrés et, après s'être mutuellement interrogés, ils ont unanimement conclu : « Nous ne faisons « qu'un ».

Ils sont partis pour la ville du roi.

Le premier dit au roi : « Si tu me rassasies d'amour, tu peux me tuer ».

L'autre dit au roi : « Si tu me rassasies de mil, tu peux me tuer ».

L'autre dit au roi : « Si tu me laisses me fatiguer par la course à cheval, tu peux me tuer. »

Le roi dit : « J'ai compris ».

Il fit tuer dix taureaux et fit à chacun une part.

Il (Le Gourmand) rassasié dit : « Roi ! je suis *plein !* »

Le roi le tua.

A faire la course, avec tous les chevaux de l'armée, l'autre se fatigua.

Le roi le tua.

Au troisième, le roi dit : « Je veux te donner ma propre femme. »

Il fit venir sa favorite : « Je veux, lui dit-il, te donner à notre hôte ».

— « Soit ! » dit-elle.

La nuit venue, le roi dit : « Va coucher avec ma femme ».

L'homme y fut. La femme lui dit : « Demain tu dois mourir et je ne veux pas que tu meures. Je vais seller un cheval, te donner l'or du roi et nous partirons ».

— « Soit ! » dit-il.

La femme sella le cheval, prit l'or, en donna aux Soufas [1]. Ils (les fugitifs) montèrent à cheval, sortirent et partirent.

Le matin, le roi s'éveilla et dit à ses griots : « Allez voir s'ils sont éveillés. » Les griots y allèrent et revinrent dire : « Roi ! il n'y a per- « sonne ! »

Les Soufas vinrent et dirent : « Le cheval n'est plus là ! »

Le père de la clef (le trésorier) dit : « Il n'y a plus d'or ! »

On battit le tambour de guerre.

(Les fugitifs) ayant couru depuis le matin arrivèrent à la première prière (2 heures après midi) au bord du fleuve.

1. Gardes du corps.

Là se trouvait une petite vieille et sa petite fille.

Il (le fugitif) dit : « Grand mère ! ne me feras-tu pas passer le fleuve ? »

La petite vieille dit : « Laisse-moi tranquille ! je ne te passerai pas. »

Le secours (l'armée du roi) arriva. La petite fille dit : « Passe-le. »

Elle (la petite vieille) dit : « Je refuse. »

La petite fille l'(la petite vieille) a poussée dans l'eau et elle est morte.

Elle (la petite fille) a passé l'homme, puis lui a dit : « Veux-tu m'épouser ? »

Il a dit : « Oui. »

Ils sont partis et sont arrivés à un autre village.

Dans ce village, tout étranger qui ne peut dire en quel endroit se trouve l'esprit du roi est mis à mort.

Au puits, le voyageur trouva la fille du roi, elle lui dit :

— « Etranger ! viens ! veux-tu entrer au village ? »

— « Oui », dit-il.

— « Si tu ne peux dire au roi en quel endroit est son esprit, il te tuera. »

— « J'ignore cet endroit. »

— « Je te l'apprendrai mais, si tu le dis, le roi mourra. Comme le roi est mon père, m'épouseras-tu quand il sera mort? »

— « Oui », dit-il.

— « Eh bien! dit-elle, l'esprit de mon père est dans une petite boîte qui est dans une petite peau de bouc, qui est dans une petite marmite, qui est dans une grande marmite. »

— « C'est bien. »

Il entre dans le village. Les gardes le voient et préviennent le roi, qui l'envoie chercher. L'étranger vient et le roi lui dit :

— « Connais-tu la coutume de ce village? »

— « Non! »

— « C'est que si tu ne peux dire l'endroit où se trouve mon esprit je te ferai mettre à mort. »

— « Je le sais. Je vais le dire. »

— « Parle. »

— « Ton esprit est dans une petite boîte, qui est dans une petite peau de bouc, qui est dans une petite marmite, qui est dans une grande marmite. »

Le roi est mort.

On dit : qui va prendre la place du roi?

La fillette dit : « J'épouserai cet homme et il prendra la place du roi. »

Elle l'a épousé. Il est devenu roi et, quand ses trois femmes ont été sur le point d'enfanter, un marabout lui a fait un papier pour celle de ses femmes qu'il aime le mieux.

Il n'a pu donner le papier à aucune.



HISTOIRES DE FEMMES.

(Conte soninké).

Un roi avait un ami qu'il affectionnait tout particulièrement.

Cet ami le quitta, un jour, pour aller s'instruire auprès d'un marabout très renommé.

Le marabout apprit au jeune homme tout ce que contiennent les livres et, pour terminer son enseignement, le mit en garde contre la malice des femmes en lui racontant, sur ce sujet, les histoires les plus piquantes.

Enfin, quand le marabout jugea son élève suffisamment instruit, il le renvoya à la cour du roi : celui-ci le revit avec le plus grand plaisir; il le reçut, dans sa chambre, en présence de sa femme favorite, et le questionna

tant sur les mérites du marabout que sur la science qu'il en avait acquise.

Le jeune homme s'expliqua longuement et, après avoir passé en revue tout ce qui est contenu dans les livres, il s'appesantit tout particulièrement sur le chapitre des femmes, comme pour persuader le roi qu'il était maintenant armé pour déjouer les intrigues, les mieux ourdies, du beau sexe.

La femme présente à l'entretien ne souffla mot, mais écouta avidemment, tout en ayant l'air de ne prêter aucune attention à de si beaux discours.

A un moment, le roi se leva et sortit, pour s'assurer que l'on préparait tout pour faire une belle réception à son ami.

Dès le roi parti, la jeune femme commença à évoluer autour du jeune homme : elle se dévêtit en partie, comme si elle se souciait peu de sa présence; laissa entrevoir des détails fort suggestifs, se parfuma, essaya des bijoux et des vêtements; si bien, enfin, que le jeune homme, pris à cette mimique, ne la quittait plus des yeux.

Quand elle fut sûre de son effet, elle s'assit languissamment auprès de lui, et les parfums, qui émanaient d'elle, achevèrent de le griser.

Il lui prit les mains, lui tint des propos galants et s'excita si fort à ces lutineries que, tout à coup, dans le transport de la passion, il la renversa sur la couche royale, au bord de laquelle ils s'étaient assis.

Elle se pâmait délicieusement dans ses bras, quand, soudain, elle l'étreignit vigoureusement et se mit à crier comme pour appeler au secours.

Aussitôt, l'on entendit les pas précipités des gens qui accouraient.

Prestement elle se dégagea, renversa le jeune homme sur la couche et, profitant de son ahurissement, lui mit, dans la bouche, une poignée de couscous, puis alla s'asseoir tranquillement dans un coin. Le roi entra et demanda : « Que se passe-t-il donc? »

— « Oh! dit la femme, c'est votre ami qui, très « affamé sans doute, a gloutonnement avalé le « couscous que vous aviez laissé, si bien qu'il « s'étouffe et ce sont ses cris de douleur que vous « avez entendus; j'ai essayé, mais en vain, de le « soulager, en le frappant au bas de la nuque. »

Le roi s'approcha du lit et, voyant son ami tout congestionné, les habits en désordre et du couscous encore aux lèvres, il ne douta point du récit de sa femme et se contenta de hausser

dédaigneusement les épaules, pour marquer tout le mépris que lui inspirait cet homme, qui prétendait avoir acquis tant de sagesse et se conduisait avec si peu de raison. Puis il sortit.

Alors la femme s'approchant du jeune homme lui dit : « Voilà bien une histoire que vous « pourrez apprendre à votre marabout, qui « vous en a conté tant d'autres. » Et elle rit.



L'ENFANT DU MAL.

(Conte khassonké).

Un homme avait trois fils, qui partirent un jour à la chasse. Or, à cette époque, la chasse était une pérégrination qui durait parfois fort longtemps. En l'absence des jeunes gens, leur mère mit au monde un garçon qui, véritable prodige, marcha, parla, fit tout comme un homme, dès le premier jour de sa naissance. Quand il sut que ses frères étaient à la chasse, il voulut y aller et demanda un arc.

On lui fit un arc en bois, comme ceux dont les enfants se servent ordinairement, mais il le

brisa la première fois qu'il s'en servit; on lui donna un arc d'homme, il le mit en pièces; seul un arc en fer résista et l'enfant partit après s'être abondamment pourvu de flèches.

Quand il eut rejoint ses frères, il leur dit :

— « Je suis votre frère et je viens chasser avec vous. »

— « C'est bien, lui dirent-ils, mais n'oublie pas que, pour que notre chasse soit fructueuse, il faut respecter les antilopes rousses ou noires; seules, les antilopes blanches ou grises peuvent être tuées.

L'enfant ne répondit point, mais, quand il rencontra un coba roux, il le tua et un coba blanc eut le même sort.

Le châtiment ne se fit point attendre : la nuit soudain se fit autour des chasseurs, qui faillirent être la proie des fauves.

Quand le jour reparut, ils se mirent en marche et, dans une clairière, ils trouvèrent une lionne qui allaitait ses trois lionceaux.

L'enfant dit à lionne : « Nous sommes venus « te complimenter sur l'heureuse issue de tes « couches ». Très flattée, la lionne offrit aux jeunes gens de les conduire à la chasse et dit à l'enfant : « Tu resteras ici pour garder mes « petits et jouer avec eux ».

Après le départ de ses frères et de la lionne, l'enfant étrangla un des lionceaux et porta les deux autres dans un endroit obscur.

Quand la lionne fut de retour, elle demanda ses petits pour les allaiter. L'enfant en apporta un, puis un autre et, quand ils furent rassasiés, ils les reporta dans l'endroit obscur. Là, il tordit le cou à l'un, pour lui faire rendre le lait qu'il avait absorbé, puis le redonna à la lionne qu'il téta de nouveau. En sorte que la bête pensa que c'était son troisième fils.

La lionne repartit à la chasse avec les jeunes gens et l'enfant étrangla encore un des lionceaux. Quand la lionne revint, il la berna par le même stratagème que la première fois.

La lionne engagea les jeunes gens pour une troisième partie de chasse. Alors, l'enfant prévint ses frères de ce qu'il avait fait et leur dit : « Si vous partez, la lionne ne trouvera plus, « au retour, que trois cadavres et elle vous « tuera. »

Les jeunes gens prétextèrent une grande fatigue et la lionne partit seule. L'enfant étrangla le troisième lionceau et s'enfuit avec ses frères.

Quand la lionne trouva les cadavres de ses petits, elle entra dans une grande fureur et se

lança à la poursuite des fugitifs. Elle les aperçut, enfin, à l'extrémité d'une grande plaine et eut vite fait de se rapprocher d'eux; mais, au moment où elle allait les atteindre, un aigle immense mit l'enfant sous une de ses ailes, les trois jeunes gens sous l'autre et disparut avec eux.

Quand ils furent assez loin pour n'avoir plus rien à craindre de la lionne, l'enfant s'écria soudain : « Cet aigle pue comme une charogne, « je veux m'en aller de là. »

— Mais, dirent ses frères, nous ne sentons pas cela ici. Viens avec nous. »

Quand il y fut, il persista dans son opinion et brusquement il cassa l'aile protectrice de l'aigle : tous tombèrent à terre sans se faire de mal.

Les trois frères, indignés de la conduite de l'enfant, lui dirent : « Nous ne voulons plus « rester avec toi, tu ne fais que ce que l'on te « défend ou ce qui est mal. Va seul où tu « voudras. »

Sur sa route, l'enfant trouva une vieille femme qui semait de l'indigo; il s'approcha d'elle et lui offrit ses services avec tant de gentillesse que la bonne femme les accepta. Elle le laissa bientôt travailler seul, tant il faisait bien,

et, charmée de ses bons procédés, elle rentra dans sa case pour lui préparer des galettes de mil et de miel. Aussitôt qu'elle eut disparu, l'enfant sortit les graines de la terre, arracha tous les pieds d'indigo, laissa seulement les mauvaises herbes et rentra dans la case.

La vieille était occupée à tourner la pâte, dans une marmite, sur le feu. Quand la pâte fut à point, la vieille posa la marmite à terre ; alors, l'enfant, profitant de ce qu'elle était baissée, la saisit par le cou, lui plongea la tête dans la pâte et se sauva.

Il arriva dans un champ que des captives cultivaient. Des enfants jouaient à l'écart et, près d'un feu, gisaient deux lièvres, tués par les captifs, pour servir au repas de tous.

L'enfant s'approcha des petits et joua avec eux sans éveiller la méfiance des mères. L'une de celles-ci donna à sa fillette l'ordre de dépecer les lièvres et de les faire rôtir : les autres apportèrent du bois.

L'enfant saisit deux des petits, les étrangla, les plaça sur le feu et cria aux femmes « Venez « vite tourner vos lièvres qui se brûlent. » Et il se sauva.

Il arriva chez un forgeron.

Celui-ci, qui était seul, manœuvrait lui-même

le soufflet, en sorte qu'à tout faire il produisait peu. L'enfant lui offrit ses services qu'il accepta. Il s'acquitta si bien de sa tâche, que, ce jour-là, le forgeron fit trois fois plus d'ouvrage qu'à l'ordinaire. Aussi, le lendemain, fatigué par ce labeur extraordinaire, l'ouvrier, contrairement à son habitude, s'endormit à l'heure de la sieste.

L'enfant, voyant son maître plongé dans un profond sommeil, manœuvra doucement le soufflet, ranima le feu mourant et fit rougir une lame de fer qu'il plaça sur le scrotum du forgeron, puis se sauva.

L'ouvrier se soigna, guérit et jura de retrouver le maudit enfant, dont il se promettait de tirer une terrible vengeance.

Il prépara un couscous au miel, le mit dans une peau de bouc et s'en alla dans les villages des alentours. Il s'approchait des attroupements d'enfants et demandait : « Je voudrais « connaître le plus méchant d'entre vous, pour « lui donner ce bon couscous au miel. » Et chaque enfant débitait, à qui mieux mieux, la longue suite des polissonneries, ordinaires à cet âge. Mais ce n'était pas ce que cherchait le forgeron.

Enfin, un jour, quand il eut posé sa question et que bon nombre de gamins eurent vidé leur

sac, un enfant se présenta et dit ironiquement : « Moi, j'ai mieux fait que tous ceux-là. J'ai « toujours fait le mal ; à la chasse j'ai tué les « antilopes rousses et noires ; j'ai étranglé les « petits de la lionne, qui m'avait bien traité ; « j'ai tué la vieille, qui me préparait des frian- « dises ; j'ai brûlé vifs d'innocents petits cama- « rades ; j'ai fait avec un fer rouge une terrible « blessure au forgeron mon maître ».

A ces mots le forgeron le saisit en disant : « C'est pour toi, mon couscous au miel », et il le plongea dans sa peau de bouc qu'il ficela.

Rentré chez lui, le forgeron pendit la peau de bouc à la paroi de sa case, puis sortit et, devant sa porte, fit un grand trou dans lequel il entassa du bois et de la paille.

Le forgeron avait deux fillettes, qui n'étaient pas là quand il avait apporté la peau de bouc. Or, pendant qu'il préparait le bûcher, ses deux fillettes entrèrent dans la case et, s'étant approchées de la peau de bouc, elles remarquèrent un liquide qui suintait. Elles le goûtèrent et reconnurent le miel : « Tiens ! dit l'une, notre « père garde comme cela du bon couscous au « miel sans nous prévenir ? » De la peau de bouc une voix dit : « Si vous m'ouvrez vous trouverez « des friandises plus agréables encore que celles

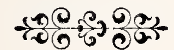
« que vous supposez. » La tentation fut si grande, que les fillettes décrochèrent la peau de bouc et l'ouvrirent.

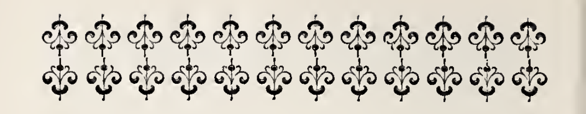
L'Enfant du Mal en sortit et, sans perdre de temps, mit les fillettes à sa place, ferma la peau de bouc, la suspendit et sortit.

Le forgeron, ayant mis le feu à son bûcher, vint chercher la peau de bouc et, entendant à l'intérieur deux mignonnes voix qu'il crut reconnaître pour celles de ses fillettes, il s'écria : « Oui, oui, fils du diable, tu peux te dédoubler « si tu veux, tu brûleras tout aussi bien. »

Puis il jeta la peau de bouc dans le feu. Au bout d'un instant, la peau éclata et il aperçut ses deux fillettes que les flammes dévorèrent tout aussitôt.

Un rire clair d'enfant répondit à ses cris de désespoir et il aperçut l'Enfant du Mal qui fit un bond en l'air, frappa ses pieds l'un contre l'autre et disparut.





NOTE

Nous avons dit, dans l'introduction de ce livre, que la religion musulmane s'insinue fort habilement dans la littérature indigène ; au point même, qu'en maintes localités, elle est, semble-t-il, sa seule raison d'être. C'est pourquoi il nous a paru intéressant de réunir, dans un chapître séparé, des récits, qui ont leur source certaine dans les histoires bibliques et qui permettent de prendre sur le fait, pour ainsi dire, le travail d'islamisation des « marabouts ».

Comme il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de discuter ces procédés, nous nous bornons à reproduire ces textes, pour montrer quelles voies analogues la civilisation européenne doit emprunter afin de dominer peu à peu l'esprit, essentiellement routinier, du noir.

Trop souvent, nous oublions que nous avons

derrière nous des siècles de civilisation et que, par suite, ce qui, de prime abord, est de facile compréhension pour nous, est absolument inintelligible pour le noir. Nos principes moraux ou philosophiques dépassent son niveau intellectuel : c'est donc faire fausse route que vouloir les lui inculquer présentement. Sa rébellion contre nos innovations n'est pas raisonnée, elle est impulsive : c'est tout un passé qui se raidit et souvent se révolte contre un avenir inconnu.

On a écrit que l'islamisme trouve, au Soudan, un terrain particulièrement propice à son développement. C'est vrai, et l'une des principales raisons, c'est que l'islamisme — dont la doctrine est dans son integralité bien au-dessus de l'état intellectuel des Soudanais — se trouve très heureusement mis au niveau de cet état intellectuel par des prêtres, eux-mêmes indigènes. Les « marabouts », comme nous appelons ces prêtres, connaissent parfaitement tous les ressorts de l'âme soudanaise et savent très habilement les mettre en mouvement, pour le plus grand profit de leur cause.

Quant au catholicisme, il se présente avec des exigences inconciliables avec les usages locaux, ainsi : le célibat des prêtres, l'abolition du

concubinat, de la servitude..... Quels noirs, dans la classe moyenne ou dirigeante, accepteraient se soumettre à des pratiques incompréhensibles pour les indigènes et qu'ils considèrent, en tout cas, comme contraires à leurs intérêts et à leur bien-être.

Partant, le catholicisme ne peut compter comme adeptes que des esclaves ou des miséreux, et ses doctrines, enseignées par des étrangers, ne peuvent pas être assimilées par les Soudanais.

La meilleure preuve, c'est que le noir élevé chrétiennement devient, le plus souvent, musulman à l'âge mûr et, alors, est fréquemment un fanatique. C'est, là, comme la réaction suprême de son être contre une soumission inconciliable, semble-t-il, avec le milieu et avec la nature même de l'individu.

Notre but en publiant ce qui suit a été, simplement, de montrer que tout ce qui s'adresse à l'intelligence doit être canalisé de certaine façon, pour être utilement enseigné au noir, et qu'en particulier, les procédés des marabouts, attentivement étudiés, peuvent être des guides précieux, pour l'enseignement des choses européennes.



LES TRADITIONS
Religieuses Musulmanes
CHEZ
LES SOUDANAIS

Dieu créa d'abord Mahomet; puis, mille ans après, une sorte de Paradis nommé l'Arès; puis, mille ans après, Koursiou ; puis, mille ans après, Micael (Michel) ; puis, mille ans après, Siraphin (Séraphin); puis, mille ans après, Djibril, (Gabriel) ; mille ans après, les Anges ; mille ans après, le Ciel; enfin, mille ans après, la Terre.

Entre le Ciel et la Terre, Il laissa, pendant mille ans, une épaisse fumée, qui fut remplacée

par un brouillard très dense, qui, à son tour, dégénéra en eau.

De cette eau, Dieu fit le monde en sept jours;

Le premier jour, Il créa les diables et les sept terres qui se nomment : Hatissou (c'est celle que nous habitons); Batjissou; Saïou; Madou; Taboutou; Haminou; Sara.

Le second jour, Il créa les Anges et les sept cieux qui se nomment : Kaïssou; Maoul; Moursalou; Matilou; Harfou; Karfatou.

Le quatrième, tous les quadrupèdes et tous les biens que l'on peut posséder sur la terre.

Le cinquième, les fleuves et les animaux qui y vivent.

Le sixième, les personnes et les oiseaux.

Le septième, Il se reposa.

Quand la terre fut faite, Dieu en pétrit une certaine quantité qu'il inonda de lumière. Les Anges regardaient cette glaise, informe et lumineuse, avec stupéfaction.

A cette masse, Dieu fit des bras et des jambes une tête et enfin donna la vie. Ce fut Adama (Adam).

Adama resta aveugle pendant cent ans; après lesquels Dieu créa Awa (Eve), avec la dernière fausse côte de gauche d'Adam endormi.

Adama et Awa furent placés tout en haut du paradis, en un lieu où poussait l'arbre iakhouba dont Dieu leur défendit de manger les fruits [1] sous peine de mort.

Un jour, Awa se promenait seule. Le démon s'approcha d'elle et lui dit : « Te voilà « seule, maintenant. Adama est, sans doute, « avec sa nouvelle compagne! »

— « Quelle nouvelle compagne », s'exclama Awa, surprise.

— « Comment, tu ne sais pas qu'Adama a « une nouvelle compagne? »

— « Non », dit-elle, troublée.

Alors, Satan urina et, désignant le miroir ainsi improvisé : « Tiens, dit-il, à Awa, regarde « là et tu verras le visage de ta rivale ». Awa contempla curieusement celle qu'elle crut être sa rivale et qui n'était que sa propre image. Satan, peu à peu, excitait sa jalousie : « Ah! disait-il, comment souffres-tu

1. Les Khassonké pensent que l'arbre en question est celui qu'ils connaissent sous le nom de ménkogo. Ils prétendent que les fruits du ménkogo existent encore, dans l'intestin, quarante jours après leur ingestion et que, lorsqu'on meurt dans cet état, l'on va en enfer.

« qu'il te délaisse ainsi? pourquoi ne pas te
« venger? »

— « Et comment? » fit-elle rêveuse.

— « Mais, n'est-ce pas, là, l'arbre dont Dieu
« vous a interdit de manger les fruits? »

— « Si », dit-elle.

— « Alors transgresse cet ordre et Adama et
« ta rivale sont perdus. »

Ainsi fit-elle, mais à peine eut-elle goûté du fruit défendu que, subitement, elle eut ses premières menstrues, qui vinrent souiller le Paradis.

Adama survint et, la voyant boudeuse, lui demanda ce qui la chagrinait. Sûre de son effet, elle se répandit en amers reproches sur son infidélité et ajouta que, pour le punir, elle n'avait pas hésité à transgresser l'ordre de Dieu.

Adama, tout en se défendant d'avoir une autre femme, fut pris de l'irrésistible désir de goûter au fruit défendu, mais à peine l'eut-il avalé que la main de l'Ange Djibril l'arrêta dans sa gorge.

Pour avoir désobéi, Adama et Awa furent jetés sur l'aile des vents, et le sang d'Awa, qui avait souillé le Paradis, devint, sur la terre, la semence première des colatiers. C'est

pourquoi les colas sont réputés avoir des vertus aphrodisiaques et sont, pour cela même, si recherchés des noirs.

Adama tomba dans l'Indi (l'Inde ?) au nord de la Maka (la Mecque) et Awa vers Babyal (Babylone), pays du païen Nabuchodonosor.

Adama resta au lieu même où il tomba et demanda pardon à Dieu. Aussitôt sur la terre Awa se mit à la recherche d'Adama. Elle erra quatre-vingts jours, suivant les uns ; quatre-vingts mois ou quatre-vingts ans, d'après d'autres ; puis, quand elle fut en vue d'Adama, elle s'assit en lui tournant le dos.

Adama l'aperçut à son tour et, Dieu lui ayant mis au cœur l'amour de la femme, il courut vers elle pour la posséder. Mais, soudain, une main invisible l'arrêta et une voix lui dit : « Reconnais tout d'abord la toute puissance de « Dieu en disant dix fois : Dieu a fait la prière « pour Mahomet. Que Dieu protège notre maî« tre et sa famille. »

Adama fit ce que commandait l'Invisible et Awa fut sienne.

De cette union naquirent, en trois ou quatre ans, quarante enfants. Ils venaient au monde, deux par deux, un garçon et une fille chaque

fois. Le premier garçon fut Abila (Abel) et le second Gabila (Caïn).

Comme la sœur jumelle de Gabila était plus belle que la sœur jumelle d'Abila, Gabila voulut l'épouser, malgré que les unions dussent se faire entre enfants d'âges différents.

Abila et Gabila en vinrent ainsi à se quereller si gravement que Gabila tua Abila. Son crime accompli, Gabila s'approcha de son frère dont il ne s'expliquait pas l'immobilité, car il n'avait jamais vu de cadavre.

Soudain, apparurent deux toucans, qui n'étaient autres que les anges Djibril et Siraphin. Arrivés près de Gabila, les deux oiseaux se battirent, l'un fut tué. Alors, l'autre creusa, avec son bec, un trou où il l'ensevelit.

Gabila, qui avait suivi tout cela très attentivement, en fut frappé comme d'une révélation céleste et enterra son frère.

Depuis lors, il est fait trois parts du crime de tout assassin : l'une est ajoutée au compte de Gabila.

De son vivant, Adama eut une famille qui comptait quarante mille individus.

Adama vécut de neuf cents à mille ans, et mourut d'un rhume de cerveau. Il fut enterré par les Anges, qui entourèrent son corps de sept

pagnes blancs, après l'avoir préalablement lavé. Le fossé, où il fut inhumé, fut simplement recouvert de quelques branchages et, dans la nuit, Adama fut transporté aux cieux.

Ce tombeau se trouve à Samé (Arabie), c'est là que nous devrons tous nous réunir pour le jugement dernier.

Awa mourut peu après Adama et fut inhumée à Djedda, mais ne fut entourée que de trois pagnes blancs.

Ce fut Sita qui succéda à Adama, car Gabila était mort.

Sita régna cinq cents ans et fut remplacé par Nouhoun (Noé) qui vécut mille ans et eut pour fils :

Sama père des arabes, des faressi (français?) et des roussi (russes?)

Hama, père des noirs, des turcs et des arabes.

Iafissa père de Iadjoudj (Gog) et Madjoudj (Magog).

Dieu prévint Nouhoun, qu'il allait y avoir une immense inondation, pour punir les hommes, et lui ordonna de construire un grand bateau pour se sauver, lui et sa famille.

Nouhoun construisit l'arche. Elle mesurait : douze cents coudées de long, six cents coudées de large et trois mille de haut. Noé y fit

entrer : quarante hommes et quarante femmes; ses fils Sama, Hama, Jafissa et un couple de toutes les sortes d'animaux.

Noé avait aussi emporté toutes les sortes de comestibles et l'on fit usage, d'abord, de ceux qui étaient particulièrement susceptibles de se corrompre.

L'arche avait trois ponts : celui du haut portait les oiseaux; celui du milieu les hommes et celui du bas tous les autres animaux et les denrées alimentaires.

L'inondation avait commencé le 27e jour de redjeb et prit fin le 10e jour de rhamadan. Quand l'arche eut touché la terre, Nouhoun fit faire un dernier repas à ses passagers, avec tous les vivres qui restaient.

Nouhoun vécut encore cent trente ans, après la fin du déluge.

Entre Nouhoun et Birahim il s'écoula 1052 ans; entre Biranim (Abraham) et Moussa 1075; entre Moussa (Moïse) et Daoud (David) 540 ans; entre Daoud et Issa (Jesus) 599 ans; entre Issa et Mohammed 1011 ans.

✣

Le dixième jour du mois de rhamadan a toujours été un heureux jour pour les prophètes, ainsi :

I. — Ce fut le 10e jour d erhamadan qu'Adama obtint de Dieu le pardon de sa faute;

II. — Ce fut ce jour là que Nouhou toucha terre.

III. — Qu'Abraham fut sauvé des flammes. Voici à quelle occasion : Abraham fut vaincu par Nabuchodonosor (?) avec lequel il était en guerre; Nabuchodonosor fit allumer un grand bûcher et, à l'aide d'une fronde, un habile guerrier lança Abraham au milieu des flammes. Mais Dieu envoya Djibril (Gabriel) qui reçut Abraham sur un des sièges d'or du Paradis et l'arracha ainsi aux atteintes du feu.

IV. — Jonas fut sauvé des cinq obscurités, où il était plongé. Voici comment.

Jonas était en désaccord avec son peuple et dut s'enfuir pour échapper à une mort certaine. Sur sa route, il rencontra une rivière, dont le passeur avait un moyen de reconnaître les passagers déserteurs, en les obligeant à tirer au sort. Trois fois, le sort fut défavorable à Jonas, qui fut, alors, jeté à l'eau, ainsi que le voulait la coutume.

Jonas fut avalé par un poisson nommé kandango qui, à son tour, fut dévoré par un autre poisson appelé baporo, qui fut la proie d'un caïman, lequel fut englouti par un hippopotame. L'hippopotame se laissa couler au fond de la rivière et, malgré cette quintuple barrière, qui le séparait de l'air libre, Jonas ne mourut pas.

Un jour, l'hippopotame monta sur la rive et, prit d'un malaise subit, il rejeta le caïman, qui rejeta le baporo, qui rejeta le kandango, qui rejeta Jonas.

Ce jour était le 10e de rhamadan.

V. Moussa et les douze tribus d'Israël passèrent la mer Rouge. Poursuivis par le Pharaon, ils arrivèrent épuisés au bord de la mer. Moussa frappa l'eau de son bâton et, aussitôt, douze routes se présentèrent.

Le Pharaon s'y engagea à son tour et fut englouti.

VI. — Issa (Jésus) monta au ciel ce jour-là, pendant que les Juifs martyrisaient l'homme que Dieu avait mis à sa place.

VII. — Mahomet fut sauvé de la colère de son oncle Abbadiahal, qui voulait l'écraser avec une pierre. Dieu envoya Djibril, qui fit un trou dans la pierre et y passa la tête d'Abbadiahal

qui mourut, peu après, des suites de ce supplice.

VIII. — Salomon retrouva la bague miraculeuse qu'il avait perdue.

IX. — Daoud tua Goliath.



La Circoncision. — Un jour, Djibril dit à Abraham : « Dieu t'ordonne de te purifier. » Aussitôt Abraham fit les ablutions prescrites pour la prière ; mais Djibril lui dit : « Ce n'est point là ce que Dieu t'ordonne. »

Alors Abraham avisant ses ongles, qui étaient malpropres, se mit à les nettoyer, mais, quand il eut fini, Djibril dit encore : « Ce n'est point là ce que Dieu t'ordonne.

Alors, Abraham s'épila sous les aisselles ; mais Djibril dit encore que tel n'était pas l'ordre de Dieu.

Abraham s'épila le pubis, puis se rasa la moustache, sans plus de succès.

Djibril partit alors pour aller rendre compte à Dieu ; pendant cette courte absence, Abraham, soudainement inspiré, saisit une hache et se circoncit. Mais, tant par la perte de sang que

par la douleur qu'il éprouva, il perdit connaissance. Djibril le rappela à la vie et lui dit : « Tu as bien exécuté l'ordre de Dieu, mais tu as agi trop brutalement ; à l'avenir, voici les instruments dont tu te serviras. » Et il lui présenta un couteau et des ciseaux.



L'Excision. — Ce serait aussi au temps d'Abraham que remonteraient l'excision et certains tatouages de la femme. Voici ce que l'on raconte à ce sujet.

Entre autres concubines, Abraham avait une négresse qu'il affectionnait beaucoup. Il n'en fallut pas davantage pour éveiller la jalousie de l'une des épouses d'Abraham.

Un jour, cette femme saisit la négresse et : 1° l'excisa, c'est-à-dire lui supprima le clitoris; 2° lui fit des entailles : au front, aux joues, aux pommettes; 3° lui perfora le lobe de l'oreille; 4° lui tatoua en noir la lippe et les gencives [1].

1. Toutes ces mutilations sont pratiquées de nos jours par les Soudanaises.



La Tour de Babel. — Jusqu'à Nemroud (Nemrod), un des descendants de Nouhoun (Noé), tous les hommes étaient blancs et parlaient la même langue.

Nemroud, pour se battre avec le maître de Birahim (Abraham), résolut d'élever une grande tour. Il la construisit dans le pays de Babyla : elle avait 250 milles [1] de haut et 200 milles à la base.

La tour achevée, tous les hommes s'y installèrent.

Le septième jour, un grand ouragan jeta la tour à bas et dispersa les hommes : les uns tombèrent tout près, dans la mer, ce furent les Européens ; d'autres tombèrent dans des endroits sans eau où ils durent creuser des puits, ce furent, entre autres, les Bambaras ; d'autres tombèrent au bord des fleuves et dans les endroits marécageux tels furent les Soninkés et les Khassonkés. Quant aux arabes, ils tombèrent à Misra (le Caire), à Scutari, à Stamboul, à Faz (Fez).

1. Le mille, nous a-t-on expliqué, est la plus grande distance où l'on perçoive encore distinctement les objets.

La plupart des hommes oublièrent leur langage par suite de la frayeur que leur causa le cataclysme qui les dispersa ; les différences de climat, d'alimentation et d'existence achevèrent de rendre les hommes dissemblables les uns des autres.

Voilà pourquoi les hommes n'ont plus le même langage et ont l'épiderme diversement coloré.



La fin du monde. — La fin du monde sera annoncée par un animal sorti du pays de Hamana (Yémen?) et reconnaissable à ce qu'il aura :

les yeux de l'homme ;
le cou de l'âne ;
les pieds du cheval ;
la bosse du dromadaire ;
la barbiche du bêlier ;
les griffes rétractiles du chat.

Après cet animal, Issa (Jesus) apparaîtra et la guerre ne cessera de bouleverser l'Orient et l'Occident. Djoudjou (Gog) et Madjoudjou (Magog) rempliront le monde d'effroi. La lune se parta-

gera en deux. Le soleil se lèvera à l'ouest et se couchera à l'est. Un Mahdi se révélera à Constantine. Les jeunes gens exerceront partout le pouvoir et leur inexpérience accroîtra encore l'anarchie universelle. Les femmes seront plus nombreuses que les hommes. Les richesses augmenteront démesurément. La prière sera oubliée. Le Coran remontera au ciel. Alors, un grand coup de vent renversera tout et Massa oul Adjan, le Borgne qui est marqué, au front, du mot « Infidèle », achèvera, pendant sept ans, l'œuvre d'extermination.



Les questions d'Abondjidou Boustalou. — Un descendant de Mahomet, le nommé Aboudjidou Boustalou, se trouvait un jour en prière, quand il entendit une voix lui dire : « Va-t-en au lieu où les Juifs prient, tu verras leur actes et écouteras leurs paroles. »

Aboudjidou obéit et, dès qu'il fut à l'endroit où les Juifs priaient, le grand prêtre se tut. Les auditeurs demandèrent la cause de ce silence subit : « C'est, dit-il, qu'il y a parmi

« vous un étranger, je ne puis, devant lui, parler de notre religion et, si je vous parle de la sienne vous ne me croirez pas. »

« Si, dirent-ils, nous te croirons et, nous suivrons la voie que tu nous indiqueras, si nous reconnaissons la vérité de tes dires. »

Mais, leur montrant l'étranger, le grand prêtre refusa.

Alors, l'un des auditeurs s'adressa à Aboudjidou et lui dit : « Si tu peux répondre aux questions que je vais te poser, nous suivrons ta religion. »

Aboudjidou accepta.

1. — Qu'est-ce qui est unique ? demanda le Juif.

Allah, répondit Aboudjidou.

2. — Quelles sont les deux choses qui n'ont pas de semblable ?

Le jour et la nuit.

3. — Les trois choses qui n'ont pas de semblable ?

L'Arès, le Koursiou et le Walgaloun.

4. — Les quatre choses qui n'ont pas de semblable ?

Le Talmut, l'Evangile, les Psaumes, le Coran.

5. — Les cinq choses qui n'ont pas de semblable ?

Les cinq prières quotidiennes.

6. — Les six choses qui n'ont pas de semblable?

Les six jours employés par Dieu à la création;

7. — Les sept choses qui n'ont pas de semblable?

Les sept cieux.

8. — Les huit personnes qui n'ont pas de semblable ?

Les huit anges qui supportent l'Arès.

9. — Les neuf choses qui n'ont pas de semblable?

Les neuf tribus juives qui ont toujours fait du mal.

10. — Les dix choses qui n'ont pas de semblable?

Les dix jours de jeûne ,que tout pèlerin est tenu d'observer.

11. — N'y a-t-il pas des choses remarquables rappelées par les nombres 11, 12, 13, 14.

Si. Jacob eut onze enfants; l'année à douze mois; dans un songe, le prophète Iousouf (Joseph) vit onze étoiles, la lune et le soleil.

C'est le quatorzième jour que la lune est pleine et donne le plus de clarté.

12. — Quelles sont les personnes qui, ayant menti, sont cependant en paradis?

Les frères de Iousouf.

13. — Quelles sont les personnes qui, ayant dit la vérité, sont cependant en enfer.

Les Juifs et les Chrétiens.

14. — A quel endroit du corps se trouve l'âme ?

Entre les deux oreilles, tout près des yeux.

15.— Quels sont les quatre vents du monde?

Ceux du nord, de l'est, du sud et de l'ouest.

16. — Quelle est la chose qui, sans ailes, se promène à travers les airs ?

Le nuage.

17. — Quel vent, tour à tour, souffle et s'arrête sans ennuyer.

La brise.

18. — Qu'est-ce qui, sans l'intervention de Dieu, est partagé, entre les hommes, par les Anges ?

Le 15e jour de la lune avant le rhamadan, Dieu fait la part du bien et du mal dans le monde, pour l'année qui va s'ouvrir. Le 27e jour, de la même lune, les anges font de même le lot de chaque homme, qui d'ailleurs n'en prend possession qu'à partir du 10e jour de rhamadan.

19. — Quelles sont les quatorze choses qui n'ont pas de pareille.

Le jour où Dieu demanda aux prophètes : « Quel est votre maître ? » et qu'ils répondirent : « c'est Dieu ! », les 7 cieux et les 7 terres étaient présents. Ces 14 témoins n'ont pas de pareil.

20. — Quel vivant marche avec son tombeau ?

Jonas.

21. — Qu'est-ce qui respire et ne vit pas ?

L'Aurore (?).

22. — Connais-tu une eau qui n'est venue ni du ciel ni de la terre ?

Oui. Celle que Balarissa (la reine de Saba) envoya à Salomon [1].

23. — Quelles sont les quatre créatures, ni anges ni démons, qui ne sont sorties ni d'un ventre ni d'un dos ?

I. Le bélier pour le rachat d'Ismaël.

II. Adama.

III. Awa.

IV. La chamelle de Salif.

24. — Qui est-ce qui a été créé et maudit par Dieu ?

L'âne, car il crie chaque fois qu'il voit le diable.

1. On dit que cette eau n'était autre que l'écume que Balarissa avait fait recueillir sur les flancs de ses innombrables chevaux.

25. — Quel est celui dont le sang a, pour la première fois, souillé la terre ?

Habila.

26. — Laquelle de ses créatures Dieu trouve-t-il curieuse?

La Femme.

27. — Quel est le bâton qui fut changé en planchette à écrire?

Celui de Moïse.

28. — Quelles sont les femmes les plus vénérables?

Awa; Khadidiatou, femme de Mahomet; Aïssatou fille de Boubakar Sdikh; Assiatou fille d'Imouran; Mariama, fille d'Imouran, sœur germaine d'Assiatou et mère de Jésus.

29. — Quels sont les quatre plus grands fleuves du monde?

Saï Hima, Djaï Hima, Fourata, Nila.

30. — Quelle est la plus vénérable des montagnes de pierre?

Le mont Sinaï, sur laquelle Moïse s'entretint avec Dieu.

31. — Quel est le meilleur quadrupède?

Le cheval.

32. — Quel est le meilleur mois?

Celui de rhamadan.

33. — Quelle est la meilleure nuit?

La 27e nuit de la lune avant rhamadan.

38. — Quel jour le tambour battra-t-il plus fort que jamais?

Le jour du jugement dernier.

35. — Quel arbre a douze branches dont chacune a trente feuilles, qui protègent chacune cinq fleurs, dont deux au soleil et trois à l'ombre?

L'année, qui a douze mois de trente jours; chaque jour il y a cinq prières : deux dans la journée et trois pendant la nuit.

36. — Quelle chose a fait, malgré elle, le pèlerinage de la Mecque et la tour de la Kaba ?

L'Arche.

37. — Quatre choses sont réunies au même endroit du corps et n'ont ni la même forme ni le même produit, quelles sont-elles ?

Ce sont : l'œil, le nez, la bouche et l'oreille, réunis dans la tête.

38. — Qu'est-ce que Naguirou, Fatilou, Guitimirou ?

Naguirou, désigne la mince peau jaune qui recouvre la datte.

Fatilou, le sillon du noyau de datte.

Guitimirou, la datte elle-même.

39. — Qu'est-ce que Sabdi ? Labdi?

Sabdi veut dire l'âme.

Labdi veut dire le poil.

40. — Qu'est-ce que Tam et Ronni ?

Des peuples avant Adam.

41. — Pourquoi l'âne crie-t-il?

Parce qu'il voit le diable.

42. — Que crie le cheval quand il hennit ?

Dieu est pur et il veille sur les guerriers dans la bataille.

43. — Que crie le chien quand il aboie?

Il annonce que, le lendemain, les Anges feront souffrir les damnés parce qu'ils ont désobéi à Dieu.

44. — Que crie le chameau ?

Je crois à Dieu et c'est ma foi qui m'aide à supporter les misères de la vie.

45. — Que chante le cardinal [1] ?

Il n'y a de pur, du matin au soir, que Dieu.

46. — Que clame le crapaud?

Dieu est pur, c'est un roi que l'on peut suivre partout.

47. — Que dit l'homme ?

Tout ce qui est mourra.

48. — Qui Dieu a-t-il envoyé sur la terre, sans l'intermédiaire des Anges ni des Démons.

Les Abeilles.

1. Oiseau du Sénégal.

49. — Quand il fait jour, où est la nuit? Quand il fait nuit où est le jour?

Dieu seul le sait.

Alors, le Juif se tut et à son tour Aboudjidou demanda à tous les assistants :

Qui a la clef de la porte du Ciel? Qui a la clef de la porte du Paradis?

Ils se regardèrent sans répondre, puis se tournèrent vers le grand prêtre : « Je puis ré- « pondre, dit-il, mais si je le fais vous me « renierez et vous vous séparerez de moi. »

Ils insistèrent et jurèrent de croire tout ce qu'il dirait. Alors le grand-prêtre :

« La clef du Ciel et celle du Paradis sont « entre les mains de Dieu l'Unique et Mahomet est l'envoyé de Dieu. »

Et tous se firent musulmans.



Fragment de l'Histoire de Moussa (Moïse). — Un jour le Pharaon était, sur un lit, sur la terrasse de sa demeure, quand il aperçut un homme accroupi sur le haut d'un mur.

Le Pharaon se mordit le doigt. L'homme lui

dit : « Tyran! le jour approche où tu vas rendre « compte à Dieu de tout le mal que tu as fait. »

Le Pharaon abandonna sa demeure; mais, dans le palais où il se réfugia, l'homme reparut et lui cria encore ses menaces prophétiques. Quarante fois le Pharaon changea de résidence et toujours la même voix angoissa son âme.

Il fit alors construire une maison d'airain, mais la voix inexorable l'y poursuivit.

Pharaon vint habiter une demeure splendide, appelée le « Palais du Soleil ». Là étaient enfermés tous ses trésors et tous les trésors de ses prédécesseurs. Les murs de ce Palais clamèrent au Pharaon : « Maudit! voici qu'approche l'heure de la justice pour ton peuple opprimé. »

Le Pharaon éperdu fit venir son cuisinier, nommé Hassana, qui était son confident et lui raconta ce qui lui arrivait.

« Ne crains rien, dit Hassaa, ce sont des dé« mons qui te tourmentent; je vais te chercher « un nouveau domicile où tu pourras vivre en « paix. »

Dès le lendemain, le Pharaon, en personne et avec une nombreuse suite, parcourut les rues de sa capitale à la recherche d'une maison où il pourrait vivre en paix. Il aperçut un palais magnifique et apprit que c'était celui que Jo-

seph avait fait construire pour sa femme Zabir.

A un moment, passèrent deux pauvres femmes aveugles, elles devisaient entre elles et l'une dit : « Quand donc Dieu nous délivrera-t-il du « Pharaon? Que ce scélérat périsse comme a « péri Hadi ? »

Le Pharaon, ayant entendu, s'approcha et demanda aux aveugles. « Qui êtes-vous ? » — « De pauvres créatures, qui adorons Dieu le « maître du ciel et de la terre. Et toi qui es-tu ? »

Hassana leur cria : « C'est le maître du ciel et « de la terre, et de vous deux aussi. »

« Maudit soit-il, dirent-elles. Maudit soit le tyran et ses fidèles. »

Pharaon les fit saisir et jeter dans une grande marmite dans laquelle on les fit cuire.

De ce jour, l'angoisse de Pharaon augmenta.

Les devins prédirent qu'un enfant mâle allait naître, qui anéantirait la puissance du Pharaon.

Celui-ci, suivant le conseil de ses familiers, fit rassembler toutes les femmes enceintes pour les surveiller et, dès qu'un enfant mâle voyait le jour, il était mis à mort.

Et l'angoisse de Pharaon augmentait toujours.

Les fidèles de Pharaon lui conseillèrent de s'attacher, par des présents, Imran boun Iasahi,

chef des Juifs. Pharaon fit venir Imran le combla de présents et, dès lors, Imran resta jour et nuit au côté du Pharaon.

Celui-ci ordonna, encore, que les hommes fussent totalement privés de relations avec leurs femmes ; puis il s'enferma dans son palais avec ses fidèles. Mille soldats veillaient à sa porte et Imran était toujours à son chevet.

Une nuit, pendant le sommeil de Pharaon, la femme d'Imran entra ; elle était accompagnée d'un ange, qui dit à Imran d'user de sa femme par ordre de Dieu et, pour donner une idée éclatante de son pouvoir céleste, il tira la natte sur laquelle dormait Pharaon sans que celui-ci s'éveilla. Ce fut sur cette natte, cette nuit-là même, que, tout à côté de Pharaon, Moussa fut procréé.

Le lendemain matin, Pharaon entendit le crieur public qui disait : « Celui qui doit anéantir la puissance de Pharaon s'agite dans le sein de sa mère ».

Et l'angoisse de Pharaon augmenta.

Il fit venir les vieilles matrones, leur ordonna de visiter toutes les femmes de la ville et de faire périr impitoyablement tous les enfants mâles nouveau-nés.

Dieu écarta ces femmes de la maison d'Imran.

Enfin, la femme d'Imran accoucha et, à chaque instant, elle tremblait. Mais des voix célestes la rassurèrent : « Sois sans crainte ou « bien jette ton enfant au fleuve. Dieu te l'a « donné, Dieu saura te le rendre. »

Quand elle était obligée de quitter sa maison, la femme d'Imram plaçait Moussa dans le four et laissait sa fillette pour le garder. Un jour, Hassana entra dans la maison; la fillette, épouvantée, poussa l'enfant dans le four, qui était allumé et dont elle ferma la porte. Hassana ne trouva rien. Mais la mère rentra peu après et, quand elle sut ce qui s'était passé elle pensa que Moussa était mort. Celui-ci la rassura en disant : « Ne crains rien, mère chérie, Dieu veille sur nous. »

Pour mettre un terme à son anxiété, la mère résolut de confier son enfant aux flots du Nil. Elle fit venir un charpentier et lui demanda de confectionner une caisse aux dimensions de Moussa. Le charpentier s'informa de l'usage qu'elle voulait faire de cette caisse. Elle lui dit que c'était pour son enfant qu'elle voulait jeter au Nil. « C'est pour Arouna? questionna le charpentier (Arouna était né un an avant Moïse). — « Non, dit-elle, c'est pour un autre enfant. »

Le charpentier pensa aussitôt à prévenir le Pharaon; mais, au moment où il se disposait à accomplir son sinistre dessein, ses pieds restèrent cloués au sol et une voix lui dit : « Renonce à ton projet, ou tu vas mourir. » Ce charpentier, nommé Samounou, garda le secret [1].

Le charpentier confectionna la boîte et la porta à la mère. Celle-ci donna une dernière fois le sein à son enfant; puis l'oignit avec du beurre, lui mit du keul aux yeux et le para richement. Près de la caisse où reposait l'enfant, elle pleura jusqu'à minuit. Alors, reprenant courage, elle se dirigea avec son précieux fardeau vers le Nil. A mi-chemin, un immense serpent noir lui barra la route et lui cria : « Si tu le jettes au fleuve, je l'avalerai! » C'était Idriss [2] qui, comme toujours, avait voulu entraver le dessein de Dieu. Elle s'en retourna épouvantée.

Après avoir repris ses sens, elle comprit qu'elle devait malgré tout accomplir son projet et reprit le chemin du Nil. De nouveau, Idriss

1. C'est pourquoi, dit-on, les charpentiers ont Moussa pour patron.

2. L'esprit du Mal.

essaya de l'épouvanter, mais elle s'arrêta seulement pour donner le sein à l'enfant, puis referma la boîte et la mit au fleuve.

Or, Pharaon avait sept filles, dont une était atteinte de la lèpre. Sur l'ordre du médecin, la malade se rendait tous les matins au fleuve pour s'y baigner et ses sœurs l'accompagnaient.

La boîte vint atterrir précisément à l'endroit où se baignait la lépreuse. Celle-ci la saisit et, aussitôt, fut guérie. Les jeunes filles émerveillées n'osèrent ouvrir la boîte et la portèrent à Hassiatou, la favorite, qui, après avoir admiré l'enfant, l'envoya à Pharaon en lui annonçant la guérison miraculeuse de sa fille.

A la vue de l'enfant, Pharaon eut comme le secret pressentiment que c'était là l'ennemi qu'il redoutait et vint lui-même dire, à Hassiatou, qu'il entendait le faire périr.

Mais la favorite ne l'entendait pas ainsi et elle sut persuader à Pharaon, qui n'avait pas d'enfant mâle, d'adopter celui que le ciel lui envoyait. S'il devenait dangereux n'aurait-il pas toujours le moyen de le supprimer?

Bon gré, mal gré, Pharaon garda l'enfant et fit quérir une nourrice pour l'allaiter, mais de toutes celles qui se présentèrent l'enfant refusa le sein.

La mère de Moïse, au courant de tous ces détails, envoya sa fille Kortoumou au palais, pour voir ce qui allait se passer, et la proposer adroitement comme nourrice. Pharaon en effet la fit appeler, et dès qu'elle présenta le sein, l'enfant sourit et l'accepta. Elle fut comblée de présents et, dans un berceau en or, elle emporta l'enfant pour l'allaiter.

....

Un jour, Moïse, âgé de trois ans, jouait sur les genoux de Pharaon. Tout à coup il lui appliqua une telle giffle que Pharaon en perdit presque la vue.

Pharaon furieux tenta, alors, de se débarrasser de Moïse, mais de nouveau Hassiatou intervint : « L'enfant n'a point voulu mal faire, dit-« elle, et il est bien facile de se rendre compte « qu'il ne peut distinguer le bien du mal. » Et, pour le prouver, elle présenta à l'enfant une assiette, sur laquelle se trouvaient une perle et un charbon ardent. L'enfant allait prendre la perle mais Djibril invisible lui fit saisir le charbon. Il le porta à la bouche et se brûla la langue : ainsi s'explique comment Moïse avait de la difficulté à parler. A ce simple fait, Pharaon parut croire que Moïse, en effet, ne l'avait pas frappé avec l'intention de mal faire et, cé-

dant aux instances de sa favorite, il le laissa vivre.

....

Moïse, âgé de huit ans, était un jour assis auprès de Pharaon. Un coq chanta et Moïse semblant répondre à l'animal dit : « Tu as raison ! » — « Qu'a-t-il dit ? » demanda Pharaon. « Dieu est omnipotent, il peut remplacer le roi le plus absolu par le plus humble berger. » — « Le coq n'a pas pu parler de la sorte, dit Pharaon, c'est toi qui lui prêtes ce langage. » — Moïse fit apporter le coq et lui ordonna de répéter, dans le langage de Pharaon, ce qu'il venait de chanter. Ainsi fit l'animal.

Hassana, qui était présent, s'écria : « Ce n'est « point là une bête ordinaire, mais bien une « dangereuse idole qu'il faut détruire », et il coupa le cou au coq. Mais Dieu le ranima et il s'envola au loin.

....

Vers neuf ans, un jour, Moïse reposait sur le même lit, à côté de Pharaon. En jouant, celui-ci l'égratigna. Furieux, Moïse se leva et d'un coup de pied brisa le lit. Le Pharaon, dans sa chute, se meurtrit le visage et saigna abondamment du nez; aussi était-il résolu à se défaire d'un enfant aussi dangereux. Mais, encore une

fois Hassiatou le calma, lui disant surtout qu'alors qu'il avait à lutter contre tant d'ennemis, il était bon qu'il eut un fils vaillant et fort et qu'il fallait savoir lui pardonner sa grande susceptibilité. Pour faire la paix, Pharaon fit porter un mouton rôti et appela Moïse. Celui-ci vint, mais ordonna au mouton de se lever et de partir, ce qu'il fit.

....

A vingt ans, Moïse commença à sortir pour aller au bord du fleuve faire sa prière. Un jour, il fut surpris par un captif qui lui dit : « Que fais-tu là? » — « Je travaille pour mon Maître, répondit Moïse » — « Pour ton père? » — « Non, pour le Maître, auquel tu appartiens ainsi que Pharaon. » — « C'est bien ! je rendrai compte à Pharaon. » — « Si tu agis ainsi, Pharaon te coupera les pieds et les mains, te fera attacher à un tronc d'arbre et tu mourras.

L'homme ne tint aucun compte de l'avertissement et prévint Pharaon. Celui-ci vint lui-même pour se rendre compte. Il demanda à Moïse : « Pour qui fais-tu ce travail ? » — « Pour mon Maître ! » — « Tu as raison », dit Pharaon, « c'est moi qui suis ton maître ». Et il fit appeler le dénonciateur, lui fit couper les pieds, les mains et le fit attacher à un tronc de rôuier.

Puis Pharaon alla s'entretenir de tout cela avec Hassiatou à laquelle il dit que Moïse était un enfant vraiment bien obéissant.

. . . .

Moïse s'informait auprès des Juifs, leur disant : « Y a-t-il longtemps que dure votre captivité? Savez-vous qu'il doit venir quelqu'un pour vous délivrer. — C'est pour vos péchés que vous avez été punis, continuait Moïse, si Dieu vous délivre que ferez-vous pour lui? — Nous ferons la prière et l'aumône et jamais nous n'enfreindrons l'ordre de Dieu. — J'ai ouï dire qu'il fut un peuple qui adorait les idoles. Vint un homme qui alluma un grand feu et brûla les idoles. Connaissez-vous cet homme? — Oui, disaient-ils. — Cet homme, reprenait-il, c'était mon ancêtre Ibrahim (Abraham).

Un jour, quelqu'un l'interrompit en lui disant : « Tu es le fils de Pharaon, comment veux-tu que nous ajoutions foi à tes paroles. » — « Patientez. Plus tard vous verrez que ce sera moi qui détruirai la puissance de Pharaon. »

. . . .

A quarante ans, très instruit par Dieu même, Moïse commença à enseigner aux enfants d'Israël ce que la loi permet et ce qu'elle défend.

. . . .

Un jour, à l'heure de la sieste, Moïse se promenait par la ville. Il rencontra deux hommes qui se disputaient, l'un était juif et l'autre un serviteur d'Ibdi, le Pharaon. Le serviteur appela Moïse pour lui prêter main forte. Moïse se fit expliquer ce dont il s'agissait puis dit à l'homme du Pharaon de laisser en paix l'israélite. Comme il s'y refusait, Moïse l'assomma d'un coup de poing. Épouvanté lui-même de son acte, Moïse s'éloigna tout pensif, redoutant bien plus encore la colère de Dieu que celle de Pharaon. Le lendemain, l'israélite de la veille se chamaillant avec des gens, l'appela encore à son secours : tu es grand et fort, lui dit Moïse, défends-toi ! et il fit un geste pour éloigner l'homme. Celui-ci pensant qu'il allait le frapper s'écria : « Oh ! ne me tue pas comme tu as tué, hier, le cuisinier !

Ce propos fut entendu par les adversaires de l'israélite et rapporté au Pharaon. Celui-ci fit appeler les parents du mort et les autorisa à tuer Moïse. Un israélite nommé Izguil, qui assistait à cette audience courut prévenir Moïse, qui aussitôt quitta la ville.

. . . .



TABLE DES MATIÈRES

Pages.



LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE R. MARCHESSOU.
PEYRILLER, ROUCHON & GAMON, SUCC^rs.